REVUE

DES

DEUX MONDES

QUATRIÈME SÉRIE

TOME XXIV. — 1er OCTOBRE 1840.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET CIE,
RUE DE SEINE, 14 BIS.

REVUE

DES

DEUX MONDES

TOME VINGT-QUATRIÈME

QUATRIÈME SÉRIE

PARIS

AU BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DES BEAUX-ARTS, 10

1840

054
R3274
1840 [v.4]

LE BRIGANDAGE

DANS

LES ÉTATS ROMAINS.

Le 27 avril 1557, Desiderio Guidone de Ascoli, commissaire du pape Paul IV, promulguait en ces termes un arrêt de mise hors la loi contre la ville de Monte-Fortino : « Il est manifeste que depuis nombre d'années les habitans de Monte-Fortino ont mené une vie criminelle et irrégulière, s'unissant aux ennemis de sa sainteté, faisant prisonniers ses sujets fidèles, tuant ses soldats, et commettant toute sorte de vols et d'assassinats, pour lesquels crimes ils ont mérité les plus terribles châtimens ; et, pour que ces châtimens servent d'exemple à tous, notre seigneur Paul IV, pape par la grace de Dieu, désireux d'assurer la paix de ses provinces en les soumettant à l'autorité du saint-siége, et voulant surtout que la ville de Monte-Fortino ne soit plus un réceptacle de voleurs et de brigands, a déclaré que cette ville serait démolie et ruinée de fond en comble, que son territoire aussi bien que les propriétés particulières seraient dévolus à la chambre apostolique, et que tous ses habitans seraient bannis pour la vie. »

Conformément à cet édit, la ville de Monte-Fortino fut détruite;

une charrue traînée par des bœufs fut conduite sur l'emplacement de ses murailles par Pietro Zalaretto de Valmontone, tandis que Menico Franasci suivait en répandant du sel dans les sillons de la ville abandonnée.

Le 18 juillet 1819, le cardinal Hercule Gonsalvi promulguait un décret conçu dans des termes à peu près semblables : « Sa sainteté le pape étant convaincu, par les témoignages les plus dignes de foi, que depuis nombre d'années, et même depuis plusieurs siècles, les bandits qui infestent les provinces du saint-siége sont nés à Sonnino, que récemment les habitans de cette ville ont invité les brigands du royaume de Naples à faire invasion dans les états de l'église, que les bandes de Lenola et de Fondi sont commandées par un habitant de Sonnino; sachant enfin que ces bandits trouvent un refuge à Sonnino, qu'ils en tirent des alimens, qu'ils s'y rassemblent pour délibérer sur ce qu'ils ont à faire; considérant que l'expérience du passé, jointe à celle du moment actuel, prouve qu'aussi long-temps que ce nid de voleurs existera, il sera impossible de mettre fin à leurs déprédations, etc.; sa sainteté ordonne que les habitans de Sonnino soient pourvus d'habitations autre part, que leur ville soit rasée et son territoire partagé entre celles des villes voisines qui n'ont pas secondé les brigands, permettant aux propriétaires qui émigreraient et qui ne pourraient se fixer près de leurs possessions, de céder leur terrain à la chambre apostolique, qui leur paiera une annuité perpétuelle suivant l'évaluation faite par des juges compétens. »

Toute l'histoire du brigandage est comprise en quelque sorte dans ces deux édits. De 1557 à 1819, c'est-à-dire pendant l'espace de près de trois siècles, le brigandage s'est continué presque sans interruption dans les montagnes qui s'étendent d'Aquila à Terracine, entre le Tibre et le Garagliano. La civilisation dans ces provinces, couvertes de bois épais, coupées de vallées profondes, et qui, de temps immémorial, ont servi de refuge aux bandits, est restée la même. C'est là que Spartacus et ses esclaves s'étaient retranchés; c'est là que Marco Sciarra et ses bandes, qui mirent plus d'une fois Rome en danger, avaient leur quartier-général. Les mœurs des habitans de ces montagnes sont encore aujourd'hui ce qu'elles étaient vers 1550, et les mêmes crimes ont amené la même répression. Mais y a-t-il au monde quelque chose de plus étrange que cette nécessité où se trouve un pape, le chef de la religion, de faire raser une ville de ses états pour en corriger les habitans? Le châtiment, comme le crime, appartient à une époque de barbarie.

A l'illustrissimo signore Marc Antonio ai bagni di Civita-Vecchia, telle était la suscription des lettres de Maria Grazzia, fille, sœur et femme de brigands, à Marc-Antoine, son époux, galérien au bagne de Civita-Vecchia. Marc-Antoine le brigand n'était pas *illustrissime* seulement pour Maria Grazzia, sa femme, mais encore pour ses amis, et, de proche en proche, pour toute une classe de la population.

Cette sorte de renom et de popularité attachés au titre de brigand contribue peut-être plus à perpétuer le brigandage en Italie que les profits du métier. La perpétuité de ce fléau tient à beaucoup d'autres causes encore; nous nous contenterons d'indiquer ici les principales, à savoir le peu d'horreur du peuple pour le meurtre, la mauvaise interprétation de certaines doctrines religieuses, enfin l'absence de répression raisonnable et efficace de la part du gouvernement.

Ce peu d'horreur des gens du peuple pour le meurtre est à la fois un vice originel et un vice acquis. Il tient d'abord à cette aveugle violence du sang qui les pousse à satisfaire leurs passions plutôt que d'employer leur énergie à les contenir : ils aiment mieux tuer un homme que réprimer un accès de colère; ce vice tient ensuite à un travers d'esprit du peuple qui fait qu'auprès de lui l'homme tué a toujours tort. Pourquoi a-t-il provoqué, pourquoi a-t-il injurié? Il savait ce qu'il faisait, et n'avait qu'à se bien tenir. Le tueur, en revanche, est toujours considéré comme un homme de cœur, ou tout au moins comme un homme que le gouvernement va persécuter et qu'il faut plaindre. *Poverino ha amazzato un uomo!* disent les Trasteverins en pareille occasion. Cette approbation donnée au meurtre et cette pitié qui s'attache à l'assassin, proviennent enfin d'une sorte de point d'honneur mal entendu. En exagérant la doctrine du point d'honneur, en substituant au duel une sorte de guerre d'individu à individu, de famille à famille, guerre qui ne devait se terminer que par l'extermination d'une des deux races en présence, et devant laquelle tous les moyens de nuire à l'ennemi étaient permis, le poison comme le poignard, les Espagnols firent considérer l'assassinat comme une chose toute naturelle. Cette doctrine, qui ne prévalut d'abord que dans les hautes classes de la société italienne, se répandit bientôt dans tous les rangs. Le peuple, que d'ailleurs le tempérament y portait, se fit le copiste des grands seigneurs, et assassina sans plus de façon qu'eux. Ceux-ci, avec le temps, sont revenus à des mœurs plus douces; le peuple a gardé ces féroces habitudes.

On a dit que l'assassinat était le duel des pauvres gens; l'expression n'est pas tout-à-fait exacte. L'homme qui dans une querelle tue

son adversaire, est presque toujours poussé à bout par un mot ou par un geste, et il frappe avant que l'adversaire ait eu le temps de se mettre sur la défensive, sans aucune espèce de danger pour lui-même. Il y a là surprise violente, il n'y a pas chances égales; il y a donc peu de courage réel à être assassin. Quoi qu'il en soit, en Italie, le peuple prend inévitablement le tueur sous sa protection. Un premier meurtre en fait un personnage intéressant; un second meurtre en fait un brave, un troisième un héros. Les femmes, que l'énergie séduit toujours, exaltent l'assassin et sont prêtes à baiser ses mains rouges de sang. — Bacon a écrit : La vengeance est une sorte de justice sauvage. — La vengeance qui suit un premier meurtre amène presque inévitablement une série d'assassinats, car les parens du mort ont à cœur d'accomplir ce qu'ils regardent comme un acte de justice et de tuer celui qui a tué un des leurs; le gouvernement les ferait attendre et peut-être oublierait. La justice sommaire du poignard leur plaît davantage, et l'opinion est encore pour eux.

Il y a cent ans, on comptait à Rome cinq à six meurtres par jour, et quelquefois le lendemain des grandes fêtes l'hôpital de la *Consolazione* a recueilli jusqu'à cent cinquante blessés, ce qui laisse à supposer une vingtaine de tués. La veille de ces fêtes, on déménageait les salles de l'hôpital pour faire de la place aux blessés du lendemain; c'était une habitude prise. Dans les premiers temps de l'invasion française, les meurtres étaient devenus encore plus fréquens; les Romains trouvaient un double plaisir à tuer un ennemi et un étranger. Cent vingt Français ayant disparu en un seul jour, le général Miollis prit des mesures de police telles, que pendant les dix-huit mois de cette première occupation, de février 1798 à juillet 1799, il ne se commit pas dix meurtres. Sous la domination française jusqu'en 1814, les meurtres étaient toujours fort rares; mais, lors de la restauration du gouvernement pontifical, ils recommencèrent de plus belle. Il y a vingt-cinq ans, on comptait encore un meurtre par jour. Aujourd'hui, grace à la vigilance de la police, on tue peut-être moins; mais les préjugés populaires sont toujours les mêmes. Cela tient sans doute à ce que la justice n'instruit guère qu'à l'occasion de meurtres de gens comme il faut, ou d'assassinats commis sur la grande route; les coups de couteaux entre gens de la canaille ne comptent pas.

C'est dans la foule de ces meurtriers par colère ou par vengeance, par tempérament ou par prétendu devoir, que de tous temps les brigands se sont recrutés. Obligés de se cacher et de vivre comme ils pouvaient, ces gens-là se faisaient peu de scrupule de prendre le

bien d'autrui. Le gouvernement les mettait hors la loi et la société; ils déclaraient la guerre à la société et à la loi. On a fait beaucoup d'honneur aux brigands en les représentant comme une sorte d'opposition permanente et avancée. Dans le principe, à la suite des longues guerres des républiques italiennes et lors de l'établissement d'un despotisme régulier, quelques grands chefs ont pu se poser ainsi et préférer à la soumission de l'esclavage l'indépendance et la vie aventureuse du bandit. La faiblesse du pouvoir et la configuration du pays favorisaient merveilleusement leurs projets; ils trouvaient au centre de l'Apennin des forteresses naturelles. De nos jours, les mêmes localités ont donné asile à de nouvelles bandes; mais les Mastrilli, les Fra Diavolo, les De'Césaris, les Barbone, les Dieci-Nove et les Gasparone ne peuvent en aucune façon être comparés aux grands chefs d'autrefois; les élémens de leurs bandes ne sont pas non plus les mêmes. L'héroïsme et les passions généreuses sont en général étrangers à la détermination qui les pousse à s'armer contre la société. Les bandits d'aujourd'hui sont des assassins en fuite, des échappés de bagne, ou des gens très misérables, esclaves de leur paresse et de leurs passions; c'est, en un mot, l'écume de la population des bourgades du centre de l'Italie, à laquelle se joignent quelques pâtres féroces que la solitude et la vie sauvage ont dépravés. Les actions de ces nobles personnages sont tout-à-fait dignes d'eux. Quelques chefs, il est vrai, se sont montrés résolus; mais leurs troupes font plutôt preuve de constance et de souplesse que d'intrépidité, bloquant les bourgades sans oser y pénétrer de vive force, spéculant sur la peur, et ne s'attaquant guère qu'à des femmes et à des individus isolés. Trente habits de carabiniers ont toujours suffi, sinon pour détruire, du moins pour mettre en fuite les bandes les plus nombreuses.

Cette indulgence qu'en Italie l'homme du peuple a pour le meurtre semble partagée par le gouvernement, qui pardonne avec la même facilité que l'assassin met à frapper. Si le meurtrier vient à bout de faire sa paix avec la famille de sa victime, et paie quelques écus d'amende à la police, il peut reparaître sans courir le risque d'être arrêté, et ne tarde pas à être gracié. Sous le gouvernement romain, c'est là une conséquence naturelle de la doctrine de l'absolution. Ce que Dieu a pardonné, l'homme doit-il le punir? Or un assassin ne manque jamais de se confesser : le prêtre lui dit bien qu'il a commis un grand crime; mais comme le coupable se repent, le prêtre ne peut lui refuser l'absolution. Un meurtrier absous rentre aux yeux du peuple dans la

catégorie des amnistiés; le gouvernement qui le poursuivrait lui paraîtrait tyrannique et implacable.

L'exagération et la fausse interprétation de certains points du dogme peuvent donc être également considérées comme une des causes de la perpétuité du brigandage, je dirai plus, comme un véritable encouragement au meurtre. Le catholicisme, mal compris par le peuple, a perverti la morale en se faisant le garant trop facile de l'indulgence divine. L'Italien n'a vu qu'une seule chose dans la confession, l'absolution qui suit l'aveu et le pardon qui accompagne le repentir; il a compris qu'un seul acte de contrition suffisait pour assurer la rémission des crimes les plus monstrueux. Certain du pardon, il a donc été criminel sans scrupules, et c'est en se promettant de se repentir qu'il a commis le meurtre.

Ces croyances superstitieuses ont eu d'étranges résultats. Ainsi le supplice des grands coupables, destiné à prévenir le crime par l'exemple, a été au contraire une excitation au crime. En Italie, un coupable meurt toujours en se repentant. L'assassin, avant de monter sur l'échafaud, se confesse en public, communie, et, en présentant sa tête au bourreau, baise la croix avec componction. — Cet homme fut bien coupable, mais il est mort comme un saint, — s'écrie le prêtre au moment où le bourreau vient d'achever son office. Voilà donc le brigand tout à l'heure transformé en martyr; on se dispute comme de précieuses reliques les lambeaux de ses vêtemens; les assistans vraiment religieux envient même son sort, et il n'est pas sans exemple que de misérables fanatiques aient commis un meurtre pour s'assurer de cette façon la béatitude éternelle. Si la foule ne pousse pas si loin la ferveur, bon nombre de ceux qui la composent commettront du moins le crime avec plus de sécurité, se promettant de faire à leur tour une bonne mort. Une fois criminels, ils s'efforcent d'échapper à la justice humaine, tout en se confiant en la justice divine, et ils se font brigands en attendant l'occasion de devenir *saints*.

C'est à des causes analogues qu'il faut attribuer ce mélange de superstition et de férocité propre aux brigands. — Il est à peu près certain que nous mourrons de mort violente, disent-ils; mais quand le danger viendra, nous avons ceci pour nous défendre (et ils montrent leurs fusils), et cela pour adoucir notre mort (et ils baisent l'image de la Vierge). — Outre cette image, les brigands portent encore sur la poitrine, comme un scapulaire, la sainte croix et ses légendes; c'est pour eux un signe de rémission, et parce que le Christ a pardonné au larron, ils le regardent presque comme un patron. En

veut-on la preuve? écoutons la comparaison qu'ils établissent entre eux et le rédempteur des hommes : c'est là une de ces traditions populaires communes aux brigands de tous les pays. — Jésus dans ce monde eut beaucoup à endurer, et nous aussi nous avons beaucoup à souffrir. Il était fugitif, nous le sommes; il marchait accompagné de disciples, nous marchons entourés de bons compagnons; il allait pieds nus, nous ne sommes guère mieux chaussés; il n'avait qu'une tunique et qu'une robe, nous n'avons qu'une veste et qu'un manteau; il eut faim et soif, nous pouvons en dire autant; il jeûna quarante jours dans le désert, nous jeûnons presque tous les jours; il fut tenté par le diable, qui le transporta sur une haute montagne, le diable nous tente à chaque heure, et nous porte sur les cimes élevées pour épier les passans; Jésus fut haï et repoussé du monde, le monde nous hait et nous repousse; les Juifs le guettaient pour le prendre, les sbires nous guettent aussi; Judas le vendit, il en est plus d'un parmi nous qui vendra ses frères; il fut pris, on nous prendra; il fut conduit devant Anne et Caïphe, on nous conduira devant le *barighel* (1) et le juge; on le battit de verges, on nous donnera la bastonnade; on le pendit entre deux larrons, on nous pendra en pareille compagnie; il descendit aux enfers, nous y descendrons aussi; fasse le ciel qu'au lieu d'y demeurer de toute éternité avec les diables, nous puissions, comme lui, aller retrouver le Père et le Saint-Esprit!

Que faire pour déraciner de pareils préjugés et pour changer ce cours d'idées? On a proposé plusieurs remèdes, les uns ordinaires, les autres héroïques. Au nombre des remèdes ordinaires, il faut ranger en première ligne l'éducation et l'instruction, qui ne corrigent pas les brigands, mais qui empêchent de le devenir. Malheureusement ces remèdes, qui n'engagent que l'avenir, ne sont du goût ni des gouvernans, ni des gouvernés. Les remèdes héroïques sont peu nombreux : la peine de mort avec exécution à huis-clos pour tout meurtre prémédité, la peine de mort avec refus d'absolution pour tout brigand et assassin de métier, tels sont ceux que l'on a jugés les plus efficaces. Le dernier de ces moyens de répression a été repoussé comme abominable et contraire au dogme, l'absolution ne pouvant être refusée au coupable repentant. Quant à la peine de mort, le gouvernement romain, qui ne se pique cependant pas de philanthropie, ne l'applique que très rarement et comme à contre-cœur; il faut que

(1) Chef des sbires.

l'opinion publique lui force la main, et cette opinion publique diffère rarement de l'opinion du *peuple*, qui ne voit jamais pendre ou assommer (*macellare*) un assassin sans éprouver un sentiment d'horreur pour les juges et de commisération pour le patient.

Chose singulière! le gouvernement romain, qui montre une sorte de pitié pour des assassins, et qui traite d'égal à égal avec des bandits, envoyant un premier ministre s'aboucher diplomatiquement avec eux, n'hésite pas une autre fois à faire raser une ville. Cette démolition des villes est cependant fort impolitique; au lieu d'un seul et grand foyer facile à observer, on en crée nombre de petits, qui tendent à grandir; on n'étouffe pas la contagion, on la répand.

Autre inconséquence du gouvernement pontifical : il prohibe soigneusement les ouvrages de Voltaire, Montesquieu, et même de M. de Châteaubriant, et il laisse vendre dans les montagnes, par des colporteurs, une foule de petits livres à deux sous, qui racontent tous, soit en vers, soit en prose, l'histoire de bandits fameux. Les jeunes gens dévorent ces livres, dont ils prennent les héros pour modèles. Et quels sont ces héros? c'est un Giuseppe Mastrilli, qui débute par tuer son rival, se fait brigand, sauve une princesse, est gracié, et meurt dans son lit; c'est un Pietro Mancino, qui un jour s'empare d'un demi-million en or et va vivre en Dalmatie comme un prince, puis, comme Mastrilli, meurt de maladie et rend son ame à Dieu ayant le prêtre auprès de lui. *Rese l'anima a Dio col sacerdote.* C'est un Gobertinco, qui tue neuf cent soixante-quatre personnes et six enfans, et qui, en mourant, n'a qu'un regret, c'est de n'en avoir pu tuer mille, comme il en avait fait le vœu. C'est un Oronzo Albegna, qui égorge son père, sa mère, étrangle ses deux frères et coupe la tête à sa petite sœur encore au berceau; celui-là du moins meurt sur l'échafaud. La vie de ces héros, comme celle des Stefano Spadolini, des Bartolomeo, Angelo del Duca, Veneranda Porta et Stefano Fantini, est écrite en vers et souvent en pur toscan; nombre d'autres petits livrets distribués au peuple avec profusion racontent prosaïquement, mais avec un égal intérêt, la vie de brigands plus modernes, que souvent même leurs lecteurs ont connus, les Maïno, les Perella, les Rondino, les Francatripa, les Calabrese, les Barbone, les Corampono, les Fra Diavolo, les Mezza Pinta, etc., tous brigands plus ou moins fameux, et qui la plupart ont aussi fini d'une façon édifiante, baisant la croix, et le prêtre à leurs côtés.

Nourris de ces lectures, les jeunes montagnards se trouvent tout naturellement du parti des brigands avant de le devenir eux-mêmes.

Ils correspondent avec eux, leur donnent asile, s'exaltent en écoutant, de leur propre bouche, le récit de leurs exploits, et, à la première occasion venue, jouent du couteau et gagnent la montagne, où ils sont sûrs de rencontrer des amis. Ces hommes intelligens, au-dessus de la condition de leurs compagnons de rapines, ont souvent fini par devenir lieutenans ou chefs de bandes. A cette sympathie des populations résultant d'un vice d'éducation venaient se joindre la mollesse et l'indécision du gouvernement pontifical, la maladresse et l'imbécillité de ses agens, de sorte que tout semblait d'accord pour perpétuer le mal. On traitait en brebis égarées qu'il fallait ramener au bercail des misérables couverts de sang; on s'abouchait et on négociait par ambassadeurs avec des bandits qui s'étaient mis en dehors du droit des gens; on acceptait leurs armistices; un cardinal, ministre d'état, leur accordait des saufs-conduits, avait des entrevues et débattait avec eux comme avec des généraux d'armée les conditions de la paix. Enfin on faisait plus, on amnistiait des bandits encore insoumis, on donnait à ceux qui déposaient les armes des emplois lucratifs, et on traitait en sujets fidèles des meurtriers avérés qu'au lieu du pardon une justice inexorable eût dû atteindre. — Nous ne sommes pas des forteresses que l'on puisse démolir avec le canon; mais, comme des oiseaux de proie, nous planons autour des rocs élevés, — disaient les brigands aux envoyés du pape. Ceux-ci répétaient ces paroles, et, pour s'excuser des avantages qu'ils leur faisaient, ajoutaient que pour en venir à bout il valait mieux employer la glu que la poudre, qui les effarouchait. Mais qu'arrivait-il à la suite de soumissions de ce genre? C'est que ces hommes, qui souvent n'avaient traité que parce qu'ils étaient aux abois, rompaient leur ban et reparaissaient plus redoutables que jamais. Rienzi, Sixte-Quint et les Français n'employèrent, pour extirper le brigandage, que des mesures de rigueur, et Rienzi, Sixte-Quint et les Français réussirent temporairement. Enfin, lorsque de 1820 à 1827 les bandes les plus importantes ont été détruites, c'est moins au pardon accordé à ceux qui se soumettaient qu'à deux ou trois exemples de répression terrible qu'il faut attribuer cet heureux résultat.

Nous ne voulons pas faire ici l'histoire du brigandage, nous nous proposons seulement de rapporter quelques faits qui sont comme les pièces justificatives des considérations précédentes et qui feront connaître en même temps l'audace de ces aventuriers, leur manière d'être et d'exister, la mollesse du gouvernement quand il s'est agi de les combattre, et les divers sentimens qu'ils inspirent aux populations

des montagnes. Ce sont en quelque sorte les derniers chapitres de leur histoire; cette fois le scandale avait été trop grand et trop prolongé : il dut cesser.

De 1816 à 1819, le brigandage avait pris, en effet, un formidable accroissement dans les états du saint-siége; des bandes parcouraient l'Apennin dans tous les sens. Le gouvernement, après avoir temporisé et parlementé, se décida à sévir. Voulant faire un exemple terrible, il décréta la démolition de la ville de Sonnino et la dispersion de sa population. Chassés de ce côté, les brigands se retranchèrent dans les montagnes de Core, et traversant le Sacco, se rapprochèrent de Frosinone et d'Alatri.

On était arrivé aux premiers jours du mois d'août 1819, lorsque tout à coup le bruit de l'arrivée des brigands se répandit dans les environs de Palestrine et de Tivoli. On disait que leurs bandes nombreuses, chassées de Sonnino que le canon venait de détruire, se repliaient vers le centre des montagnes des états romains, faisant captifs tous ceux dont elles espéraient tirer rançon, et mettant à contribution les villages des montagnes. Ces bandits, échappés aux exécutions de Sonnino, ne respiraient que la vengeance. Beaucoup d'entre eux avaient fait partie de la troupe de De' Césaris, tué l'année précédente aux environs de Terracine. Obligés de se retirer devant la petite armée de deux mille hommes qui occupait les districts du sud, ils s'étaient divisés en plusieurs compagnies, et s'étaient donné rendez-vous aux environs de Subiaco et de Tivoli. Leur projet, disait-on, était de s'emparer des petites villes de la montagne; peut-être même, lorsqu'ils seraient en force, hasarderaient-ils quelque coup de main audacieux contre Rome; ils ne rêvaient rien moins que le pillage et l'incendie de ses faubourgs, parce qu'enfin, s'il fallait périr, ils voulaient du moins que ce fût avec éclat.

Le 9 août, deux jeunes campagnards qui portaient les chaînes d'un arpenteur employé au cadastre, et qui travaillaient sur la lisière d'un bois à peu de distance du chemin de Guadagnola, virent des hommes armés qui venaient de leur côté; ils voulurent prendre la fuite, mais ceux-ci, les couchant en joue, les sommèrent de s'arrêter. Ces jeunes gens, à demi morts de frayeur, se gardèrent bien de faire résistance; alors les brigands, les poussant devant eux dans le taillis, les conduisirent dans une clairière de la forêt, où dix à douze de leurs compagnons étaient couchés sur le gazon. Là, un de ces hommes, qui paraissait le chef de la bande, leur fit subir un long interrogatoire. — Qui étaient-ils? D'où venaient-ils? Y avait-il des soldats à Tivoli et à

Poli? Les habitans de Poli, la bourgade la plus voisine, étaient-ils riches? Quelles étaient leurs habitudes? A quelles heures sortaient-ils de la bourgade? — Ils tâchaient, comme on voit, de tirer de leurs prisonniers tous les renseignemens qui pouvaient leur être profitables, leur but étant de se rendre maîtres de la personne de ces riches habitans et d'en obtenir rançon. Les deux jeunes campagnards, ne sachant rien, n'eurent pas de peine à rester discrets; les brigands, mécontens, les traitèrent de chiens, les firent coucher sur le gazon, et comme, vers le milieu du jour, ils se plaignaient de la faim, ils leur jetèrent des *pagnottes* (petits pains) et du fromage; à la chute du jour, ils les renvoyèrent à Poli.

A peine rentrés chez eux, ces jeunes gens racontèrent ce qui venait de leur arriver à la population de la bourgade rassemblée tout entière autour d'eux. Le village était dans l'alarme; on se livrait à de longs commentaires sur les projets des brigands, lorsque deux bergers qui arrivaient des districts du sud, rapportèrent qu'ils les avaient vus passer dans la direction de Capranica. Cette bande était-elle la même que celle de Guadagnola? Ils l'ignoraient. Ces bandits s'étaient emparés de leurs provisions de pagnottes, de fromage et de lait, et avaient soupé avec deux de leurs moutons qu'ils avaient tués. Ces renseignemens étaient précis, les bergers rapportaient à leurs maîtres les peaux des moutons tués par les brigands. La terreur des Polésans, qui se voyaient entourés de tous côtés par des bandes armées, s'accrut encore à ce récit. Quelques jeunes gens faisaient partie de la milice civique; plus courageux que les autres, ils parlaient de s'armer, mais ils ne pouvaient le faire sans l'autorisation du maréchal du district, commandant de la force publique. Il fallut donc que le magistrat de Poli députât un exprès à Palestrine, pour l'avertir du danger que courait la bourgade, et lui demander cette autorisation; en attendant sa réponse, les habitans devaient rester désarmés. Grace à l'ombrageuse imprévoyance du gouvernement, qui redoutait plus encore les carbonari que les brigands, ces derniers avaient beau jeu.

Les bergers qui venaient de rentrer à Poli étaient chargés, de la part des bandits, d'une double commission auprès de l'un des riches propriétaires du pays. Un de leurs camarades que cet homme avait maltraité quelques mois auparavant, avait gagné la forêt et s'était fait brigand. — Vous préviendrez mon maître que je viens lui rendre la visite que je lui avais promise, et que j'ai le projet de le récompenser de ses bontés, — avait-il dit à ses anciens compagnons. Le chef de la bande, qui, lui, songeait plutôt au profit qu'à la vengeance, avait

ajouté une sorte de correctif à la commission de son subordonné, et cela de son consentement; il promettait au *coupable* oubli du passé et sûreté, si dans tel délai il déposait un certain nombre d'habits, de manteaux et de chemises à une place qu'il indiquait. S'il refusait, toute la troupe épouserait la vengeance du berger, ses troupeaux seraient égorgés, et si on s'emparait de sa personne, il périrait dans les plus terribles supplices. Ces menaces consternèrent le riche Polésan; mais, comme cet homme ne manquait pas d'énergie, il fit, dès le lendemain, demander au gouvernement romain si, dans le cas où il refuserait d'obéir à la sommation des brigands, il pouvait compter sur la protection spéciale de la police, et sur quelque indemnité pour la perte de ses troupeaux. La réponse du gouvernement fut telle qu'il se hâta de déposer les habits, les chemises et les manteaux à l'endroit désigné.

Le lendemain 10 août, de grand matin, le maréchal du district était arrivé à Poli, et convoquait la garde civique. Laissons parler ici le voyageur auquel nous empruntons une partie de ces détails (1); le tableau qu'il présente a été fait d'après nature; nous craindrions, en y ajoutant quelque chose, d'en altérer la franchise et la naïveté.

« Le maréchal ayant convoqué la garde civique, nous fûmes témoins de nos fenêtres d'un spectacle des plus singuliers; le maréchal, portant pour toute arme un grand pistolet d'arçon à la ceinture, parcourait la rue dans tous les sens, se consultant avec les notables du pays, car on s'attendait à quelque tentative des brigands sur Poli pour la nuit même. A la suite d'une délibération tumultueuse, on se décida à rassembler une quinzaine de jeunes gens qu'on arma de canardières et de fusils de munition en mauvais état. C'était là ce qu'on appelait la garde civique; les armes étaient la propriété du gouvernement, qui les distribuait dans les grandes occasions.

« Sur les dix heures, on conduisit cette petite troupe au-delà de la porte principale, sur une plate-forme où les enfans allaient jouer d'ordinaire. Là, ces volontaires essayèrent la poudre et tirèrent à la cible sous les yeux des brigands, qui occupaient les hauteurs voisines; puis, leur nombre s'étant accru de quelques nouveaux venus, ils se mirent en campagne plutôt pour effrayer les brigands et les débusquer

(1) *Tree Months passed in the mountains near Rome during the year* 1819, by Mrs. Graham. — Cet ouvrage, écrit par une femme d'un esprit distingué, est l'un des meilleurs qui aient paru sur l'Italie; il contient de curieux renseignemens sur l'agriculture et la vie nomade des brigands et des bergers.

que pour les attaquer sérieusement : la plupart en effet n'avaient ni poudre ni balles, les mieux approvisionnés n'avaient guère que deux charges. A peine ce détachement venait-il de partir, que deux cents paysans entrèrent dans la ville, poussant de tels cris de joie et de triomphe, que nous crûmes d'abord que les brigands venaient d'être joints et détruits par la garde civique; il n'en était rien : ces hommes venaient seulement de réunir le bétail dispersé sur les collines du voisinage, et poussaient devant eux de grands troupeaux de bœufs, de vaches et de génisses, que toutes les femmes et les enfans de la ville accompagnaient. A la nuit, un lieutenant de l'armée papale, suivi de quelques soldats, arriva à Tivoli; ces soldats venaient concourir à la défense de Poli. En entrant dans la bourgade, ils y causèrent une sensation extraordinaire; les habitans étaient enchantés de leur arrivée, mais ils n'auraient voulu ni les loger ni les nourrir; leurs brillans uniformes, leur pas mesuré, contrastaient avec les grossiers vêtemens et l'air rustique de nos amis, auxquels leur ton d'autorité ne plaisait guère; enfin, peu à peu les lanternes disparurent, on ne pensa plus à l'attaque des bandits, et la nuit se passa fort tranquillement. »

Tandis que l'approche des brigands causait une si grande agitation dans la bourgade de Poli, l'épouvante n'était pas moindre à Tivoli et à Palestrine, de sorte que plusieurs villes et bourgades, distantes de Rome de quelques lieues seulement, étaient mises en état de siége en pleine paix par une poignée de misérables. La banlieue de Rome elle-même était menacée; les habitans de ses faubourgs n'étaient pas sans crainte, et cependant le gouvernement romain pouvait disposer d'une armée de douze mille hommes. Ne se croirait-on pas reporté au temps de Piccolomini et de Marco Sciarra (1)?

(1) Alexandre Piccolomini, duc de Montemarino, rassemblant tous les bandits de la Toscane et du patrimoine de Saint-Pierre, s'était formé une petite armée avec laquelle il dévasta la campagne romaine et tint en échec toutes les troupes pontificales. Plus tard, s'étant retiré en France avec un riche butin, il y servit huit ans avec distinction. Le grand-duc de Toscane Ferdinand, l'ayant fait arrêter comme il passait près de Pistoie, le fit pendre, le 16 mars 1591, malgré les vives réclamations du pape Grégoire XIV, dont il avait désolé les états. — Marco Sciarra, son émule, chef plus redoutable encore, vit sa petite armée s'élever à plusieurs milliers d'hommes. Sixte-Quint parvint à l'éloigner de Rome sans cependant l'avoir dompté. Marco Sciarra passa, en 1592, au service de la république de Venise, qui l'envoya avec sa bande en Dalmatie faire la guerre aux Uscoques. Le pape Clément VIII insistant pour qu'on lui livrât le chef de bandits, le sénat de Venise le fit prudemment assassiner.

Ces paysans, qu'on avait mis aux trousses des brigands, n'avaient nulle envie de les rencontrer. Les soldats qui les accompagnaient avaient beaucoup de peine à les faire marcher en avant; leur frayeur se trahissait par de fréquentes exclamations et par une hésitation continuelle. Si quelques hommes fatigués restaient en arrière: — Ah mon Dieu! ils nous abandonnent, s'écriaient les plus avancés. — Voilà les brigands! répétaient-ils à haute voix d'instans en instans, comme s'ils eussent été bien aises de leur donner l'éveil. Lorsqu'enfin on eut acquis la certitude que la bande était délogée, les volontaires reprirent leur belle humeur; les uns grimpaient sur les arbres et dénichaient des nids d'écureuils, d'autres racontaient joyeusement comment ils s'étaient échappés de prison; un paysan qui, grace à son extrême agilité, avait un jour dépisté les sbires qui le poursuivaient et qui depuis n'avait plus été inquiété, montait sur les châtaigniers, et, pour prouver qu'il n'avait rien perdu de son adresse, se laissait retomber à terre en se pendant à l'extrémité des branches avec la légèreté d'un singe. On voit que les poursuivans ne valaient guère mieux que les poursuivis. Les Français, en pareille circonstance, s'y prenaient d'une autre manière: ils encadraient ces milices entre des soldats qui avaient ordre de tirer sur les récalcitrans, les traînards et les flâneurs.

Ce fut au retour de cette expédition que l'on apprit que le chirurgien de Castel-Madama, petit bourg des environs de Tivoli, Eustachio Cherubini, et Bartolomeo Marasca, homme d'affaires du chevalier Bischi, venaient d'être enlevés par les brigands, qui, se proposant de tirer rançon de leurs captifs, les avaient conduits dans la montagne. Cette nouvelle jeta la consternation dans chacune des bourgades menacées et paralysa l'énergie fort douteuse de leurs habitans. Charmés de trouver un prétexte pour ne pas s'exposer à de nouveaux dangers, ils se disaient entre eux que tant que l'on n'aurait pas payé la rançon du chirurgien, et que les brigands ne l'auraient pas relâché, il fallait se tenir tranquille et sur la défensive; qu'autrement ces misérables, poussés à bout, mettraient à mort leurs prisonniers. On se contenta donc d'observer les bandes, qui paraissaient s'être concentrées aux environs de San-Gregorio et de Mentorella. On occupa quelques-uns des passages par lesquels on supposait qu'ils chercheraient à s'échapper. A peine achevait-on de prendre ces dernières mesures, que l'on apprit que l'un des deux captifs, Bartolomeo Marasca, venait d'être mis à mort, et que ses assassins se retiraient dans la direction de Guadagnola. Ce passage seul n'était pas gardé; le

maréchal, qui se trouvait à Tivoli, dépêcha donc sur-le-champ un exprès pour recommander aux Polésans de s'y porter sans retard, afin que les brigands ne pussent échapper.

« Cet ordre arriva dans la soirée; presque tous les hommes de Poli étaient à Palestrine, où ils s'étaient rendus en armes pour vendre leurs bestiaux et se divertir. On fit donc un choix parmi les vieillards et les enfans qu'on réunit dans la rue; les femmes, portant des lanternes à la main, s'étaient rassemblées autour d'eux; elles couraient de côté et d'autre, demandant à grands cris que leurs enfans ou leurs maris ne fissent point partie de cette expédition, les brigands pouvant profiter de leur absence pour attaquer la ville. Les familles qui avaient des armes refusaient de les livrer. Les magistrats et l'officier, pour mettre fin à de pareils débats, forcèrent les portes de quelques maisons pour y prendre les armes qui s'y trouvaient; mais ces armes étaient si bien cachées, que cette mesure énergique fut sans résultat. Voyant qu'il était impossible d'armer le petit nombre d'hommes qu'on avait réunis, on décida qu'on attendrait jusqu'au lendemain, c'est-à-dire jusqu'au retour de ceux qui étaient allés à Palestrine. Le spectacle qu'offrait la rue où ces discussions avaient lieu était aussi nouveau pour les habitans de Poli que pour nous autres étrangers. Les gens armés et ceux qui n'avaient pas d'armes, les volontaires et les récalcitrans, criaient tous ensemble; les femmes, tenant d'une main leurs enfans, de l'autre leurs lanternes, couraient comme des insensées, tantôt calmant, tantôt excitant les disputes. Ceux qui avaient été à Palestrine revenaient par petits groupes, les poches pleines de noisettes, chargés de marchandises de toute espèce, et la plupart tout-à-fait ivres. Enfin, un seul cri dominait au milieu de ce terrible pêle-mêle : les brigands approchaient! la nuit même la ville serait attaquée! et il ne venait à l'idée de personne que pendant ce temps les bandits avaient tout le loisir de s'en aller par le chemin qui leur conviendrait le mieux. Ainsi se passa la nuit du 18 août dans la bourgade de Poli (1). »

Conçoit-on une pareille confusion, et cela six jours après l'arrivée des brigands, quand à la place de ces milices peureuses et mal armées le gouvernement aurait déjà pu rassembler plusieurs milliers de soldats dans ces districts voisins de Rome, cerner ces bandes, et ne pas laisser échapper un seul des individus qui les composaient? Qu'on

(1) Mrs. Graham, chap. VII.

s'étonne, après cela, de la perpétuité du brigandage dans les états romains!

Tandis que ce désordre et ces hésitations continuelles rendaient inefficaces les mesures prises par les magistrats et les officiers qui commandaient dans ces petites villes, que faisaient les brigands, retranchés sur la cime des montagnes qui les dominaient? Le récit de l'un de leurs captifs, Eustachio Cherubini, le chirurgien de Castel-Madama, va nous l'apprendre.

— Le 17 du mois d'août, nous dit-il dans le récit qu'il a laissé de sa captivité, Bartolomeo Marasca, intendant du chevalier Bischi, m'apporta une lettre de son maître, qui réclamait mes secours pour des étrangers de ses amis qui se trouvaient alors à Tivoli. Je me hâtai de visiter mes malades de Castel-Madama, et je me mis en route pour Tivoli dans la compagnie de l'intendant. Nous n'étions plus qu'à deux milles de cette ville, et nous venions de traverser la seconde arcade de l'aqueduc antique, quand tout à coup deux hommes, sortant des broussailles, nous couchèrent en joue, ordonnèrent à Marasca de jeter le fusil dont il était armé, et le sommèrent de mettre pied à terre. Ces brigands nous barraient le chemin; dans le même moment, deux autres parurent derrière nous, de sorte qu'il n'y avait possibilité ni de passer outre ni de fuir. Nous descendîmes de cheval, Marasca remit son fusil, et, quittant bientôt tout chemin fréquenté, nous gravîmes au milieu des broussailles les pentes escarpées de la montagne la plus proche. Quand nous fûmes arrivés au sommet, le chef fit faire halte pour rallier ses gens, qui ramenaient plusieurs habitans de San-Gregorio qu'ils avaient rencontrés en chemin, et l'on nous permit de nous coucher sur le gazon.

Je remarquai alors que Marasca était fort à son aise avec les brigands. Il causait et riait avec eux; je soupçonnais presque une trahison.

Au moment où nous nous arrêtions, Masocco, le chef de la bande sans doute, s'approcha de moi. — N'es-tu pas le gouverneur de Castel-Madama? me demanda-t-il avec humeur. — Non; je ne suis qu'un pauvre chirurgien de cette bourgade. — Ne t'avise pas de mentir, me dit-il, car nous te traiterions comme le maître de poste de Terracine (1). — Je ne mens pas, répartis-je aussitôt; voyez

(1) Cet homme avait voulu se faire passer pour un pauvre médecin de campagne; sa supercherie ayant été découverte, les bandits lui plantèrent une fourchette dans chaque œil, lui disant : Médecin, guéris-toi.

plutôt : voici mon étui à lancettes et mon sac d'instrumens. Le chef ne parut pas satisfait de ma réponse, et me jetant mon étui à lancettes qu'il avait pris : — Puisqu'il en est ainsi, nous verrons à nous arranger pour ta rançon, me dit-il. — Hélas! lui répondis-je les larmes aux yeux, ma pauvreté est extrême; je me rendais à Tivoli pour soigner un étranger qui m'aurait fait peut-être gagner un peu d'argent. — Eh bien! reprit-il, je vais te donner de l'encre et du papier, et tu écriras à cet étranger de t'envoyer sur-le-champ deux mille écus d'or; dis-lui que, s'il refuse, nous sommes bien décidés à te mettre à mort. — Quelque faible que fût mon espoir, je me hâtai d'écrire de la manière la plus pressante au signore Celestini, le priant de m'envoyer tout l'argent dont il pourrait disposer, l'assurant qu'aussitôt que je serais rendu à la liberté, je m'empresserais de lui rendre la somme en vendant tout ce qui m'appartenait. Ma lettre achevée, le chef envoya deux de ses gens chercher dans la plaine un homme de Castel-Madama qu'il avait aperçu le matin. Quand cet homme fut venu, je le priai de porter sur-le-champ ma lettre au signore Celestini, et je le chargeai en même temps de lui remettre ma trousse de chirurgien pour qu'il vît qu'on ne le trompait pas. Ce paysan, qui était un brave homme, consentit de grand cœur à me rendre ce service. Il prit la lettre, et me donna un morceau de pain qu'il avait sur lui. Le chef le fit monter sur un de nos chevaux qui paissaient au pied de la montagne, et il prit aussitôt le chemin de Castel-Madama, me recommandant d'avoir bon courage.

Dans l'intervalle de temps qui s'écoula depuis le départ jusqu'au retour du messager, le malheureux Cherubini fut témoin d'une scène affreuse bien propre à accroître encore sa terreur.

Marasca, son compagnon, dont il avait soupçonné la fidélité, paraissait toujours au mieux avec les brigands; il riait avec eux, examinait leurs armes, et par momens les menaçait du geste quand ils avaient le dos tourné. — Mes soupçons, dit le chirurgien, s'étaient donc presque changés en certitude, mais j'eus bientôt occasion de voir combien ils étaient injustes et peu fondés. Les brigands accueillaient ces avances avec dédain, et observaient ses gestes en silence. Marasca, craignant de les ennuyer, vint s'asseoir auprès de moi; il y était à peine depuis quelques instans, lorsque le chef, s'approchant d'un air calme, lui asséna tout à coup sur la nuque un vigoureux coup de bâton, et cela sans proférer une seule parole. On eût dit un boucher assommant un bœuf. Marasca, étourdi du coup, eut cependant la force de se lever et de s'écrier d'une voix suppliante : Au

nom de Dieu, épargnez ma vie, j'ai une femme et des enfans! Mais comme Masocco redoublait, il essaya de se défendre et de le saisir à la gorge; les autres brigands ne lui en laissèrent pas le temps, ils se jetèrent sur lui et l'entraînèrent vers le bord d'un ravin profond. Marasca était vigoureux, mais la lutte était trop inégale pour être de longue durée; il y eut un moment de confusion horrible durant lequel je vis tous ces hommes, les assaillans et l'assailli, tomber et se relever à la fois, retomber encore, puis rouler ensemble au fond du ravin sur le bord duquel nous étions assis. Glacé d'horreur, je penchai ma tête sur ma poitrine et je fermai les yeux; j'entendis des imprécations, un grand cri, des plaintes étouffées, puis je n'entendis plus rien, et je restai quelques momens comme privé de sentiment. Quand je rouvris les yeux, j'étais entouré des brigands; Masocco, haletant, essuyait son poignard marbré de sang et le remettait dans le fourreau; il vit ma pâleur, et se tournant vers moi : — Ne crains rien, Cherubini, me dit-il; nous avons tué ton compagnon parce que nous savions qu'il était sbire, mais toi tu ne fais pas un pareil métier. Le misérable murmurait, examinait nos armes et semblait nous railler; nous ne pouvions d'ailleurs tirer un sequin de lui, et si les soldats fussent venus, il se serait tourné de leur côté.

Ces paroles du chef m'avaient rendu quelque confiance, et mon ame se rouvrait encore une fois à l'espérance, quand je vis les brigands se rapprocher et se consulter entre eux. — L'argent de Tivoli ne vient pas, disaient les uns. — C'est vrai, et à la place d'écus ce sont des soldats qu'on va sans doute nous envoyer, s'écriaient les autres. — Que ferons-nous de nos prisonniers? reprenait un des chefs; il faut ou les tuer ou les renvoyer chez eux. — Les avis étaient partagés. Masocco, laissant ses compagnons disputer entre eux, vint s'asseoir près de moi sur le gazon; je me rappelai, dans ce moment, que j'avais quelques écus dans mes poches; je les lui donnai, espérant de cette façon me le rendre favorable. Il prit l'argent et se mettant à rire : — Ce sera pour payer le messager, me dit-il.

Vers les quatre heures de l'après-midi, de gros nuages, qui nous menaçaient depuis long-temps, crevèrent sur nos têtes; il plut à torrens, et, comme je n'avais pas de manteau, je fus trempé jusqu'aux os. Tout à coup, au milieu de l'orage, on entendit des voix de divers côtés. Les plus rapprochées partaient d'une colline à notre gauche. — C'est le messager, dis-je au chef. — Nous allons voir, — et il appela. Mais personne ne vint et on n'entendit plus rien. Cependant, au bout de quelques instans, on crut distinguer de nouvelles voix vers

la gauche. Les brigands nous firent monter sur une colline qui dominait le point d'où partaient ces voix. Quand nous fûmes arrivés sur une petite plate-forme entourée de broussailles, les bandits nous placèrent derrière eux, et, tenant leurs armes prêtes, crièrent aux nouveaux venus d'approcher et de se coucher la face contre terre. Le messager de Tivoli, car c'était lui, leur répondit brusquement : — A quoi bon me coucher? c'est assez de m'être tué de fatigue pour grimper jusqu'ici avec la charge de 500 écus. Tenez, voilà votre argent, ajouta-t-il en présentant le sac à Masocco; c'est là tout ce qu'on a pu se procurer dans la ville. — C'est bien, répartit celui-ci; il prit ensuite le sac, compta l'argent, trouva la somme exacte, loua le paysan de sa probité et lui donna les trois écus que je lui avais remis. Cela fait, il renvoya quelques paysans qu'il avait ramassés sur la route peu après mon arrestation, et qui embarrassaient notre marche; puis il donna le signal du départ.

— Maintenant que vous avez reçu tant d'argent pour moi, pourquoi ne me renvoyez-vous pas comme les autres? dis-je au chef avec impatience. — Nous voulons attendre le retour du messager de Castel-Madama, peut-être nous rapportera-t-il un sac d'écus comme celui de Tivoli. — Vous vous trompez, Castel-Madama est une misérable bourgade, et on ne pourrait s'y procurer quatre écus. — Nous verrons. — Alors il valait mieux me tuer tout de suite, car s'il faut que je passe la nuit dans ces montagnes, mouillé comme je suis, ma santé sera détruite pour jamais. — Ta santé et ta vie nous importent fort peu, et je te conseille de te taire, reprit le chef avec humeur, car mes compagnons pourraient bien s'offenser de ton langage.

J'aurais voulu répliquer, que cette réponse m'eût fermé la bouche. Je me tus, et un brigand, qui me donnait le bras pour m'aider à gravir la colline, me dit que j'avais bien raison de ne pas raisonner davantage, car ni lui ni ses amis ne tenaient pas plus à ma vie qu'à celle d'un chien.

Nous marchâmes ainsi toute la soirée; vers le tiers de la nuit, nous fîmes halte à quelque distance de masures auprès desquelles nous trouvâmes un âne qui appartenait à des bergers du voisinage. J'étais épuisé de fatigue; le chef eut pitié de moi; il fit étendre sur le dos de l'âne un manteau de peau de mouton, et me fit monter dessus; puis il pressa la marche de la troupe, qui ne tarda pas d'arriver aux environs de huttes abandonnées près du sommet de la montagne. Là on alluma un grand feu dans une aire à battre le blé. Le chef me dit de me déshabiller pour faire sécher mes vêtemens, et comme mes mem-

bres étaient raidis par le froid, il m'aida lui-même à m'en débarrasser; pendant que mes habits séchaient, il me fit coucher près du feu. Mes vêtemens étant secs, je me rhabillai, et je restai étendu près du foyer, tandis que les brigands faisaient griller un mouton qu'ils venaient de tuer. Ma fatigue était si grande, que je tombai dans un profond sommeil. A mon réveil, je trouvai toute la bande endormie, à l'exception des sentinelles et du chef. Celui-ci tenait au bout de la baguette de son fusil quelques tranches de mouton qu'il avait fait griller et qu'il m'offrit; j'essayai d'en manger une ou deux bouchées, mais je ne pus; je donnai le reste au messager de Tivoli, qui s'était couché près de moi. —

Le lendemain les brigands, ennuyés d'attendre le retour du paysan envoyé à Castel-Madama pour apporter l'autre moitié de la rançon du docteur, dépêchèrent un nouveau messager chargé d'une lettre de leur prisonnier. Au moment de partir, un des brigands proposa de couper une des oreilles du docteur, et de la joindre à la lettre comme apostille pressante. Le chef fit en sorte que cette aimable proposition n'eût pas de suite; mais au moment où le messager allait se mettre en chemin : — Rappelle-toi bien, lui dit-il, que si tu n'es pas de retour demain avant la nuit, tu peux te dispenser de nous chercher, car nous aurons jeté ce Cherubini dans quelque puits. — Cette nuit et la journée du lendemain se passèrent en marches et en contre-marches sur la cime des montagnes du voisinage. Le prisonnier cependant était plus tranquille, car immédiatement après le départ du messager, le chef lui avait dit : — Maintenant que tu ne peux plus parler à l'homme de Castel-Madama, nous te promettons que demain, quelque petite que soit la somme que cet homme apportera, nous te remettrons en liberté. — Cette promesse me causa un si grand soulagement, dit le docteur, que ce bandit me parut un ange descendu du ciel, et que je lui baisai la main, le remerciant vivement de sa bienveillance inattendue. — Cette gratitude est par trop italienne, et l'on doit en conclure que le docteur Cherubini avait une bien terrible peur; il en convient du reste fort naïvement. — Les piqûres des cousins, qui s'attachaient à mon visage et à mon cou, me causaient de vives souffrances, dit-il; mais depuis la mort du malheureux Marasca, j'avais tellement peur qu'on ne prît mes gestes, s'ils étaient trop brusques, pour des mouvemens de colère et d'impatience, que je n'osais pas même lever la main pour chasser ces insectes.

Du reste, les bandits avaient pour leur prisonnier des consolations évangéliques. L'un d'eux, qui portait en sautoir le collier de *la ma-*

donna del Carmine, lui disait dans les momens de grande fatigue et d'accablement : — Mon frère, supportez tout cela patiemment pour l'amour de Dieu et de la madonne! — C'était sans doute l'aumônier de la bande, car un *fratone* n'eût pas mieux dit.

Le chef seul paraissait supérieur à ses compagnons; il se disait de Sonnino, et assurait qu'il avait été l'un des cinq chefs députés à Frosinone pour traiter avec le cardinal Gonsalvi. — La force ne peut rien contre nous, répétait-il souvent : nous ne sommes pas pas une forteresse qu'on peut démolir avec du canon; mais, comme l'aigle et le vautour, nous volons autour du sommet des rocs élevés sans avoir de demeure fixe. — Cet homme empruntait sans doute ses comparaisons et son langage aux romans héroïques et aux histoires de brigands fameux, dont il faisait sa lecture accoutumée. — Si sept d'entre nous viennent à succomber, disait-il encore, le lendemain dix se présenteront pour les remplacer; mais nous sommes tous décidés à vendre chèrement notre vie et à finir par un coup d'éclat. Le seul moyen de nous réduire, ce serait de nous accorder un pardon sans réserve, et encore faudrait-il que le pape lui-même nous jurât l'oubli du passé.

Le messager de Castel-Madama arriva enfin, apportant l'argent; les brigands tinrent parole, et le docteur Cherubini fut aussitôt remis en liberté. Sa reconnaissance était si grande, qu'il ne voulut pas quitter les brigands sans les remercier de la bonté qu'ils avaient de l'épargner, et de la politesse ainsi que de tous les soins qu'ils avaient eus pour lui durant sa captivité.

Cette bande, dont le quartier-général était voisin de Subiaco, séjourna jusqu'à l'automne dans ces montagnes, bravant impunément le gouvernement pontifical, et menaçant la sûreté des habitans de Rome, qui purent voir plus d'une fois la fumée de ses bivouacs.

Pendant cette longue période de temps, Tivoli, Subiaco, Palestrine, et toutes ces petites villes qui dominent la campagne de Rome, furent dans la terreur. A la vue d'un homme armé d'un fusil, ou d'un feu allumé dans la montagne, le tocsin sonnait. Ces alarmes se renouvelaient plusieurs fois par jour. Chaque soir, la cloche de l'église épiscopale de Tivoli sonnait la retraite; à ce signal, les cabarets se fermaient, la garde civique se rendait aux postes indiqués, et des sentinelles étaient placées sur chacun des ponts qui donnent accès dans la ville. On savait que les brigands avaient le projet de tenter un coup de main sur le quartier neuf de Tivoli, et d'enlever quelques-uns des riches propriétaires qui y sont logés, afin de s'assurer des rançons

considérables. Si la vie d'un petit chirurgien de village avait été rachetée au prix de 1,000 écus, que ne leur paierait-on pas pour sauver celle de personnages plus importans!

Cependant les commissaires du gouvernement, sentant enfin la nécessité d'agir avec ensemble et énergie, avaient fait saisir et incarcérer plusieurs bergers convaincus d'avoir eu des communications avec les bandits, et de leur avoir fourni des vivres. Les autres bergers, contenus par cet exemple, s'étaient rapprochés des villes et des bourgades; mais l'audace des brigands semblait redoubler, et ces vivres, qu'ils ne pouvaient plus se procurer par des transactions, ils les prenaient de force en pénétrant, à l'improviste et en nombre suffisant, dans les petits hameaux de la montagne et même de la plaine. Guadagnola et San-Vettorino, entre autres, furent victimes de ces déprédations.

Cet état de choses semblait devoir se prolonger, car, soit maladresse des autorités, soit connivence de la part des montagnards, les brigands restaient insaisissables et se signalaient chaque jour par de nouveaux pillages et de nouveaux crimes. Cependant, vers la fin de septembre, le bruit courut que les bandes qui infestaient le pays s'étaient repliées vers Anagni et Ferentino, et que les environs de Tivoli et de Subiaco étaient libres. Les habitans se félicitaient entre eux de ce qu'ils regardaient comme leur délivrance, quand tout à coup l'enlèvement de l'archi-prêtre de Vicovaro et le meurtre de son neveu vinrent les tirer de cette trompeuse sécurité. Ce prêtre cheminait en compagnie de ce neveu et d'un ami, sur la route de Vicovaro à Subiaco, lorsqu'ils furent assaillis à l'improviste par des gens armés. Le jeune homme portait un fusil; voyant qu'un des brigands terrassait son oncle et le menaçait avec un couteau de chasse, il le frappa d'un coup de crosse; mais, avant qu'il eût pu redoubler, il tombait la face contre terre, mortellement frappé d'un coup de poignard dans le dos. Les brigands laissèrent là le cadavre, emmenèrent l'archi-prêtre et son ami dans la montagne, et, comme ils avaient contre lui des motifs particuliers de rancune, ils demandèrent une rançon si considérable, que la paroisse ne put la payer. Les brigands firent souffrir d'atroces supplices au malheureux prêtre et à son compagnon. Ils leur coupèrent d'abord les oreilles qu'ils envoyèrent à leurs familles avec une nouvelle sommation; les familles tardant trop à réunir la somme exigée ou ne pouvant pas la payer, chaque jour les bandits dépêchaient de nouveaux messagers portant chacun un doigt de leurs prisonniers. L'aspect de ces malheureux, dont les blessures

n'étaient pas pansées, et qui, dévorés par la fièvre, étaient chaque jour obligés de faire de longues courses dans la montagne, eût touché de commisération des cœurs moins endurcis. A la fin, las d'attendre, fatigués des plaintes de leurs victimes qui ne les suivaient qu'avec des souffrances inouies et qui les gênaient dans leurs mouvemens, ils les égorgèrent et les jetèrent dans un ravin. Les paysans chargés de traiter de la rançon des captifs avec les brigands racontent encore avec horreur quelques incidens dont ils furent témoins et qui précédèrent la fin de ces infortunés. La veille du jour où les bandits les mirent à mort, ils dépouillèrent l'archi-prêtre de sa soutane, et, malgré les douleurs affreuses que lui causaient ses mains mutilées, ils lui firent passer l'habit de velours d'un de leurs compagnons, l'obligèrent à prendre sa carabine avec ses moignons et le coiffèrent d'un grand chapeau pointu. En revanche, un des leurs endossait la soutane du prêtre, et, par une sorte de dérision cruelle, lui débitait dans son grossier langage un sermon sur la mort. Les brigands, que ces déguisemens avaient mis en belle humeur, entourèrent ensuite leurs prisonniers, en chantant et en dansant en rond autour d'eux à la manière des cannibales qui dansent autour de leurs victimes; enfin, comme le malheureux prêtre épuisé par la fièvre et la douleur avait une défaillance, ils le firent revenir à lui en lui mettant un charbon allumé dans chaque main.

On croit sans doute qu'une terrible et vigoureuse répression suivit le meurtre de l'archi-prêtre de Vicovaro, et que le gouvernement ne songea plus du moins à pactiser avec les assassins. Il n'en fut rien. De nouveaux pourparlers eurent lieu entre les chefs de bande et les agens du gouvernement. Bientôt même il fut question d'une amnistie pure et simple; mais les brigands, qui savaient bien, eux, qu'il n'y a que celui qui sait punir qui pardonne efficacement, ne voulaient de cette amnistie qu'à certaines conditions. Non-seulement le gouvernement pontifical s'engagerait à ne pas les poursuivre, mais il devait encore assurer leur sort et pourvoir à leur subsistance, de sorte que ce n'était plus une grace, mais des récompenses qu'ils demandaient. Le cardinal légat ayant repoussé ces étranges prétentions, les déprédations recommencèrent, et, de Fondi à Subiaco, tout le pays fut en quelque sorte mis à contribution par des bandes toujours présentes et toujours insaisissables. Alors eut lieu le singulier évènement que nous allons rapporter, évènement qui fait connaître tout à la fois la maladresse et la faiblesse du gouvernement romain, l'audace et l'astuce des brigands.

Le supérieur du séminaire de Terracine, espèce d'illuminé dont la piété théâtrale était en grande vénération dans le pays, s'était offert au gouvernement comme médiateur entre l'état et les brigands, et le gouvernement avait accepté cette offre étrange. Cet homme, qui passait pour l'un des plus éloquens prédicateurs du pays, et qui, à l'exemple de tous les parleurs, croyait beaucoup trop au pouvoir des mots, s'arme un jour d'un grand crucifix, et seul, errant dans la montagne, se met à la recherche des bandits. Il ne les rencontra qu'au bout de plusieurs jours; alors, s'adressant aux principaux d'entre eux, il les conjure par le sang et les souffrances du Christ de poser les armes. — Épargnez vos concitoyens, leur dit-il, et cessez d'être le fléau et l'épouvante du pays. Que demandez-vous? un pardon général? je vous l'apporte. Que désirez-vous encore? des pensions, des emplois? le gouvernement vous les promet. Bien plus, il s'engage à révoquer le décret porté contre Sonnino, à reconstruire vos habitations détruites, à mettre en liberté vos compagnons détenus dans les prisons. — Cette éloquence toute positive était la seule qui eût le pouvoir de séduire ses auditeurs. Le prêtre les voit se consulter l'un l'autre; il profite de ce moment d'hésitation, et, faisant intervenir la Vierge, saint Antoine et le Christ, dont le moindre de leurs crimes fait saigner les blessures, il les décide à accepter ces propositions que le gouvernement n'eût jamais dû l'autoriser à leur faire.

C'est peu d'avoir désarmé ces hommes redoutables; le nouvel apôtre veut les convertir et faire de chacun de ces coupables endurcis autant de pécheurs repentans. L'exemple du bon larron ne doit pas être perdu pour eux. Ces hommes feignent d'être séduits par l'éloquence du prêtre, peut-être même sont-ils momentanément touchés; ils le suivent dans son séminaire de Terracine. Là, pendant quelques jours, les nouveaux convertis mènent une vie exemplaire; le jeûne, la prière et les exercices religieux occupent tous leurs momens. Jamais pécheurs plus grands n'ont donné plus rapidement l'exemple d'une piété plus attendrissante. On eût dit, à les voir prosternés chaque jour au pied des autels, qu'il n'y avait qu'un pas du brigandage à la vie des cloîtres.

Cette pieuse comédie durait déjà depuis quelque temps; chacun félicitait le recteur du succès inespéré de son œuvre; il passait dans le pays pour un saint, un faiseur de miracles, et à Rome pour un homme habile, quand tout à coup la scène changea, et à cette exposition évangélique succéda le dénouement le plus tragique et le moins attendu. Des affaires de discipline appelèrent à Rome le supé-

rieur du couvent et le forcèrent de s'absenter un jour et une nuit. A peine de retour, il s'empressa de courir aux cellules de ses chers néophytes : il les trouva vides; il appelle ses élèves, confinés dans une autre aile du bâtiment; personne ne répond, élèves et brigands ont disparu. On découvre enfin, emprisonnés dans les caves, le concierge et les gardiens des élèves. On apprend d'eux que vers le milieu de la nuit, quand toute la ville était endormie, les brigands ont éveillé les élèves, enfermé leurs professeurs, en menaçant de mort celui qui pousserait un cri, et qu'enfin, faisant marcher devant eux ces jeunes gens, ils ont pris le chemin de la montagne. Des bergers qui arrivent du dehors racontent qu'ils ont rencontré dans les bois de Monticello, à plusieurs milles de Terracine, ces jeunes gens, liés deux à deux et conduits par les brigands comme par leurs pédagogues. Cependant, à la nuit, la plupart de ces jeunes gens rentrèrent dans la ville; leurs ravisseurs, pour ne pas manquer de vivres, n'avaient gardé que ceux des élèves dont les familles étaient riches et dont ils pouvaient espérer de fortes rançons. Les bandits, durant leur séjour au séminaire, n'avaient pas perdu leur temps, ils avaient recueilli des renseignemens précis sur la fortune de chacun de ces enfans. Il y avait pourtant, au nombre de ceux qu'ils gardèrent avec eux, des jeunes gens dont les parens n'étaient rien moins que dans l'aisance; mais ceux-là étaient les fils de juges et de magistrats contre lesquels les bandits avaient des représailles à exercer : ils les gardaient, disaient-ils, pour faire un exemple. Le jeune Fasani, fils d'un ancien maire, était parmi ces derniers.

Dans les jours qui suivirent, des bergers apportèrent à chacun des parens des élèves que les brigands retenaient, la lettre circulaire que voici : « Mes chers parens, ne soyez pas inquiets, je me porte bien; je suis avec de braves gens qui ont pour moi tous les soins et toutes les attentions possibles, mais si vous ne m'envoyez pas aussitôt deux mille écus, ils me tueront. » Les malheureux parens portèrent ces lettres au cardinal secrétaire d'état, qui leur promit de s'occuper *prochainement* de leur affaire. Les mieux avisés ne comptèrent que sur eux et envoyèrent aux bandits tout l'argent qu'ils purent ramasser. Ceux-ci relâchèrent successivement les prisonniers dont ils recevaient les rançons; enfin, huit jours après l'enlèvement du séminaire entier de Terracine, il ne restait au pouvoir des brigands que trois des élèves, deux fils de juges, âgés de douze ans, et le fils du maire Fasani, âgé de quatorze ans. Les parens de ces infortunés avaient payé une rançon comme les autres; cependant le bruit ne tarda pas

à se répandre dans Rome que tous trois avaient été impitoyablement égorgés. Cette nouvelle n'était exacte qu'en partie. Les deux fils des juges avaient seuls été mis à mort; le jeune Fasani avait échappé, comme par miracle, au même sort. Voici ce qu'il raconta lorsqu'il fut de retour dans sa famille.

Les brigands, à peine sortis du séminaire, se dirigèrent en toute hâte vers la montagne en suivant le chemin de la *Torre delle Mole;* laissant ce hameau sur leur gauche, ils ne tardèrent pas à gravir des pentes très escarpées et à se trouver au centre des montagnes de Sonnino. Ils avaient attaché leurs prisonniers deux à deux et les faisaient marcher de force en les menaçant du bâton et même du poignard; cependant le chemin devenant de plus en plus difficile, et les forces des malheureux enfans paraissant épuisées, les bandits les chargèrent sur leurs épaules et ne firent leur première halte que lorsqu'ils furent arrivés sur la cime d'une montagne élevée que des bois entouraient de tous côtés. Là, ils rencontrèrent un pâtre qui gardait un troupeau de moutons; ils tuèrent les deux plus gras, les dépecèrent et les firent cuire à un grand feu qu'ils avaient allumé au moment de la halte. Au commencement et à la fin de leur repas, que les élèves du séminaire partagèrent, ils récitèrent leurs prières, absolument comme ils avaient coutume de le faire dans le couvent. La conversion, comme on voit, leur avait été profitable. Ils y joignirent des actions de graces pour saint Antoine, leur patron. Ayant ensuite placé des sentinelles et certains de ne pas être inquiétés, l'un d'eux prit un livre et fit la lecture à haute voix à ses compagnons couchés sur le gazon autour de lui; ce livre racontait l'histoire poétique des fameux Ricardo et Pietro Mancino (1). Au récit de chacun des tours merveilleux de leurs héros, les bandits poussaient des cris d'admiration, et l'on voyait clairement qu'ils se proposaient de suivre leur exemple. La journée s'écoula de cette manière. — La nuit étant venue, les brigands, dit le jeune Fasani, nous enveloppèrent dans leurs manteaux et nous rangèrent autour d'un grand feu; puis, après avoir baisé chacun l'image de la Vierge qu'ils portaient au cou, ils se couchèrent autour de nous et ne tardèrent pas à s'endormir; les sentinelles seules veillaient sur les rochers du voisinage. Le lendemain, nous cheminâmes encore tout le jour au milieu de montagnes inaccessibles. Ce jour-là, les brigands relâchèrent

(1) C'est un de ces livres que les colporteurs distribuent si libéralement aux populations des montagnes.

quelques-uns de nos camarades; les jours suivans, tous les autres nous quittèrent successivement, à mesure que les bergers ou les paysans apportaient l'argent de leurs rançons. Nous ne restâmes plus que trois; les brigands, pour avoir moins de peine à nous surveiller, nous attachèrent le bras à la même corde. Un jour, c'était le huitième de notre captivité, je vis nos gardiens se parler avec mystère et nous jeter de temps à autre des regards sinistres. L'un d'eux ayant porté la main à son poignard, je pensais qu'il allait nous tuer, et je me jetai à genoux pour l'implorer. Massaroni, l'un des chefs de la troupe, s'approcha alors en souriant : — Fasani, me dit-il, rassure-toi; nous pensons à mettre fin à ta captivité, mais, en attendant, fais-nous un sermon sur la mort. — Je lui obéis, et je parlai le mieux que je pus, ne me doutant guère que ce sermon fût notre oraison funèbre à tous trois, et que les prières dont nous l'accompagnâmes fussent les prières des agonisans. Hélas! j'avais à peine achevé, qu'un des brigands, prenant la corde qui nous attachait, nous traîna brusquement à travers les rochers au bord d'un ravin profond. Mes yeux supplians étaient attachés sur les yeux de cet homme; je vis, au feu qui en sortait et à la manière dont il fronçait le sourcil, que notre dernière heure était venue, et que nous n'avions plus de pitié à espérer. En effet, je n'avais pas eu le temps de crier miséricorde! que deux fois le poignard du brigand s'était plongé dans la poitrine de mes deux malheureux camarades, et que je me trouvai inondé de leur sang. Un coup semblable m'était destiné; je l'esquivai, et je tombai à terre en fermant les yeux, entraîné dans la chute de mes compagnons, qui roulèrent lourdement sur le gazon. Je fus sans doute garanti par leurs corps, qui reçurent les coups de poignard qui m'étaient destinés. Cependant, comme ils se débattaient d'une manière convulsive, je me trouvai à découvert, et je vis briller de nouveau le poignard de l'assassin; je me jetai à ses pieds, demandant la vie d'une voix déchirante et appelant à mon aide saint Antoine, son patron. Couvert comme je l'étais du sang de mes camarades, mon aspect était si pitoyable, que les bandits furent touchés. Je vis le poignard qui restait suspendu; je levai les mains en suppliant, et j'implorai de nouveau saint Antoine et la Vierge. Cependant le brigand, poussant une affreuse imprécation, se précipitait vers moi; mais Massaroni l'arrêta. — Ne le frappe pas, s'écria-t-il d'une voix forte; il vient d'invoquer saint Antoine, et cela nous porterait malheur. C'est le dernier des trois; puisqu'il vit encore, on peut l'épargner. *Facciamo un regalo a sant' Antonio*,

— ajouta-t-il en se signant. Le brigand obéit, et au lieu de me frapper, coupa avec son poignard les cordes qui m'attachaient à mes compagnons, dont je sentais le sang tiède encore couler sur mes jambes et mes mains. Massaroni m'essuya avec un linge, et me donna une bague, ainsi qu'un sauf-conduit qu'il écrivit sur son genou (1).— Tu peux partir, me dit-il ensuite, tu es libre; rends grace de ta délivrance au grand saint Antoine.

Quand l'enfant rentra chez son père, la nouvelle de l'assassinat des pensionnaires qui n'avaient pas été relâchés s'était déjà répandue dans Rome, et on le croyait mort.

Cette comédie de la conversion des brigands se termina, comme on voit, d'une façon tragique. Le stupide recteur du séminaire de Terracine ne perdit cependant pas sa place; on attribua sa mésaventure à un zèle trop ardent, et, à Rome, le zèle fait pardonner tout, même la sottise.

L'aimable et habile cardinal Gonsalvi fut le dernier des ministres romains qui traita avec les brigands. De 1818 à 1825, plusieurs d'entre eux, amnistiés à la suite de ces traités, et entre autres le fameux *Dieci-Nove*, furent même nommés *barighelli* dans les bourgades infestées d'ordinaire par les bandits, et, à ce titre, chargés de la police de la montagne. Dieci-Nove était barighel à Frosinone. Ces étranges magistrats s'acquittèrent sévèrement et fidèlement de leur nouvelle charge.

A la suite de l'une de ces transactions du cardinal Gonsalvi avec les brigands, neuf d'entre eux se rendirent avec leurs femmes et leurs enfans. On les conduisit à Rome, on les logea dans les fossés du château Saint-Ange, et, pendant un an qu'ils y furent détenus, il fut de mode à Rome d'aller les visiter. Les étrangers surtout raffolaient des brigands, les dessinaient, et leur faisaient toutes sortes de caresses et de présens. Barbone, le chef de cette bande, dont nous raconterons tout à l'heure un des exploits, avait cependant tué de sa main plusieurs voyageurs, et plus d'une fois des Anglais, arrêtés dans la montagne, avaient vu outrager sous leurs yeux par ce misérable leurs femmes, leurs sœurs et leurs filles. Qu'eût dit le gouvernement si l'un de ces étrangers, ne pouvant obtenir justice d'une autre manière, eût tué le brigand d'un coup de pistolet? Mais ces gens-là

(1) Voici la copie de ce sauf-conduit :

« Si ordina a qualunque comitiva di non toccare Casata Fasani. Virtù e fedeltà. »

« ANTONIO MATTEI ed ALESSANDRO MASSARONI. »

étaient à la mode, et un Anglais se garderait bien de traiter si lestement un homme à la mode. Cette conduite des étrangers à leur égard, qu'ils pouvaient regarder comme une sorte d'approbation de leur vie passée, devait donner à ces bandits une singulière idée de la loi qui les condamnait. Barbone sentait son importance; il avait agi, lors de son abdication, d'une façon théâtrale. La copie du traité, approuvée et ratifiée par le pape, lui ayant été remise, il avait envoyé en échange au saint père sa carabine, son poignard, les *insignes* de son autorité, et s'était rendu seul, sans armes, à travers la foule rassemblée sur son passage, à son logis du château Saint-Ange. Sa femme avait quitté, comme lui, la montagne, et faisait son ménage dans sa nouvelle demeure. Son extérieur était, à peu de chose près, aussi sauvage que celui de son mari; néanmoins celui-ci disait galamment qu'il était redevable de sa conversion à deux dames, la Vierge et sa femme. — Barbone et les hommes de sa bande, auxquels, du reste, on avait fait de scandaleux avantages, ayant observé fidèlement les conditions de la capitulation, le gouvernement, de son côté, n'eut garde de les violer.

A quelque temps de là, dans une autre affaire, le cardinal Gonsalvi, auquel on reprochait ses traités avec les brigands, voulut prouver qu'il savait unir la fermeté aux moyens de douceur, et ne se montra pas si scrupuleux. L'autorité avait conclu un nouvel accord avec une bande qui s'était formée des débris de celles de Barbone, de Dieci-Nove et autres; les amnistiés ayant manqué à quelques-unes des conditions les plus insignifiantes du traité, le cardinal les convia à un nouveau rendez-vous, sous prétexte d'entrer en explication sur ces clauses litigieuses. Quand ils furent rassemblés, et tandis qu'on délibérait, des hommes armés sortirent des caves, où on les avait fait entrer de nuit, entourèrent la maison, et, à un signal donné par un des prêtres chargés de la négociation, massacrèrent tous ces bandits jusqu'au dernier. Cet exemple, renouvelé de l'histoire de César Borghia (1), fit plus pour la pacification des montagnes que les moyens de douceur et de transaction précédemment employés. A la vue des quarante-cinq têtes de bandits qui bordaient la route de Rome à Naples par San-Germano, et des membres écartelés qui, comme autant de charniers, garnissaient chacun des carrefours du chemin, les survivans comprirent que le gouvernement était enfin décidé à sévir; ils

(1) Voyez dans Machiavel la manière dont César Borghia se défait de Vitellozzo, Oliverotto, Pagolo Orsini et du duc de Gravina, ces condottieri qui le gênaient.

déposèrent leurs armes et se dispersèrent. D'un autre côté, les montagnards qui se sentaient du goût pour le métier, virent que les profits n'en compensaient plus les risques et restèrent chez eux. C'est de cette époque que date la dispersion définitive des bandes. D'audacieuses attaques à main armée ont encore lieu de temps à autre, mais ces attaques sont le fait d'individus réunis accidentellement, de paysans qui ne peuvent résister à la tentation de mettre à profit une occasion favorable. Ces brigands amateurs se gardent bien d'endosser les beaux uniformes d'autrefois; ils sont mal armés, et quand trois ou quatre d'entre eux se sont réunis pour un coup de main, aussitôt le butin partagé, ils se séparent et rentrent chez eux.

Quelques-uns des chefs de bandes qui se signalèrent dans ces derniers temps du brigandage se piquaient de courtoisie; galans chevaliers des grands chemins, ils respectaient l'honneur des femmes, se contentant seulement de tirer profit de ce respect, en exigeant de plus fortes rançons. D'autres, et Barbone dans le nombre, sauvages don Juans de la forêt, se vantaient, avec une véritable fatuité de bandits, de n'en avoir épargné aucunes. Le récit suivant n'est pas l'un des chapitres les moins curieux de l'histoire de ce brigand sanguinaire et sensuel, l'Ajax de tant de Cassandres. Nous laisserons parler le docteur Warington, l'un des héros de cette aventure.

Le 18 septembre 1822, M. B... de Glasgow, Mme B... sa femme, leur fille et moi, nous quittâmes Naples pour retourner à Rome et de là à Florence. Nous voyagions en poste, de conserve avec lord G..., qui, ce jour-là, quittait Naples comme nous. Lord G... et sa nombreuse famille occupait deux voitures, et ses gens une troisième. De cette façon, notre petit convoi se composait de quatre voitures. J'avais fait la connaissance de M. et de Mme B... à Glasgow; je les avais retrouvés à Naples. Je ne devais quitter cette ville que dans les premiers jours d'octobre; mais ces dames, qui craignaient de se trouver seules sur la route avec M. B..., dont la santé était fort délicate, et qui de plus avaient un peu peur, m'avaient prié de les accompagner. Elles pensaient d'ailleurs que mes soins pourraient être nécessaires à M. B..., atteint d'une phthisie au premier degré. Je cédai d'autant plus volontiers à leurs instances, que Mme B... est une de ces femmes rares chez lesquelles la beauté de l'ame ne le cède pas à celle du corps, et que sa fille promet de lui ressembler un jour.

Tandis que nous étions encore à Naples, faisant nos préparatifs de voyage, hésitant entre les chemins de terre ou de mer, on nous avait assuré à diverses reprises que la bande de Barbone, qui, au commen-

cement de l'été, avait fait plusieurs arrestations sur les routes de Rome à Naples, par Terracine ou San-Germano, était dissoute. Ce chef, abandonné de ses complices, que décourageait le mauvais succès de leurs dernières entreprises, s'était, disait-on, caché au centre des montagnes de l'état romain, du côté de Frosinone et d'Alatri. Nous sûmes bientôt combien ces informations étaient inexactes.

A la sortie de Capoue, un accident arrivé à notre voiture ralentit notre marche : un des ressorts s'abaissa tout à coup, et la caisse toucha l'essieu. On répara tant bien que mal le dommage à l'aide de cordes et d'une pièce de bois qui maintenait le ressort, et nous rejoignîmes à Sainte-Agathe, au moment de déjeuner, les voitures de lord G...., qui allait se remettre en route. Nous voulions coucher ce jour-là à Terracine; nos dames prirent donc à peine le temps de boire une tasse de lait, et nous repartîmes, cheminant de nouveau de conserve avec lord G.... Tout alla bien jusqu'au-delà d'Itri; mais, à deux milles environ de cette bourgade, une des roues de notre voiture ayant heurté une grosse pierre placée au milieu de la route, le ressort céda de nouveau : la voiture commença à toucher; il fallut, bon gré mal gré, ralentir notre marche. Les postillons de lord G.... ne tardèrent pas à nous gagner, et, à l'un des détours de la montagne, nous perdîmes de vue la tête du convoi. Il était environ trois heures de l'après-midi; le ciel était pur, la chaleur assez forte pour la saison, et la route paraissait absolument déserte. Cependant, à peu de distance du point culminant de la chaîne de montagnes que franchit la route d'Itri à Fondi, nous rencontrâmes un détachement de soldats. Cette vue rassura nos compagnes de voyage, qui commençaient à s'inquiéter. Comme j'entendais parfaitement l'italien, je causai avec le commandant du détachement; celui-ci me raconta que le matin un berger était venu le trouver, lui rapportant que les brigands étaient arrivés cette nuit même dans les environs de Fondi. Mais c'était bien certainement une fausse alerte, ajouta l'officier, car je viens de parcourir la route de Fondi au col d'Itri, détachant quelques hommes sur les pentes voisines, et nous n'avons rien remarqué qui puisse faire supposer que les brigands aient reparu de ce côté. Le commandant, après nous avoir donné ces renseignemens, qui nous tranquillisèrent, rejoignit son détachement, qui descendait vers Itri, et nous continuâmes notre route.

Nous venions de perdre de vue cette petite troupe, lorsque nous fîmes une nouvelle rencontre. C'était un vieux paysan qui revenait du màquis voisin, portant sur la tête un énorme fagot de rameaux de

myrtes et de caroubiers. Le bonhomme nous regarda d'un air inquiet et indécis, et s'écria en passant, avec un accent de commisération singulier chez un homme de cette condition s'adressant à des *riches* comme nous : — Excellences, que la madonna et saint Antoine vous protégent! — M. B.... et moi nous nous trouvions alors en avant de la voiture, qui gravissait péniblement le dernier escarpement de la montagne. L'étrange recommandation de ce paysan me frappa, car je savais que saint Antoine est le patron des brigands. J'interrogeai le paysan, mais il fit la sourde oreille ou ne parut pas comprendre mon italien. Toutefois, comme je lui donnais une pièce de monnaie au moment de le quitter, il jeta autour de lui un long et rapide regard et me dit à demi-voix et d'un ton très bref, ayant grand soin que le postillon ne pût l'entendre : — Quand vous serez sur la hauteur, passez vite... bien vite. — Ce conseil avait sans doute du bon; malheureusement l'état de notre voiture ne nous permettait guère de le suivre. Cependant, arrivé sur le haut du col, je recommandai au postillon de rejoindre, coûte que coûte, les voitures de lord G..... Le postillon lança ses chevaux au galop; mais chaque cahot faisait si horriblement heurter le coffre de la voiture contre les roues et l'essieu, que nous courions risque de la mettre en pièces en continuant de ce train. Il fallut donc se résigner à cheminer à peu près au pas sur cette route périlleuse. Pour imposer aux brigands et leur donner, s'il se pouvait, une haute idée de nos forces, nous fîmes rentrer dans la voiture la femme de chambre de ces dames, et M. B... et moi nous prîmes sur le siége la place qu'elle avait occupée jusqu'alors, recommandant expressément à nos compagnes de ne pas laisser passer par les portières le moindre bout de voile ou de ruban, rien, en un mot, qui pût donner à penser que des femmes étaient là. Toutes ces précautions furent inutiles.

Vers le tiers de la descente, la route fait un coude. Sur la gauche s'élèvent de grands rochers couverts de broussailles et de plantes grimpantes; sur la droite s'étend un petit ravin tortueux dont le fond est parsemé de gros blocs de rochers comme le lit d'un torrent desséché; de l'autre côté de ce ravin se dressent de hautes montagnes revêtues de taillis de myrtes, d'arbousiers et d'arbustes résineux. Tout à coup M. B..., me saisissant vivement le bras et étendant la main dans la direction d'un petit massif de myrtes, me dit à voix basse, de façon à ne pouvoir être entendu des dames : — Tenez, les voici! — Je regardai rapidement du côté que M. B.... m'indiquait, et je vis en effet comme une masse brune qui semblait se mouvoir, à

demi-portée de pistolet de la route, dans un fourré de myrtes qui, à cet endroit, s'avançait jusqu'au parapet du chemin. Nous étions alors à une centaine de pas de ce taillis; je doutais encore. — C'est peut-être un bœuf qui s'est couché là, ou des paysans qui font des fagots, disais-je à mon compagnon, quand soudain je vis briller, comme un éclair au-dessus de la verdure, le bout d'un canon de fusil. Plus de doute, les brigands nous attendaient là. Machinalement je me retournai, pour voir s'il n'y aurait pas quelque chance de salut à rétrograder, ou si, par hasard, d'autres voitures ne nous suivraient pas. Quelle fut ma surprise, lorsque je vis sauter l'un après l'autre, des rochers le long desquels nous venions de passer, au milieu de la route, sept ou huit hommes armés jusqu'aux dents; la retraite nous était coupée. Au même instant, les hommes qui étaient blottis en avant, dans les broussailles, se levèrent, et, en moins d'une minute, nous nous trouvâmes entourés par douze ou quinze bandits bien armés, avec lesquels il eût été insensé de vouloir engager une lutte. Le chef auquel ces hommes obéissaient nous cria : — Arrêtez et descendez. — La première de ces recommandations était inutile, car déjà le postillon avait fait halte.

Comme nous descendions, j'entendis un gros homme qui semblait le second chef de la bande dire à celui qui m'avait adressé la parole : — Il n'y a que des femmes dans la voiture. — Tant mieux, répartit le chef; sont-elles belles? — Bellissimes. — A merveille! — ajouta le premier avec un sourire que je crus comprendre, et qui me fit frémir. Quand nous fûmes descendus, cet homme, qui n'était autre que le fameux Barbone lui-même, nous demanda nos bourses.

Malheureusement elles étaient à peu près vides; craignant quelque mauvaise rencontre, nous n'avions pris que l'argent nécessaire pour la route. Le brigand fronça le sourcil : — Face à terre (*faccia in terra*)! nous cria-t-il, et il nous fit coucher en travers sous les roues de la voiture, ordonnant à deux hommes de sa bande de nous appuyer le bout du canon de leur fusil contre l'oreille, et de faire feu si nous bougions. Le reste de la troupe détacha les malles, les jeta à terre et commença la visite. Nos bagages étaient, à peu de chose près, en harmonie avec l'état de nos finances; des habits, du linge et quelques robes de femmes en faisaient le fonds. Ces dames n'avaient ni bijoux ni étoffes de prix. En un instant, les malles et les caisses furent brisées et vidées au milieu du chemin, et chacun des brigands choisit, dans cette confusion, ce qui était à sa convenance. Ce choix fut bientôt fait. — Comment! pas de cachemires! pas de bijoux! dit Barbone

en fronçant de nouveau le sourcil d'un air terrible, ces gens-là avaient pris leurs précautions. — Le lieutenant ajouta d'un ton plaisant et sinistre à la fois quelques mots qui firent rire ses compagnons, et qu'on eût pu traduire par le *nous sommes floués* de la pièce française. — Par bonheur, reprit Barbone, comme dédommagement nous avons les femmes.... et les hommes dont nous pourrons tirer une bonne rançon. — Oui, emmenons-les! emmenons-les! crièrent les bandits en masse. Aussitôt, joignant l'action à la parole, ils nous firent relever, arrachèrent nos compagnes du fond de la voiture où elles se blottissaient, et, malgré leur résistance et leurs prières, les entraînèrent comme nous dans le maquis voisin; puis ils nous firent gravir avec une célérité singulière les premiers escarpemens de la montagne. Il n'y avait ni à résister ni à reculer. Deux robustes coquins tenaient chacun de nous sous chaque bras et nous entraînaient en avant; dans les endroits à pic un troisième poussait. Dix minutes suffiraient pour faire de la sorte l'ascension du cône du Vésuve. Nous marchions ainsi depuis trois quarts d'heure, et la route était déjà hors de la portée de nos voix, quand tout à coup les hommes qui soutenaient Mme B.... crièrent halte! La malheureuse femme, épuisée de fatigue et frappée de terreur, venait de s'évanouir. — Je suis médecin, dis-je au chef qui se trouvait près de moi, lâchez-moi, que je puisse la secourir. — Lâchez-le, — dit le chef. Aussitôt je fis respirer à Mme B.... des sels que je portais sur moi; je lui frottai les tempes avec une compresse de rhum; elle revint presque aussitôt à elle, et, me reconnaissant : — Docteur, me dit-elle en anglais, vous êtes botaniste, cueillez-nous quelque plante vénéneuse que nous puissions prendre ma fille et moi et qui nous tue sur-le-champ.

En me disant ces paroles, sa voix était suppliante et décidée. J'aurais voulu la satisfaire que je n'aurais pu, car deux des bandits me reprirent chacun par un bras; on fit asseoir les femmes sur des branches d'arbres entrelacées recouvertes des manteaux des brigands, qui se relayaient deux par deux pour porter chacune d'elles. De cette façon, notre course fut plus rapide encore qu'auparavant; aussi, après une heure et demie de marche, nous trouvâmes-nous sur la crête de montagnes très élevées, du haut desquelles on découvrait à la fois la mer de Gaëte et les lacs de Fondi et de Lenola. D'énormes blocs de rochers, quelques chênes séculaires, et par places des taillis d'érables et de châtaigniers, couvraient les cimes de ces montagnes. Nous devions être alors à deux lieues au moins de la route où nous avions laissé notre voiture. Au moment où nous nous arrêtâmes, je fus

frappé de l'altération du visage de nos compagnes. Elles sanglottaient, se tordaient les bras de désespoir et adressaient au ciel de ferventes prières. Portées, comme elles l'étaient, sur des brancards, leur état d'inaction passive leur laissait le loisir de réfléchir et de se livrer à la douleur. M. B.... et moi nous étions obligés de marcher au pas des brigands; nous ne respirions qu'avec de grands efforts, et notre épuisement était tel, qu'à peine pouvions-nous songer à tout ce que notre situation avait d'étrange et de critique. Mme B.... et sa fille étaient toutes deux admirablement belles et pouvaient être prises pour les deux sœurs; l'âge seul établissait quelque différence entre ces deux femmes. Mme B.... avait trente-un ans et sa fille quinze. L'une d'elles, c'était la beauté complète, l'autre la beauté naissante; chacune, dans son genre, approchait de la perfection. La femme de chambre qui accompagnait ces dames, et que les brigands enlevaient avec elles, était Française. Elle avait cet air vif et décidé des filles du peuple de ce pays, et quoique dans ce moment elle eût extrêmement peur... des fusils surtout, elle prenait assez philosophiquement son parti. A la première halte que nous fîmes au milieu des rochers, elle mangea même une moitié d'orange qu'un des brigands lui offrit... Elle avait soif.

Une grave préoccupation morale, un évènement étrange et imprévu, suffisent pour graver à tout jamais dans la mémoire le site ou l'on se trouve au moment d'une crise. C'est une décoration que l'on se rappelle d'autant mieux que le drame qu'elle accompagne a plus d'intérêt. Je me souviens, par exemple, qu'à l'instant où nous nous arrêtâmes sous les chênes de la montagne, le soleil, comme une meule rougie, se plongeait dans la mer derrière un îlot noir dans la direction de Terracine. Les chênes, les cimes qui s'étendaient sous nos pieds, et ce coucher de soleil, concouraient à former un magnifique paysage. Préoccupé comme je l'étais, je me laissais aller néanmoins à une sorte d'admiration machinale. Voilà un site digne du pinceau de Salvator Rosa, me disais-je. Puis je fis subitement la réflexion que le premier plan de ce tableau allait tout à l'heure être animé par quelque épisode du genre de ceux que ce peintre choisissait de préférence, drame terrible et lugubre, où nous serions forcément acteurs. Hélas! mes prévisions ne devaient que trop se réaliser.

Les bandits étaient fatigués comme nous; quelques-uns cependant montèrent sur les arbres qui nous entouraient, et en détachèrent les branches mortes pour faire du feu; les autres étendirent à terre leurs manteaux, sur lesquels ils firent asseoir les femmes. Quand les brigands eurent placé leurs sentinelles et furent réunis

autour du feu qui commençait à pétiller : — A quand la fête? — crièrent les plus jeunes, en jetant du côté des femmes des regards où se peignaient leurs désirs effrénés. — Soupons d'abord, dit Barbone avec humeur, nous verrons ensuite.

Barbone avait environ quarante ans; c'était un homme d'une haute stature, taillé en Hercule, et dont les grands yeux noirs, pleins de feu, et la voix vibrante indiquaient des passions dans toute leur puissance. Les brigands obéirent à cette brève injonction ; ils tirèrent de leurs sacs des tranches de mouton, qu'ils firent rôtir sur des charbons; ils se partagèrent en outre un sac de pagnottes, et arrosèrent ce triste repas de vins de Sicile et de rhum, dont ils avaient trouvé quelques bouteilles dans notre voiture. Tout en mangeant, les bandits nous jetèrent, comme à des chiens, des pagnottes et des morceaux de mouton auxquels nous n'eûmes garde de toucher. La fatigue et l'inquiétude nous ôtaient tout appétit ; Mme B... et sa fille, accroupies l'une à côté de l'autre, étaient comme anéanties.

Lorsque les brigands eurent avalé leur dernière tranche de mouton et bu leur dernière gorgée de rhum, les plus dispos se levèrent et s'approchèrent de nouveau des femmes; c'est alors que commença une scène impossible à raconter, impossible même à se figurer. Barbone tira des dés de sa poche. — A nous deux, camarade, dit-il en s'adressant au gros homme son collègue, au plus gros dé le choix! — Par saint Antoine, capitaine, j'aurais le gros dé que je serais bien embarrassé ; j'ai les mêmes goûts que mon compatriote Bertoldo, j'aime les pêches mûres, j'aime aussi les abricots verts. — Le capitaine jeta les dés sur une dalle de rochers contre lequel il était accoudé, et sans doute il fut satisfait de son lot, car je vis son œil briller comme un des tisons du foyer. — Par saint Antoine, vous avez l'abricot, à moi donc la pêche! — s'écria le lieutenant, qui ne paraissait pas moins content de la décision du sort. Jusqu'alors ces deux dames, serrées l'une contre l'autre et comme abîmées par la douleur, n'avaient ni compris ni entendu l'étrange conversation des brigands; M. B..., qui ne parlait pas italien, ne savait non plus qu'augurer de cette scène; j'étais donc seul au courant. Lorsque je vis le lieutenant s'approcher de Mme B..... en souriant d'une manière atroce, je me hâtai d'intervenir. — Respectez ces femmes, lui criai-je, et vous pouvez compter sur une rançon considérable; mais je vous jure par le corps du Christ et de la Madonna que si vous attentiez à leur honneur, c'est comme si vous les frappiez de vos stylets! — Bah! bah! dit le capitaine en ricanant, on ne meurt pas pour si peu de chose. —

Nous aurons tout de même la rançon, et nous l'aurons après, ajouta grossièrement le lieutenant. — Ah! vous croyez, leur dis-je en élevant la voix et en donnant à mes paroles le plus de décision et d'autorité qu'il me fut possible; vous croyez! eh bien! je vous jure encore une fois que si vous touchez seulement à leurs jupes, vous n'aurez pas un sou; respectez-les, et je vous garantis sur mon honneur et sur ma vie 5,000 écus pour chacune d'elles. J'écrirai dès ce soir à Torlonia, le banquier du pape, que vous devez connaître, et dans trois jours vous aurez les 10,000 écus. — Ou bien la potence, dit le lieutenant. — Non, car vous nous garderez en otage, et si vous n'avez pas les 10,000 écus, libre à vous de me hacher en morceaux; mais encore un coup si vous outragez ces femmes, vous les tuez, et vous n'aurez pas un baiocque.

L'accent de conviction qui perçait dans ces paroles frappa sans doute les deux chefs. Je les vis hésiter et se consulter. Barbone songeait dès-lors à prendre sa retraite, et la perspective d'augmenter son magot de quelques milliers d'écus ne pouvait manquer d'avoir quelque influence sur ses actions.

— Il n'y a pas du moins de rançon pour celle-là, crièrent quelques-uns des brigands qui nous écoutaient en montrant la femme de chambre, et saisissant la malheureuse fille qui poussait des cris aigus, ils l'entraînèrent à quelques pas de nous. Tout à coup, à la suite d'une courte altercation entre ces bandits et plusieurs autres qui venaient d'accourir, altercation qui s'était sans doute terminée par un arrangement à l'amiable, les cris redoublèrent de violence... Mme B..., entendant ces cris, jeta du côté d'où ils partaient un regard effaré, et détourna les yeux avec horreur. Mlle B..., qui avait suivi les regards de sa mère, s'écriait, dans l'innocence de son cœur : — Ma mère! ils la tuent!... ils la tuent! — Il vaudrait mieux qu'on la tuât, et nous avec elle, — lui répondit Mme B... les yeux attachés à la terre, le visage couvert d'une pâleur mortelle et avec un accent si plein de décision, de dégoût et de terreur, que je ne l'oublierai de ma vie. Puis, se jetant au cou de sa fille, lui prenant la tête et la cachant dans son sein, comme si elle eût voulu la détourner d'un spectacle infame, elle se mit à sanglotter amèrement.

La conversation entre Barbone et le lieutenant avait cessé. Je vis aussitôt, au regard qu'ils jetèrent sur ces dames, que la passion l'emportait sur la raison, et que dans ce moment cette passion, que l'extrême beauté des deux prisonnières rendait des plus impérieuses, avait le dessus sur la cupidité. Le plaisir était là, facile et certain, le gain éloigné et douteux; le choix avait été bientôt fait.

Le lieutenant saisissait dans ses bras Mme B..., quand son malheureux époux, à qui la fureur faisait oublier tout danger, et qui, je crois, dans ce moment, se serait précipité entre dix mille épées nues (on outrageait sous ses yeux sa femme et sa fille), se jeta sur lui et le frappa du poing. Quelle que fût sa colère et son désespoir, M. B... était trop faible pour une pareille lutte; un coup terrible que le brigand lui porta dans la poitrine l'étendit à terre. Je vis luire le stylet du misérable, je m'élançai pour sauver mon ami; mais avant que j'eusse pu le secourir, je sentis un corps froid, et puis tout à coup comme une langue de flamme qui me traversait la poitrine de part en part. Je tombai sur les genoux, étourdi du coup. Le brigand qui m'avait frappé par derrière, allait redoubler quand la voix tonnante de son chef l'arrêta. — Maledetto, criait-il, qui donc écrira pour les rançons si vous les tuez? — M. B..., de son côté, avait écarté le poignard du lieutenant avec sa main que la lame avait horriblement coupée. Ce cri de Barbone le sauva comme moi; le coquin, lui serrant la gorge, le souleva tout d'une pièce, et le jetant comme un cadavre aux pieds de ses camarades : — Liez donc ce fou, leur cria-t-il, et attachez-moi l'autre aussi, quoiqu'il ait déjà son compte, — ajouta Barbone en m'indiquant du doigt. J'avais la gueule d'une espingole sur la poitrine et le bout d'un pistolet dans chaque oreille; il fallut bien me laisser lier. Quand nous fûmes garrottés comme des animaux qu'on porte au marché, on nous jeta dans un coin. Je souffrais horriblement de ma blessure; il me sembla néanmoins qu'aucun organe essentiel ne devait être attaqué, je n'éprouvais aucune difficulté à respirer, et ma bouche ne s'était pas remplie de sang. Je n'essaierai pas de dissimuler ce mouvement d'égoïsme, mouvement tout humain qui fit que dans cet instant je commençai en quelque sorte par m'occuper de moi-même et me tâter; mais, dans la minute qui suivit, le souvenir de nos infortunées compagnes revint vivement dans ma mémoire, et je reportai avec effroi les yeux de leur côté.

Débarrassés de nous, Barbone et son lieutenant s'étaient rapprochés des deux dames, qui se tenaient étroitement embrassées, et qui, à elles deux, ne poussaient qu'un seul cri de terreur et ne faisaient entendre qu'une seule supplication. Les rires des infames qui entouraient leurs victimes, et leurs propos obscènes, semblaient aiguillonner ces deux hommes grossiers. Saisissant par la ceinture chacune des deux femmes, ils les tiraient à eux de toutes leurs forces, mettant leurs vêtemens en pièces et découvrant leurs bras et leur sein. Les forces de ces malheureuses étaient épuisées. Mlle B., arrachée des

bras de sa mère, qui s'attachait encore convulsivement à sa robe, faisant un effort désespéré, avait tenté de se précipiter au milieu du brasier; mais, retenue par le brigand, elle avait senti la bouche du misérable s'appuyer contre sa bouche, et venait de rouler sur le gazon. Sa mère, terrassée comme elle, poussait comme elle de ces effroyables cris de femmes qui vous font vibrer corps et ame, et qui retentissent pendant des mois aux oreilles de ceux qui les ont une fois entendus, quand tout à coup une lueur vive illumina cette scène d'horreur; des balles sifflèrent autour de nous, je vis un des brigands trébucher et rouler dans le feu toujours allumé, où il resta immobile; un autre poussa un cri aigu et tomba la face contre terre à nos pieds; plusieurs coups de fusil retentirent à la fois.

Dieu soit loué! les brigands sont surpris! Telle fut ma première pensée. Barbone et son compagnon avaient lâché prise au bruit des coups de fusil, et sautaient sur leurs armes. — Couchez-vous à terre, criai-je en anglais à Mme B... et à sa fille que je vis se relever d'un air égaré; couchez-vous, ce sont nos sauveurs, les balles pourraient vous atteindre! — Mais ces dames, les yeux hagards et comme frappées de stupéfaction, restaient accroupies et immobiles. Les brigands commençaient à se reconnaître et essayaient de riposter. L'un d'eux, frappé d'une balle, tomba presque sur Mme B... Un autre, c'était, je crois, le gros lieutenant, la saisissant par les cheveux, la traîna derrière lui l'espace de quelques toises; mais, comme les soldats arrivaient en foule au pas de course, il lâcha prise après l'avoir brutalement frappée du pied. Cependant les coups de fusil retentissaient de tous côtés, et ce fut vraiment par miracle qu'aucun de nous ne fut atteint. Les balles ne sifflant plus à nos oreilles, j'appelai un des soldats, qui coupa les cordes qui nous liaient les mains et les pieds; nous pûmes alors nous traîner vers nos malheureuses compagnes, que le bruit de la fusillade qui s'éloignait faisait encore horriblement tressaillir. Le tertre que les brigands occupaient avait été cerné. Sept d'entre eux furent tués ou pris; mais les deux chefs s'échappèrent, accompagnés d'une huitaine d'hommes, reste de la bande. L'officier qui commandait le détachement, tout en nous secourant, nous raconta que ses soldats avaient surpris et égorgé une des sentinelles des brigands, et que sans doute on les eût tous arrêtés si en entendant les cris des femmes qu'il croyait en danger de mort, il n'eût commandé le feu.

Nos compagnes commençaient à reprendre leurs sens; le capitaine les fit placer comme nous sur des brancards, car les forces de M. B....

étaient à bout, et ma blessure me causait, dans tout le côté droit, un engourdissement et une pesanteur singulière; trois ou quatre soldats portaient chaque brancard, le reste du détachement escortait les prisonniers. La malheureuse femme de chambre était dans un état déplorable; cependant le sentiment qui dominait chez elle, c'était la colère : les soldats eurent toutes les peines du monde à l'empêcher de souffleter un des brigands qu'elle croyait reconnaître pour l'avoir vu d'un peu près. Ce ne fut que long-temps après notre arrivée à l'auberge de Fondi, que Mme B.... et sa fille sortirent de l'état de stupeur dans lequel les évènemens de cette terrible soirée les avaient plongées et qu'elles recouvrèrent parfaitement leurs sens. Leurs cheveux étaient épars, leurs vêtemens en lambeaux; mais, au milieu de ce désordre, elles étaient admirablement belles, surtout quand, rouges et les yeux baissés, elles répondaient avec embarras à nos consolations et à nos soins.

Un chirurgien de Terracine qui sonda ma blessure dans la nuit, reconnut que fort heureusement le muscle seul de la poitrine avait été offensé, et que la plèvre n'avait même pas été touchée; la main de M. B... le faisait affreusement souffrir; cependant le chirurgien, qui avait autrefois servi dans l'armée de Murat, nous permit de reprendre dès le lendemain la route de Rome, où nous ne tardâmes pas à être parfaitement guéris de nos blessures. Malheureusement, cette scène horrible avait frappé au cœur le pauvre M. B...; il languit tout l'hiver et fut emporté dans le mois de mars de l'année suivante, par les rapides progrès de la maladie consomptive dont il était atteint.

J'ai eu souvent occasion de revoir Mme B... et sa fille, qui depuis a épousé l'avocat G... A la suite d'un danger couru de compagnie, l'intimité s'établit d'une façon durable. — Quelles étaient vos pensées dans ce terrible moment? lui demandai-je un jour que nous causions ensemble à cœur ouvert. — Je ne pensais qu'à ma fille, me répondit-elle.

C'est ce même Barbone qui fut depuis gracié et pourvu d'un emploi lucratif par le gouvernement romain. Il est encore aujourd'hui concierge du château Saint-Ange.

Gasparone, l'émule de Barbone, qui partagea avec lui la domination de l'Apennin, et que les habitans des districts de Sonnino et d'Itri appellent encore le *dernier des braves*, a terminé sa carrière de brigand d'une manière moins heureuse que son confrère. Il est détenu aujourd'hui dans la forteresse de Civita-Vecchia. Gasparone

débuta dès l'âge de seize ans, en tuant dans le confessional le curé de sa paroisse qui lui refusait l'absolution d'un vol. Obligé de fuir, il rejoignit quelques *connaissances* qu'il avait dans la montagne, et se fit brigand. Un jour, les carabiniers entourèrent la bande dont il faisait partie. Gasparone ne perdit pas courage. Il tua de deux coups de poignard deux soldats qui le saisissaient; puis, retranché dans un mâquis, il en mit six autres hors de combat. Ses camarades, émerveillés de son courage, et qui venaient de perdre leur chef, l'élurent tout d'une voix leur commandant en sa place. Sa réputation s'étendit dans tout le pays, et bientôt il compta sous ses ordres plus de deux cents soldats. Gasparone avoue cent quarante-trois assassinats; c'est néanmoins le chef qui s'est fait le plus aimer des montagnards romains. Nous avons vu des pâtres du Monte-Cave verser des larmes de regret en racontant ses prouesses. Gasparone, moins grossier que Barbone, dont il ne parle qu'avec mépris, s'est toujours piqué de galanterie. Un des lieutenans de Barbone avait enlevé un séminaire de jeunes garçons. Gasparone enleva tout un couvent de religieuses. Ces jeunes filles, au nombre de trente-quatre, arrachées en plein jour de leur retraite du Monte-Commodo, furent conduites dans la forêt par les brigands, qui ne renvoyèrent que les plus pauvres. Cachées dans des grottes et au fond des précipices, les autres vécurent dix jours en communauté avec les brigands, qui les relâchèrent, moyennant rançon, sans qu'aucune d'elles eût à se plaindre d'un outrage ou même d'un manque de respect.

Gasparone, le galant bandit, fut cependant trahi par sa maîtresse, qui le vendit aux sbires. Celle-ci, au moment de le livrer, avait prudemment jeté sa carabine et son poignard par la fenêtre. Gasparone, néanmoins, tira vengeance de sa trahison; il l'étrangla avec ses mains, tandis que les sbires enfonçaient la porte. Gasparone est à la fois un homme d'action et un homme d'esprit; du XIVe au XVIe siècle, un tel chef eût rivalisé avec les Sforza, les Carmagnola, les Pietro Saccone et tant d'autres fameux condottieri.

La soumission de Barbone, la captivité de Gasparone et les exemples faits par le cardinal Gonsalvi ont, comme nous l'avons dit, amené la dispersion des bandes. Il s'en faut toutefois qu'aujourd'hui l'on voyage en Italie avec la même sécurité que dans le reste de l'Europe, comme le prétendent des voyageurs optimistes. Quoique commis par des individus isolés ou réunis accidentellement, les vols à main armée sont presque aussi fréquens qu'autrefois. Il est peu de voyageurs qui, à la suite d'une ou deux années passées sur les routes de l'Italie, n'aient

fait leur *rencontre*. Récemment encore, un artiste de nos amis (1) a vu luire à quelques pouces de sa poitrine le stylet des bandits : il n'avait avec lui que ses crayons et son portefeuille; peu s'en fallut que les brigands, qui n'apprécient guère ce genre de richesses, ne se vengeassent de leur déconvenue en le frappant de leurs poignards. Tel autre, à son arrivée dans Rome, a été obligé de garder la chambre plusieurs jours, tous ses vêtemens, y compris l'habit qu'il avait sur le dos, lui ayant été enlevés près de Viterbe. Enfin, l'année dernière, nous avons vu M. Dabadie, le courageux voyageur, contraint de se présenter en costume de bal masqué dans les salons du palais de Monte-Citorio, cette habitation des ministres et des cardinaux romains, les brigands ne lui ayant laissé pour tout vêtement qu'un habit arménien. Ce costume de M. Dabadie était une épigramme excellente. Les ministres romains, qui entendent à demi-mot, durent la comprendre; s'il était cruel pour le voyageur, après plusieurs années passées au milieu des peuplades barbares de l'Abissynie, de se voir dépouillé de la riche moisson de manuscrits orientaux et de documens de toute espèce recueillis au prix de tant de sueurs, il était piquant, en effet, pour messieurs les cardinaux ministres de l'intérieur et de la police, que ce vol audacieux se fût passé aux portes de Rome. Les environs de la cité pontificale étaient-ils donc moins sûrs que les déserts de l'Afrique? les paysans de la banlieue romaine étaient-ils moins civilisés que les Arabes ou les Abissins?

Ce serait, je crois, l'avis des bourgeois de Rome, qui redoutent beaucoup plus ces brigands amateurs que les chefs de bandes d'autrefois. Ceux-ci, du moins, avaient des procédés, ne vous tuaient pas par maladresse, et, moyennant quelques écus, il y avait toujours moyen de s'entendre avec eux. Aujourd'hui, chacun s'en mêle, on vous arrête sur les grands chemins pour des misères, pour vous voler douze chemises ou une montre; puis, ces gens-là sont si maladroits, qu'ils vous estropient ou vous tuent sans le vouloir. Plusieurs voyageurs ont été victimes en effet de ces attaques isolées, exécutées par des hommes armés de fusils et de pistolets dont ils ne savaient pas se servir. M. Hunt et sa femme, ces jeunes et intéressans voyageurs dont la mort fit tant de bruit il y a quelques années, périrent victimes d'un évènement de ce genre.

M. Hunt faisait sa visite obligée aux temples de Pœstum; il avait dans sa voiture quelques pièces d'argenterie dont il eut l'imprudence de se servir en déjeunant sous le portique du temple de Neptune; sa

(1) M. Cabat.

femme, qui l'accompagnait, avait une chaîne d'or au cou et plusieurs bagues aux doigts. Des paysans qui passaient virent cette argenterie et ces bijoux; l'occasion leur parut favorable; armés d'un mauvais fusil et de haches, ils s'embusquèrent à quelques centaines de pas des temples, sur la route, et arrêtèrent la voiture de M. Hunt au retour. M. Hunt n'essaya pas de résister, comme on l'en a accusé à tort; il prit même la chose gaiement, donna son argenterie aux brigands, et se mit à leur jeter à la tête, en riant, des oranges dont une des poches de sa voiture était pleine. Ceux-ci, que des projectiles de ce genre n'effrayaient guère, montèrent familièrement sur le marchepied de la voiture, et l'un d'eux porta brutalement la main au cou de Mme Hunt, pour détacher la chaîne d'or qu'elle portait. M. Hunt, indigné de la grossièreté du bandit, l'apostropha avec chaleur en fouillant vivement dans une de ses poches. Le misérable s'imagina que l'Anglais cherchait une arme, et sauta à terre en le mettant en joue; c'est alors que le coup partit, involontairement, à ce que le brigand a assuré jusque sur l'échafaud; la balle toutefois traversa la poitrine de M. Hunt, et atteignit sa femme à la tête. M. Hunt mourut le jour même, et sa femme le lendemain.

En racontant avec emphase divers accidens du même genre, les pauvres Romains se livrent à de comiques réflexions sur les dangers que font courir aux voyageurs ces brigands sans expérience et par occasion; ils en viennent presque à regretter le temps où les Barbone, les Fra Diavolo et les Gasparone occupaient les routes de Rome et de Naples. On prenait ses précautions, disent-ils, et, comme ces chefs n'auraient pas souffert la concurrence des premiers venus, les attaques étaient peut-être plus rares. A la tournure que prennent les choses, nous craignons fort que que ces regrets ne soient pas de longue durée. Si le gouvernement romain n'adopte pas en effet quelques mesures vigoureuses, et que la guerre vienne à éclater, de nouvelles bandes ne tarderont pas à se reformer. Les mœurs, en effet, sont les mêmes que par le passé; le gouvernement a contenu ou réprimé les mauvais instincts du peuple : il n'a rien fait pour les corriger. Les élémens du brigandage existent comme de tout temps; ils sont, il est vrai, dispersés, mais ils tendent à se réunir. C'est un vice de constitution héréditaire, un mal honteux dont une cure violente a passagèrement suspendu les accès, mais dont elle n'a pas détruit la cause. Que le médecin ait un jour de négligence, que le malade se livre à son naturel dépravé, et le mal reparaîtra aussitôt avec les mêmes symptômes et la même férocité qu'autrefois.

FRÉDÉRIC MERCEY.

SCHILLER.

Jean-Christophe-Frédéric Schiller naquit le 11 novembre 1759 (1), à Marbach, jolie petite ville du Wurtemberg, située sur une hauteur qui domine le Necker. Une tradition populaire raconte que, sur la colline où s'élève aujourd'hui cette cité riante, on n'apercevait autrefois qu'une épaisse forêt habitée par un géant, par une divinité vivante du paganisme, Mars ou Bacchus (2). « C'était aussi un géant, dit le biographe allemand de Schiller, un géant de la poésie qui venait de naître dans ce lieu consacré déjà par les croyances superstitieuses du peuple; mais ses yeux s'ouvrirent à la lumière dans une humble demeure, dans la maison de son aïeul maternel George Kodweis, qui avait perdu dans une inondation du Necker la meilleure partie de son petit bien, et qui exerçait alors l'état de boulanger : les premières émotions du poète furent celles d'une condition obscure, souvent troublée par l'inquiétude des besoins matériels. »

Son père, Jean-Gaspard Schiller, était entré à l'âge de vingt-deux ans dans un régiment de hussards en qualité de chirurgien-barbier. Il parvint dans l'espace de trois ans au grade de sous-officier, fut licencié à la paix d'Aix-la-Chapelle en 1748, et se maria en 1749.

(1) D'après son acte de baptême, vérifié par G. Schwab.

(2) De là vient le nom de la ville, Marbach (ruisseau de Mars).

Lorsque la guerre de sept ans éclata, il demanda à reprendre du service, et fut admis dans le régiment du prince Louis de Wurtemberg avec le grade d'adjudant. Une maladie contagieuse ayant atteint ce régiment en Bohême, le père de Schiller revint à son premier état de médecin. Il administrait des remèdes aux malades, et, dans son zèle tout chrétien, remplissait en même temps auprès d'eux les devoirs de prêtre. Il leur faisait réciter leurs prières, et les encourageait dans leurs souffrances par ses exhortations et par le chant des psaumes. De la Bohême il passa avec un autre régiment dans la Hesse et la Thuringe; puis, à la fin de la guerre, il se retira à Louisbourg, et s'y livra à des travaux d'agriculture. Peu de temps après, le duc Charles de Wurtemberg lui confia l'inspection des jardins qu'il venait de faire établir près de Stuttgardt, autour du riant château qu'il appelait sa *Solitude*. Ce fut là que Gaspard, revêtu du titre de major, estimé du prince, heureux des devoirs qu'il avait à remplir, termina dans une douce aisance une vie qui avait été souvent flottante et souvent traversée par d'amères inquiétudes. C'était un homme d'une nature ferme, sévère et un peu rude, mais d'un esprit droit, actif et surtout essentiellement pratique. Il avait fait lui-même en grande partie son éducation, et il a écrit sur la culture des arbres et des jardins des livres qui ne sont pas sans mérite. Quand son fils vint au monde, il le prit dans ses bras, et l'élevant vers le ciel : « Dieu tout-puissant, s'écria-t-il, accorde les lumières de l'esprit à cet enfant, supplée par ta grace à l'éducation que je ne pourrai lui donner. » Il vécut assez pour jouir des succès littéraires de son fils, dont il avait, dans sa pauvreté, salué la naissance avec une joie mêlée d'une tendre sollicitude. Un heureux jour pour le vieillard était celui où il apprenait qu'on devait imprimer à Stuttgardt un nouvel ouvrage de son cher Frédéric. Le digne homme s'en allait aussitôt chez l'éditeur, prenait le manuscrit d'une main tremblante, et le lisait avec une vive émotion. Pour mieux comprendre l'esprit de ces compositions poétiques, il abandonnait ses livres sur l'agriculture et lisait des œuvres de littérature, d'histoire et de critique. L'amour paternel lui ouvrait un nouveau monde d'idées où jamais auparavant son ame simple et peu rêveuse n'avait pénétré. De chirurgien il était devenu jardinier; sur la fin de sa vie, de jardinier il se faisait littérateur. Il mourut en 1796. La lettre que Frédéric écrivit à sa mère en apprenant que son père n'était plus est le plus bel hommage rendu à sa mémoire. « Quand même, dit-il, je ne songerais pas à tout ce que mon bon père a été pour moi et pour nous tous, je ne pourrais, sans une douloureuse

émotion, penser à la fin de cette vie laborieuse et utile, si pleine de droiture et d'honneur. Non, en vérité, ce n'est pas une petite chose que de rester si fidèle à soi-même pendant une longue et pénible existence, et de quitter le monde, à l'âge de soixante-treize ans, avec un cœur aussi pur et aussi candide. Que ne puis-je, au prix de toutes ses douleurs, finir ma vie aussi innocemment qu'il a fini la sienne! car la vie est une rude épreuve, et les avantages que la Providence m'a accordés sur lui sont autant de dons périlleux pour le cœur et la vraie tranquillité. Notre père est heureux à présent, nous devons tous le suivre. Jamais son image ne s'effacera de notre cœur, et le regret que nous cause sa perte ne peut que nous lier plus intimement l'un à l'autre. »

La mère de Schiller, Élisabeth Kodweis, était une femme d'une nature tendre et pieuse, qui tempérait par la sérénité de son esprit et la douceur de ses manières ce qu'il y avait de trop rude et de trop inflexible dans le caractère de son mari. Jeune, elle manifestait un vif penchant pour la poésie et la musique. La pauvreté de ses parens ne leur permit pas de lui donner une éducation qui répondît à ces dispositions; mais elle recherchait avec avidité tout ce qui pouvait entretenir en elle le sentiment poétique, et ses compagnes la regardaient comme une jeune fille enthousiaste et rêveuse. On a conservé d'elle quelques vers qu'elle adressait à son mari le jour du huitième anniversaire de leur mariage. Traduits dans une autre langue, ces vers ne peuvent être regardés que comme l'expression bien simple d'une pensée assez commune; mais, dans l'original, ils sont remarquables par la facture de la strophe et l'harmonie du rhythme. « Oh! si j'avais, dit-elle, trouvé dans la vallée des *vergissmeinnitch* et des roses, je t'aurais tressé avec ces fleurs, pour cette année, une couronne plus belle encore que celle du jour de notre mariage.

« Je m'afflige de voir le froid empire du nord. Chaque petite fleur se glace au sein de la terre refroidie; mais ce qui ne se glace pas, c'est mon cœur aimant, qui est à toi, qui partage avec toi les joies et les douleurs. »

Nul doute, dit M. G. Schwab, qui le premier a cité ces vers, que Schiller ne dut le sentiment de la forme poétique à sa mère et aux livres choisis dont elle faisait sa lecture habituelle. — Il lui devait aussi les dispositions pieuses qui, dès ses plus jeunes années, se manifestèrent en lui. Jusqu'à l'âge de quatre ans, il resta avec elle à Marbach; son père était alors retenu à l'armée par la guerre de sept ans, et la pauvre mère soignait avec une touchante tendresse l'enfant qui était venu

au monde avec une constitution délicate, et qui souvent tombait malade. En 1763, Gaspard Schiller rentra dans sa patrie; deux ans après, il alla occuper à Lorch, sur la frontière du Wurtemberg, le poste de capitaine de recrutement. Ce fut là que Frédéric commença ses études. Un digne pasteur, nommé Moser, lui enseigna les élémens du grec et du latin (1). Sa mère, qui, deux années auparavant, lui avait appris à lire et à écrire, continuait en même temps ses douces leçons. Tantôt elle lui racontait une histoire biblique que l'enfant écoutait avec une religieuse émotion; tantôt elle le distrayait par une de ces naïves et charmantes traditions dont le peuple allemand a si bien gardé la mémoire; tantôt enfin elle lui faisait lire les plus beaux passages de ses poètes favoris, les vers solennels de la *Messiade*, dont les trois premiers chants venaient de paraître, les cantiques de Gherard, les fables de Gellert. Quelquefois aussi elle remontait avec lui vers une époque plus reculée, et lui faisait faire, pour ainsi dire, un cours de littérature, en lui apprenant à connaître les poètes d'une autre école, en lui indiquant leurs qualités et leurs défauts. Il n'est pas rare de trouver en Allemagne des femmes d'une condition obscure qui, n'ayant jamais reçu que les plus simples élémens d'instruction, se développent elles-mêmes dans le cours de leur vie paisible et retirée, et parviennent, par la lecture, à se former le goût, à acquérir des connaissances littéraires étendues, d'autant plus douces à observer qu'elles sont presque toujours alliées à une grande modestie, et complètement dégagées de toute prétention et de toute pédanterie. La mère de Schiller était une de ces femmes. Les dieux du foyer domestique lui avaient révélé dans les heures de repos du dimanche, dans les veillées de l'hiver, l'aimable savoir que d'autres vont inutilement chercher dans l'ambitieux travail des écoles.

Tandis que les leçons classiques du prêtre et les enseignemens maternels exerçaient ainsi de bonne heure l'intelligence du jeune Frédéric, l'amour de la nature, cette source adorable de tant de nobles pensées, de tant de salutaires émotions, s'éveillait dans son cœur. Des riantes et fraîches vallées du Necker qui entourent la jolie ville de Marbach, il se trouvait tout à coup transporté dans une contrée d'un aspect sévère et imposant. Le village de Lorch est bâti au bord d'une plaine silencieuse entourée de pins, au pied d'une colline parsemée de grands arbres au feuillage sombre et couronnée par les

(1) C'est sans doute pour rendre hommage à son premier maître que Schiller a donné le nom de Moser au pasteur qui figure dans *les Brigands*.

murs d'un cloître. Derrière cette colline s'élève une chaîne de montagnes qui donnent à ce romantique paysage un caractère grandiose, et dans le cloître sont les tombeaux des Hohenstaufen. L'histoire d'une époque féconde en traditions poétiques, en traditions chevaleresques, l'histoire d'une race héroïque, ardente, glorieuse, non moins célèbre par ses revers que par ses succès, était là à côté d'une nature agreste et primitive. Quel vaste champ pour une jeune imagination qui commençait à prendre l'essor! Frédéric aimait à errer sous le mélancolique ombrage de ces forêts de sapins, à gravir au sommet de la colline, à s'asseoir pensif au pied des murs du cloître. Son ame se dilatait dans ces émotions intimes et charmantes, inconnues de tous ceux qui n'ont jamais habité que l'enceinte des villes, dans ce bonheur de voir et d'admirer tout ce que l'enfant, avec sa naïve spontanéité d'impressions, comprend bien mieux que l'homme avec sa réflexion et son esprit d'analyse, toutes ces grandes et riantes images d'un beau jour qui se lève sur la montagne, d'une vallée qui s'épanouit comme une corbeille de fleurs aux rayons du soleil, et ce jeu d'ombre et de lumière qui tour à tour voile ou éclaire les profondeurs de la forêt, et cette vie mystérieuse des plantes qui s'élèvent jusque sur les flancs décharnés du roc sauvage, et ces milliers d'êtres qui tourbillonnent dans l'air, flottent sur les eaux, se baignent dans une goutte de rosée ou s'égarent sur un brin d'herbe.

Souvent aussi, le père de Frédéric le conduisait dans le camp où il devait se rendre à différentes époques pour assister aux manœuvres, ou dans quelque vieux château des environs dont il lui racontait l'histoire, et chacune de ces excursions était pour l'enfant une source abondante de souvenirs. Les émotions de l'enfance ont des suites infinies. Pareilles à ces ruisseaux limpides de la Suisse qui coulent inaperçus sous des touffes de gazon et des rameaux d'arbres, elles poursuivent discrètement leur cours au dedans de notre ame, elles se cachent sous nos préoccupations nouvelles; mais un mot échappé au hasard, un son fugitif, un point de vue accidentel les dévoile par un charme soudain, les fait revivre à nos yeux, et nous replace sous leur empire. Qui sait si l'histoire dramatique des Hohenstaufen, racontée à Schiller sur le tombeau même de cette famille de chevaliers et d'empereurs, n'imprima pas de bonne heure à son insu une tendance particulière à son esprit, et si les sensations qu'il puisa tout jeune dans son ardent amour pour la nature n'agirent pas plus tard sur sa destinée. « Oh! qu'on est bien ici! s'écriait-il un jour qu'il se

trouvait seul avec un de ses camarades dans la forêt de Lorch. Je renoncerais volontiers à tout ce que je possède, plutôt qu'à la joie que j'éprouve sous ces beaux arbres verts. » Au même instant, comme pour sanctionner son vœu, un pauvre enfant s'avance couvert de haillons et courbé sous le poids d'un lourd fagot. Frédéric court à lui, le regarde avec une tendre pitié, et lui donne tout ce qu'il a dans ses poches, jusqu'à une vieille monnaie d'argent dont son père lui avait fait cadeau le jour anniversaire de sa naissance.

Une autre fois il était sorti par une chaude journée d'été. Vers le soir, des nuages épais s'amoncèlent dans le ciel, l'éclair luit, la tempête éclate, et Frédéric ne paraît pas. Ses parens alarmés courent de côté et d'autre à sa poursuite, et son père le trouve tranquillement assis sur l'un des arbres les plus élevés de la colline. — Que fais-tu donc là, s'écrie-t-il, malheureux enfant? — Je voulais savoir, répond Frédéric, d'ou venait le feu du ciel.

Toutes ces émotions d'une vie passée dans les champs ou au foyer de famille, toutes ces études faites sous la direction de sa mère ou du pasteur Moser, s'alliaient en lui à un vif sentiment de religion et de piété. Déjà, quand on l'interrogeait sur ce qu'il deviendrait un jour, il déclarait qu'il se ferait prêtre, et, dans son ardeur enfantine pour l'état sacerdotal, il lui arrivait souvent de monter sur une chaise, le corps enveloppé d'un tablier en guise de surplis, et de faire sur un texte de la Bible des sermons auxquels il voulait qu'on prêtât une sérieuse attention, et qui, s'il faut en croire les biographes allemands, ne manquaient pas d'une certaine logique.

Cependant la position de ses parens était alors fort pénible et devenait de jour en jour plus intolérable. En sa qualité d'officier de recrutement, son père devait recevoir chaque mois une solde de 19 florins (environ 47 francs)! et, pendant trois années de suite, il ne toucha pas un denier de ce modique traitement. Pour pouvoir subsister, il vendit pièce par pièce son petit patrimoine, il invoqua l'assistance de ses parens et amis; mais enfin, hors d'état de soutenir plus long-temps cette situation, il s'adressa directement au grand-duc, qui, ayant reconnu la validité de ses titres, le fit incorporer dans la garnison de Louisbourg, et lui fit remettre l'arriéré de sa solde. A Louisbourg, Frédéric fut placé sous la direction d'un professeur de latin nommé Jahn, homme dur et froid, qui le premier lui fit sentir les rigueurs d'une vie de discipline et l'amertume du fruit scolastique. De joyeux et confiant qu'il était dans son heureuse retraite de Lorch, l'enfant devint, sous la férule de ce nouveau maître, timide et contraint.

Toutefois il faisait des progrès assez notables; il désirait toujours devenir prêtre, et il subissait régulièrement les examens imposés à ceux qui voulaient quitter le gymnase pour entrer dans les écoles spéciales de théologie. En 1769, à la suite d'un de ces examens, il fut noté ainsi : *Puer bonæ spei, quem nihil impedit quominus inter potentes hujus anni recipiatur.*

Ce fut à Louisbourg que Schiller assista, pour la première fois, à une représentation théâtrale. On jouait un de ces fades opéras mythologiques imités de ceux de Versailles; mais l'éclat des décorations, le costume des acteurs, la musique, produisirent sur l'enfant, qui jamais n'avait rien imaginé de semblable, une profonde impression. Dès ce moment, il abandonna ses jeux habituels pour dresser un théâtre où il faisait, comme Goethe, mouvoir des marionnettes. C'est de Louisbourg aussi que date sa première inspiration poétique. Un jour qu'il avait récité plus couramment encore que de coutume sa leçon de catéchisme, son maître lui donna deux kreuzers (un peu moins de deux sols). Un de ses camarades reçut la même récompense. Fiers de leurs succès, riches de leur petit trésor, tous deux se réunirent comme des hommes dignes de marcher ensemble, associèrent leur fortune et résolurent d'aller gaiement la dépenser dans une ferme. Ils arrivent au hameau voisin, ils montrent leurs quatre kreuzers et demandent du lait; mais le fermier ne jugea point à propos de se déranger pour une telle somme, et les renvoya impitoyablement. Ils continuent leur route, ils entrent dans une autre maison, où on leur sert du lait et des fruits en abondance. En retournant à Louisbourg, les deux enfans s'arrêtèrent sur une colline d'où l'on apercevait les deux fermes où ils avaient passé. Là, dans le sentiment de sa déception et de sa reconnaissance, le jeune Frédéric, étendant la main, prononça en stances cadencées une imprécation sur la demeure où leur prière avait été rejetée, et bénit celle où ils avaient reçu l'hospitalité.

En 1770, Gaspard Schiller fut nommé inspecteur du château de *Solitude* et quitta Louisbourg. L'enfant resta dans la maison de Jahn. Ce fut pour lui un douloureux changement. Jusque-là sa vie s'était écoulée doucement au foyer de famille, et son cœur s'était ouvert avec amour aux enseignemens de sa mère. Il se trouva dès-lors assujéti à la volonté d'un maître rude et impérieux, qui accompagnait ses leçons d'invectives et lui apprenait le catéchisme à coups de fouet. Sa seule consolation était d'aller de temps à autre voir ses parens dans leur nouvelle demeure. Il continuait à se préparer à l'étude de

la théologie et espérait bientôt entrer dans une école spéciale. La volonté du grand-duc en disposa autrement. Il venait de fonder une sorte d'académie militaire. Pour la peupler de sujets distingués, il fit prendre des renseignemens sur les élèves des gymnases; Jahn lui indiqua le jeune Frédéric, et le duc voulut l'avoir. Cette disposition du prince surprit douloureusement le digne Gaspard et sa femme, qui avaient destiné leur enfant à l'état ecclésiastique et qui se réjouissaient de le voir bientôt suivre cette carrière. Mais le souverain avait parlé, il fallait obéir; Frédéric entra à l'académie de Charles (*Karls akademie*).

Pour faire mieux comprendre la nouvelle position de Schiller, et les évènemens qui en furent la suite, il est nécessaire d'expliquer la nature et l'organisation de cette école. Ce n'était d'abord qu'un établissement d'éducation bien restreint, destiné à recevoir quinze pauvres enfans de soldats qui apprenaient la musique et la danse pour être ensuite employés dans la chapelle ou dans les ballets de la cour. Le duc Charles transporta cet établissement à Stuttgardt, et en fit une vaste institution où l'enseignement devait s'étendre, si l'on excepte la théologie, à toutes les branches des connaissances humaines. On lui donna alors le titre d'académie, et elle fut ouverte aux étrangers. L'esprit aristocratique et militaire qui avait présidé à la fondation de cette école éclatait dans tout l'ensemble de son organisation et dans le moindre de ses règlemens. Les jeunes gens admis dans cet établissement étaient divisés en deux classes : les fils de nobles ou d'officiers et les fils de bourgeois ou de soldats. Les premiers portaient le titre de *cavaliers*, les autres celui d'*élèves*. La première classe était en grande partie destinée à l'état militaire, la seconde aux beaux-arts et aux arts mécaniques. Toute cette école était conduite comme un régiment : les maîtres d'études étaient sergens, les professeurs officiers, et le gouverneur était colonel. Tous les exercices se faisaient au son de la trompette et du tambour; les élèves, rangés sur deux lignes, marchaient par file à droite ou par file à gauche, et se rendaient ainsi à la salle d'étude, à la récréation, au dortoir. Les règlemens étaient sévères, et les punitions rudes : pour la moindre infraction à la discipline, on infligeait les coups de plat d'épée, la schlague, et il n'était pas rare d'entendre prononcer l'arrêt du châtiment avec cette terrible formule : Que l'élève soit battu jusqu'à ce que le sang vienne (1)!

(1) G. Schwab, *Schillers Leben*, pag. 30.

Les mêmes ordonnances qui prescrivaient jusque dans les plus petits détails les mesures de subordination réglaient aussi le costume des élèves. Ceux de la seconde classe n'étaient pas astreints à de grands frais de toilette; mais ceux de la première portaient un habit bleu clair, avec le collet, les revers et les paremens de pluche noire, des culottes blanches, un petit chapeau à trois cornes, deux papillotes de chaque côté et une fausse queue d'une longueur déterminée par les règlemens. Il y avait en outre un autre costume pour les jours de fête, et, dans les grandes parades, les élèves de la seconde classe devaient tous être en uniforme comme les cavaliers. Le prince attachait la plus grande importance à ce ridicule costume. On rapporte qu'un jour, en parlant d'un élève dans l'incroyable dialecte mêlé de français et d'allemand qui régnait alors dans les cours d'Allemagne, il lui rendit ce singulier témoignage de satisfaction : « Je déclare que M.... est le meilleur élève de l'établissement pour la *conduite* comme pour la *vergette*. »

En sa qualité de fils d'officier, Schiller fut admis dans la première classe. Il avait le corps maigre et élancé, le cou et les bras longs, les jambes arquées, le visage pâle, parsemé, comme celui de sa mère, de taches de rousseur, le nez fin et alongé, les lèvres minces, le contour des yeux un peu enflammé, et les cheveux tirant sur le roux. Plus tard, quand sa physionomie eut pris un caractère déterminé, on admirait l'expression touchante de son regard, la noblesse de son front, le mouvement énergique de ses lèvres; mais alors il n'était rien moins que beau et élégant. Qu'on se représente l'étrange aspect qu'il devait avoir avec ses cheveux roux et ses jambes effilées, portant un petit chapeau, une queue et des papillotes. Ce n'était là toutefois qu'un des moindres désagrémens de sa nouvelle situation. Ce qu'il y eut de douloureux, de cruel pour lui, enfant de la nature, élève chéri d'une mère intelligente et pleine de bonté, ce fut de se voir placé sous le joug de cette discipline militaire, soumis à la baguette d'un sergent, condamné, sous peine d'une rude punition, à ne pas s'écarter d'une ligne des leçons qui lui étaient prescrites, obligé d'avoir recours à la ruse, à la dissimulation, pour écrire une lettre à un ami, ou lire un autre livre que ses livres d'étude. Toute sa nature de jeune homme libre, poétique, enthousiaste, se révolta contre ce régime rigoureux et pédantesque. Son imagination, grossissant encore tout ce qui choquait ou fatiguait sa pensée, donna le nom d'esclavage à ce que d'autres n'auraient peut-être appelé qu'une rigide contrainte, et dès ce moment il amassa dans son cœur cette haine

profonde de la servitude qu'il a si souvent et si énergiquement exprimée dans ses drames. Six mois après son entrée à l'école, il écrivait au fils du pasteur Moser, qui était devenu son ami, et lui racontait d'un ton douloureux à quelles lois il était assujéti. Quelques mois plus tard, il lui dit : « Tu crois que je suis enchaîné à cette sotte routine que nos inspecteurs regardent comme une honorable méthode? Non; aussi long-temps que mon esprit pourra prendre l'essor, nuls liens ne le feront fléchir. Pour l'homme libre, l'image seule de l'esclavage est un odieux aspect; et il devrait regarder patiemment les chaînes qu'on lui forge!... O Charles, le monde que nous portons dans notre cœur est tout autre que le monde réel! Nous connaissions l'idéal et non pas le positif. Souvent je me révolte quand je me vois menacé d'une punition pour un fait dont tout mon être atteste l'innocence. »

Tout en souffrant amèrement du genre de vie qu'il menait à l'école, Schiller étudiait avec zèle, et faisait de rapides progrès dans l'étude du français, de la géographie, de l'histoire et surtout de la philosophie; il n'en était pas de même de la jurisprudence qui devait être sa partie spéciale. Il était, sous ce rapport, en arrière de tous ses camarades, et ses professeurs en droit n'avaient de lui qu'une très médiocre opinion; mais le duc, plus clairvoyant, l'avait deviné : Laissez-le aller, disait-il, on en fera quelque chose.

Frédéric suivait depuis environ un an les cours de jurisprudence, lorsque le duc, qui examinait sans cesse et attentivement l'état de son académie, reconnut que le nombre des élèves en droit était hors de proportion avec celui des autres facultés. Il essaya de le diminuer, et, par suite de cette nouvelle disposition, engagea les parens de Schiller à faire étudier la médecine à leur fils. Ils reçurent à regret cette invitation, car la jurisprudence leur offrait une perspective plus brillante que la médecine, mais ils étaient dans la dépendance absolue du prince, et ils obéirent; Frédéric partageait leurs regrets et leurs préventions. Cependant il ne tarda pas à apporter dans ses nouveaux devoirs un zèle et une application qu'il n'avait jamais manifestés dans l'étude du droit. Il commençait à pressentir sa destinée de poète dramatique, et il lui semblait que la physique, la physiologie, l'anatomie, ne lui seraient pas inutiles dans la conception de ses tragédies. Plus tard, il disait aussi que le poète devait avoir, en dehors de ses travaux favoris, une science spéciale, une carrière à suivre, n'importe laquelle. « Je crains depuis long-temps, écrivait-il à un de ses amis, et non pas sans raison, que mon feu poétique ne s'éteigne,

si la poésie doit être mon unique moyen de subsistance, tandis qu'elle aura pour moi sans cesse de nouveaux attraits, si elle ne devient pas une obligation, si je ne lui consacre que des heures choisies. Alors toute ma force et mon enthousiasme seront appliqués à la poésie, et j'espère que ma passion pour l'art se prolongera pendant tout le cours de ma vie. »

Animé par cet espoir, séduit par la pensée qu'une contrainte passagère lui serait par la suite d'un grand secours, il résolut de consacrer exclusivement toutes ses heures de travail, toutes ses pensées à la médecine, jusqu'à ce qu'il eût acquis dans cette science une assez grande habileté pour pouvoir la mettre en pratique. Aussi, ne tarda-t-il pas à se distinguer entre tous ses condisciples, et il écrivit à deux années de distance deux thèses, l'une sur la physiologie, l'autre sur les rapports de la nature animale avec la nature morale de l'homme, qui, toutes deux, lui firent beaucoup d'honneur.

Mais, en se promettant de se dévouer sans réserve à la médecine, le jeune étudiant s'exagérait à lui-même sa propre force. Enfant, il avait été conduit par sa mère dans le monde poétique, il avait respiré l'air de ces régions enchantées, il avait vu s'ouvrir devant lui ces horizons dorés de la pensée humaine. Toutes ces images vivaient encore dans son esprit, et, à chaque instant, la lecture d'un livre, l'entretien d'un ami les faisaient reparaître à ses yeux plus éclatantes et plus belles. Quelle que fût la rigidité du cordon militaire établi autour de l'académie, les élèves n'étaient pourtant pas tellement retranchés de la vie sociale, qu'ils n'entendissent parler d'un livre nouveau, d'un succès littéraire. En dépit des officiers et des sergens, ces livres étaient introduits dans l'enceinte classique, on les lisait à la dérobée, on les cachait aux regards des surveillans sous quelque estimable traité de droit ou de médecine, et ils passaient de main en main. C'était le temps où la littérature allemande brisait ses vieilles chaînes et sortait de sa route craintive et routinière pour s'élancer dans l'immense espace qu'elle devait parcourir avec éclat. Du fond de leur école, où ils étaient renfermés comme dans un cloître, les jeunes disciples de la science pressentaient une nouvelle ère et en recherchaient avidement tous les indices. Schiller, qui connaissait déjà les poètes d'un autre temps, lut avec d'autant plus de fruit les productions récentes, car alors il s'établissait dans son esprit une comparaison entre l'époque ancienne et l'époque naissante, et, en voyant d'où l'on était parti, il comprenait mieux où l'on pouvait aller. *Goetz de Berlichingen* et *Werther,* qui venaient de paraître, produisirent sur

lui une vive impression ; les œuvres de critique et les drames de Lessing furent une de ses études favorites. Un jour, il entendit réciter à un de ses professeurs un passage de Shakspeare, et ce passage l'ébranla jusqu'au fond de l'ame. Dès-lors, il n'eut point de repos qu'il ne se fût procuré les œuvres complètes du poète anglais ; un de ses amis lui donna la traduction de Wieland ; il la lut avec avidité, et la relut encore, et y revint sans cesse. Ses amis disent qu'elle agit puissamment sur lui, et décida de sa vocation. Le jugement qu'il portait plus tard sur ce grand poète est curieux à noter. « Lorsque, tout jeune encore, j'appris, dit-il, à connaître Shakspeare, je fus révolté de la froideur, de l'insensibilité qui lui permettent de plaisanter au milieu du plus grand enthousiasme. Habitué par l'étude des nouveaux poètes à chercher de prime-abord le poète dans ses œuvres, à rencontrer son cœur, à réfléchir conjointement avec lui sur le sujet qu'il traite, c'était pour moi une chose insupportable de ne pouvoir ici le saisir nulle part : il était déjà depuis plusieurs années l'objet de mon admiration, de mes études, et je n'aimais pas encore son individualité. Dans ce temps-là, je n'étais pas encore capable de comprendre la nature de première main. »

Outre ces œuvres de poète, Schiller lisait aussi assidument qu'il le pouvait des livres d'histoire, entre autres Plutarque, des livres de philosophie, et il étudiait sa langue dans la traduction de la Bible de Luther, cet admirable monument de la langue allemande.

Ainsi, toujours séduit par l'attrait des idées poétiques et détourné à chaque instant des études spéciales qui lui étaient prescrites, Schiller finit par vouloir aussi prendre part à cette vie littéraire qui lui apparaissait de loin, à travers les barrières de l'école, comme une vaste et riante contrée à travers les fenêtres d'une prison. Il s'associa avec quelques-uns de ses camarades qui avaient les mêmes penchans que lui, et ils formèrent une sorte de concile académique ou l'on discutait gravement sur les questions d'art et de poésie et sur les titres réels des écrivains les plus illustres. Dans leur jeune et naïve ambition, les membres de ce petit congrès n'aspiraient à rien moins qu'à sortir de l'école avec des œuvres qui étonneraient le monde. L'un d'eux devait écrire un roman à la *Werther*, un autre un drame larmoyant, un troisième une tragédie chevaleresque dans le genre de *Goetz de Berlichingen*. Quant à Schiller, il cherchait un sujet de pièce dramatique, et il disait parfois en riant qu'il donnerait bien son dernier habit et sa dernière chemise pour le trouver. Il crut le découvrir dans le récit du suicide d'un étudiant, et écrivit un drame intitulé

l'Étudiant de Nassau, dont il n'est rien resté. Plus tard il en fit un autre, dont Cosme de Médicis était le principal personnage, et qui a été détruit comme le premier. Ses amis disent qu'il y avait là plusieurs scènes vraiment dramatiques et des passages très remarquables.

Tout en composant ainsi des plans de tragédie, Schiller s'essayait dans un autre genre. La plus ancienne composition qui nous ait été conservée de lui est une ode intitulée *le Soir*. C'est une œuvre de souvenir plutôt que d'inspiration première, une sorte de rapsodie écrite sous l'impression des lectures favorites du poète. Le rédacteur du *Magasin Souabe* la jugea pourtant digne d'être publiée, et y ajouta une note ainsi conçue : « L'auteur de ces vers est un jeune homme de seize ans. Il nous semble qu'il a déjà lu de bons auteurs, et qu'il pourra avoir avec le temps *os magna sonaturum*. »

En 1777, une seconde pièce de Schiller fut publiée dans le même recueil, et suivie de cette observation du rédacteur : « Ces vers sont d'un jeune homme qui lit tout en vue de Klopstock, et ne voit et ne sent que par lui. Nous ne voulons pas étouffer son ardeur, mais la modérer. Il y a dans cette pièce des non-sens, de l'obscurité et des images outrées. Si l'auteur parvient à se corriger de ces défauts, il pourra avoir une place assez distinguée et faire honneur à sa patrie. »

Il est de fait qu'il y avait dans cette nouvelle composition moins d'originalité encore que dans la première. C'était, pour le fond comme pour la forme, une imitation servile de Klopstock. « Dans ce temps-là, dit plus tard Schiller, j'étais encore un esclave de Klopstock. » Du reste, la manière même dont il travaillait à cette époque n'annonçait guère avec quelle facilité il écrirait un jour. « Qu'on ne s'imagine pas, dit un de ses amis, que ses premières poésies fussent le fruit d'une imagination toujours riche et toujours abondante, ou l'inspiration d'une muse amie. Non pas vraiment. Ce ne fut qu'après avoir long-temps recueilli et classé ses impressions, après avoir amassé des remarques, des idées, des images, après maint essai avorté et anéanti, qu'il parvint, à peu près vers l'année 1777, à s'élever assez haut pour que des juges clairvoyans pressentissent en lui le poète futur, plutôt cependant d'après des observations assez minimes que d'après des œuvres importantes. »

Cependant toutes ces études en dehors des devoirs classiques, la surveillance rigoureuse exercée par les maîtres, la punition qui suivait de près la menace, ne faisaient que rendre plus odieux à Schiller le séjour de l'école. Une fois il avait projeté sérieusement de s'enfuir; mais la crainte que le mécontentement du duc ne rejaillît sur

ses parens le retint, et il resta. Il resta pour être sans cesse en lutte avec lui-même, pour subir ce rude combat des désirs de l'ame aux prises avec la nécessité matérielle. S'il voulait lire un autre livre que ceux qui étaient prescrits par les règlemens, il fallait qu'il se réfugiât dans le coin le plus obscur de sa chambre à coucher, qu'il se cachât dans le jardin, derrière un arbre. Pour pouvoir écrire ses vers, il en était de même; pour les communiquer à ses camarades, il en était de même aussi. Quelquefois il feignait d'être malade. Alors il lui était permis d'avoir le soir une lampe près de son lit, et je laisse à penser quelle joie c'était pour le pauvre étudiant altéré de science et de poésie de pouvoir lire à son aise, et sans crainte d'être arrêté aux plus beaux passages, ses livres favoris. Mais tous ces innocens artifices d'une jeune ame contrainte et arrêtée dans ses penchans échouaient encore devant l'incessante surveillance d'un maître d'études. Un jour un des camarades de Schiller le trouva assis tout seul dans sa chambre et pleurant; on venait de lui enlever son Shakspeare et tous ses autres livres de littérature.

Ce fut dans les sentimens de révolte, de colère, de résignation forcée, où le jetaient sans cesse les habitudes de l'école, qu'il écrivit ses *Brigands*. Le fait principal était emprunté au *Magasin Souabe*, qui racontait l'histoire d'un vieillard délivré par le fils qu'il avait repoussé loin de lui. Chaque scène de ce drame terrible était le résultat d'une imagination ardente péniblement réprimée, d'un sentiment de haine profond pour toute espèce de contrainte, de servitude, d'une foule d'idées étranges, exagérées, sur l'état d'une société où il n'avait jamais vécu, et d'un génie puissant qui devinait une partie des choses qu'il n'avait jamais éprouvées, et donnait à celles qu'il rêvait la vie, le mouvement, la réalité. Cinq à six ans après, l'auteur, examinant avec plus de calme cette première œuvre de jeunesse, expliquait parfaitement les dispositions d'esprit dans lesquelles il la composa. Nous ne pouvons mieux faire que de citer ses propres paroles. « J'écris, dit-il, comme un citoyen du monde, qui n'est au service d'aucun prince. J'ai de bonne heure perdu ma patrie pour l'échanger contre le vaste monde que je ne connaissais que par les verres d'un télescope. Une erreur de la nature m'a condamné à être poète dans le lieu même de ma naissance. Le penchant pour la poésie blessait les lois de l'établissement où j'étais élevé, et contrariait les plans de son fondateur. Pendant huit années, mon enthousiasme a été en lutte avec les règlemens militaires; la passion pour la poésie est ardente et forte, comme le premier amour : ce qui devait l'étouffer

ne fit que lui donner plus d'ardeur. Pour échapper à la situation qui me torturait, mon cœur s'élança vers un monde idéal. Mais je ne connaissais pas le monde réel, dont j'étais séparé par des barrières de fer; je ne connaissais pas les hommes, car les quatre cents créatures qui m'entouraient n'étaient qu'une même créature, une fidèle copie d'un seul et même modèle, dont la nature plastique se dégageait solennellement. Je ne connaissais pas le libre penchant d'un être qui s'abandonne à lui-même, car un seul penchant a mûri en moi, et celui-là je ne veux pas le nommer à présent. Chaque autre force de volonté s'assoupissait, tandis que celle-là se développait convulsivement. Chaque particularité, chaque image entraînante de la nature si riche et si variée, se perdaient dans le mouvement uniforme de l'organisation à laquelle j'étais soumis. Je ne connaissais pas le beau sexe, car on entre dans l'établissement où j'étais enfermé, avant que les femmes soient intéressantes, et l'on en sort quand elles cessent de l'être. Dans cette ignorance des hommes et de la destinée des hommes, la ligne de démarcation entre l'ange et le démon devait nécessairement échapper à mon pinceau. Il devait produire un monstre, qui par bonheur n'a jamais existé dans le monde, et que je voudrais seulement perpétuer comme l'exemple d'une création enfantée par l'alliance monstrueuse de la subordination et du génie. Je veux parler des *Brigands*. Cette pièce a paru. Le monde moral tout entier accuse l'auteur d'avoir offensé sa majesté. Le climat sous lequel cette œuvre a reçu le jour est sa seule justification. De toutes les innombrables récriminations soulevées par *les Brigands*, une seule me touche : c'est que j'aie osé peindre les hommes deux années avant d'en avoir rencontré aucun (1). »

Cette pièce fut écrite à la dérobée comme les autres essais de Schiller, et lue par fragmens à ses amis, qui l'accueillirent avec enthousiasme. Elle était terminée quand l'auteur quitta l'école pour entrer dans le régiment Ange, en qualité de chirurgien. Il avait alors vingt-un ans.

Sa nouvelle position n'était rien moins que brillante. Ses appointemens ne s'élevaient pas à plus de 18 florins (45 francs) par mois. Il était astreint à une régularité de service très rigide; il fallait en outre qu'il assistât aux revues, aux parades, et il faisait une assez triste figure avec son uniforme prussien, ses cheveux roulés de chaque côté et sa longue queue. Mais pour la première fois il entrait dans ce

(1) *Rheinische Thalia* (1784).

monde qu'il avait si souvent appelé de tous ses vœux; il était libre, et le premier usage qu'il fit de sa liberté effraya ceux qui l'aimaient. Affranchi tout à coup de la rude contrainte qu'il avait subie pendant tant d'années, il se laissa prendre aux premières séductions de la vie. Il passa avec l'emportement de sa nature fougueuse d'un extrême à l'autre, de la servitude à la licence. Par malheur pour lui, il demeurait avec un jeune lieutenant dont le cœur était depuis long-temps vicié par une conduite fort irrégulière. Cet homme n'eut pas de peine à s'emparer de l'esprit inexpérimenté de Schiller, et il exerça sur lui une fatale influence. Dans la même maison demeurait la veuve d'un officier qui n'était plus ni jeune ni jolie, et dont la réputation était en outre fort équivoque. Mais c'était la première femme que le poète rencontrait sur sa route, une réalité à la suite d'un long rêve, une image vivante après tant d'images vagues et indécises qui avaient passé comme des ombres fugitives dans sa pensée. Schiller se prosterna à ses pieds dans toute la ferveur d'un premier amour, l'adora et la chanta. Ce fut elle à qui il donna le nom de Laure; c'était à elle qu'il adressait ces odes rêveuses et idéales où les grandes images de la destinée humaine et de la nature se mêlent à l'expression enthousiaste de l'amour. Si cette femme comprit et apprécia une telle exaltation, c'est ce que nous ne saurions dire. A en croire le témoignage des amis de Schiller, ce premier amour était purement platonique et fut toujours contenu dans les bornes du respect.

L'entraînement funeste, les folles dissipations du jeune chirurgien furent heureusement de courte durée. Près de cette belle et dangereuse ville de Stuttgardt qui, comme une courtisane, attirait dans ses perfides séductions l'ame candide et crédule de Schiller, s'élevait la douce retraite de *Solitude*. Près des écueils où il avait lancé témérairement sa barque fragile était le foyer de famille avec la tendre remontrance et le doux enseignement de l'amour maternel. Ce fut là ce qui le sauva. Il s'était jeté avec impétuosité au-devant de toutes les émotions dont il était altéré. Quelques jours de calme passés au milieu des siens, l'aspect d'une vie simple et pleine de joies sans trouble, de désirs sans remords, amortirent son ardeur et lui firent voir le péril auquel il s'était livré. Il s'éloigna des relations blâmables qu'il avait formées, et rentra dans la ligne de ses devoirs.

Cependant ces quelques mois passés dans le tourbillon du monde avaient dérangé l'état de ses finances, et il faut avouer qu'un budget de 45 francs par mois n'est pas difficile à mettre en désordre. Schiller tenait en réserve son drame; c'était la pierre de touche qu'il voulait

employer pour essayer la véritable valeur de son génie. C'était là-dessus aussi qu'il comptait pour réparer les brèches faites à son modique revenu. « Si le poète souabe Standlin, écrivait-il à un de ses amis, reçoit pour ses vers un ducat par feuille, ne puis-je pas en espérer autant pour une tragédie? Au-dessus de cent florins, le reste est à toi. »

Cent florins pour cette grande œuvre du jeune poète! En vérité, la demande était modeste. Ses amis qui, depuis le temps qu'ils avaient passé avec lui à l'école, étaient habitués à le regarder avec une haute considération, et qui étaient bien plus que lui charmés de son drame, l'engagèrent vivement à le mettre au jour, et voulurent coopérer à la publication. L'un d'eux en fit une analyse détaillée; un autre dessina comme symbole de ce drame de colère un lion en fureur avec cette devise : *In tyrannos*. Mais, quand Schiller en vint à chercher un éditeur, il éprouva toutes les angoisses et toutes les agitations d'un pauvre auteur dont le nom ignoré n'offre encore aucune garantie aux spéculateurs. Au lieu de recevoir cent florins de sa pièce, il fut obligé de la faire lui-même imprimer à ses frais. Un de ses amis lui servit de caution pour cent cinquante florins, et *les Brigands* parurent imprimés en vieux caractères sur un mauvais papier gris. Schiller en envoya quelques exemplaires au libraire Schwann, de Mannheim, en le priant de vouloir bien chercher à répandre l'ouvrage. Et quelle ne fut pas la joie du poète lorsqu'un jour il reçut une lettre de Schwann qui lui annonçait qu'il avait montré ce drame au baron Dalberg, directeur du théâtre de Mannheim, et que Dalberg désirait le faire représenter, si l'auteur voulait en modifier certains passages! C'était là un résultat que Schiller n'avait pas osé espérer, un résultat d'autant plus heureux, que le théâtre de Mannheim, habilement dirigé et possédant des acteurs tels que Bock et Iffland, passait alors pour un des premiers théâtres de l'Allemagne.

Schiller entra immédiatement en correspondance avec Dalberg, qui lui indiqua plusieurs scènes à changer, et diverses nuances de caractère à adoucir. Après maint essai et mainte correction, la pièce fut agréée, et l'on convint de part et d'autre de la faire jouer prochainement.

En même temps que Schiller travaillait ainsi à réformer son drame, il préparait l'*Anthologie poétique*, qui fut publiée en 1782. C'était un recueil de différentes poésies lyriques, composées pour la plupart par des jeunes gens : celles de Schiller étaient signées de diverses initiales; elles sont aujourd'hui extrêmement rares, et nous ne les

avons jamais lues; mais les critiques allemands s'accordent à les représenter comme des compositions de fort peu de valeur, et l'auteur lui-même les a condamnées, en les retranchant de ses œuvres complètes.

Le 13 janvier de la même année, on lisait au coin des rues de Mannheim une affiche portant en gros caractères : *Les Brigands, drame en cinq actes, arrangé pour la scène par M. Schiller.* Dalberg avait fait joindre à cette annonce une longue explication, dans le genre de celle que les acteurs des mystères prononçaient jadis sur la scène pour faire comprendre au public la marche des évènemens et la moralité de la pièce. La représentation de ce drame, annoncée depuis long-temps, avait attiré à Mannheim un nombreux concours de spectateurs. De Heidelberg, de Francfort, de Mayence, de toutes les villes voisines, les curieux arrivèrent à pied, à cheval, en voiture. Dès le matin, les avenues du théâtre étaient occupées par la foule. La représentation devait commencer à cinq heures et finir à dix.

Schiller avait demandé la permission de venir à Mannheim, mais elle lui fut refusée, et on lui dit même assez sèchement qu'il eût à s'occuper davantage de ses devoirs de médecin, s'il ne voulait attirer sur lui des mesures de rigueur. Cette menace ne pouvait l'effrayer dans une circonstance aussi importante : il partit en secret, assista à la représentation de son drame, qui fut fort bien joué, entendit les applaudissemens de la foule et s'en revint enivré de son succès.

L'impression produite par sa pièce se propageait de ville en ville; de toutes parts, son nom était répété par la foule, son œuvre était le sujet de tous les entretiens. Bientôt l'Allemagne fut inondée d'une quantité de drames dont les héros étaient d'aimables voleurs de grands chemins, et l'on découvrit à Leipzig une association de jeunes gens qui avaient formé le projet de se retirer dans les forêts de la Bohème, pour y exercer le noble métier de brigands. En même temps Schiller vit arriver chez lui cette nuée d'oisifs et de curieux qui courent de ville en ville à la recherche d'une distraction, et pensent ennoblir leur désœuvrement en contemplant une célébrité. Chaque jour, il recevait une nouvelle visite : tantôt c'était un élégant touriste qui voulait retracer dans les salons la figure, les manières, le costume du jeune poète; tantôt c'était une femme sentimentale qui criait à l'injustice, à la cruauté du sort, en voyant la pauvre chambre et le misérable mobilier de celui qui savait si bien faire couler de douces larmes.

Si ces hommages stériles flattaient la vanité de Schiller, il devait

bientôt les expier. Déjà *les Brigands* lui avaient imposé le fardeau d'une dette qu'il ne savait comment acquitter. L'édition entière était vendue, mais les bénéfices étaient pour le libraire. La publication de l'*Anthologie* venait d'accroître encore cette dette, et ce qu'il y avait de plus triste, c'est que le grand-duc, de qui Schiller dépendait entièrement ainsi que sa famille, n'avait été frappé, dans toute la rumeur produite par l'apparition des *Brigands*, que du reproche d'immoralité adressé à cette pièce. Des hommes malveillans lui firent entendre aussi qu'elle renfermait plusieurs allusions offensantes à l'état de sa cour. Schiller l'avait déjà mécontenté par une ode écrite sur la mort d'un officier. Deux lignes fort innocentes des *Brigands* firent éclater son humeur. Au second acte, Spiegelberg, en racontant ses prouesses, dit à un de ses camarades : « Va dans le pays des Grisons, c'est l'Athènes actuelle des filous. » Un Grison écrivit à ce sujet un violent article dans le *Correspondant de Hambourg*. Un nommé Walter, ennemi particulier de Schiller, qui espérait obtenir le droit de bourgeoisie parmi les Grisons, se mêla de l'affaire, et la présenta au grand-duc sous les couleurs les plus fausses. Le duc, irrité, ordonna à Schiller, sous peine de prison, de ne plus faire imprimer aucun ouvrage, à moins que ce ne fût un ouvrage de médecine, de n'entretenir aucune relation au dehors, et de s'astreindre au strict accomplissement de ses devoirs.

Cet ordre frappa le pauvre écrivain comme un coup de foudre. Animé par le succès de ses *Brigands*, il rêvait alors de nouvelles œuvres; il avait entrepris, avec deux de ses amis, la publication d'un recueil littéraire, il écrivait des élégies et des dissertations critiques; il commençait déjà à parler à Dalberg du drame qu'il lui présenterait bientôt : *la Conjuration de Fiesque;* et tout à coup le voilà soumis à une censure sans restriction et sans examen, condamné à étouffer en lui sa pensée, à renoncer à tout ce qui faisait sa gloire, sa joie, son espérance, pour s'enfermer servilement dans le cercle étroit d'une occupation monotone!

Peu de temps après, il aggrave encore sa situation, en faisant de nouveau à la dérobée le voyage de Mannheim. Cette fois le duc le sut et le mit aux arrêts, en lui adressant de vives réprimandes. Schiller se tourna avec anxiété du côté du baron Dalberg. Il espérait que cet homme qui, par sa naissance, par sa position, avait de l'influence, pourrait intercéder pour lui auprès du prince, et adoucir l'arrêt qui lui défendait d'écrire. Il adressa dans ce sens une longue et touchante lettre au baron, et reçut une réponse polie, mais qui ne promettait

rien. Schiller écrivit une seconde fois d'une manière plus pressante. Il témoignait le désir d'aller à Mannheim; il annonçait aussi qu'il pensait à choisir don Carlos pour sujet d'un nouveau drame. Le noble directeur de théâtre ne daigna pas, à ce qu'il paraît, répondre à cette lettre, et Schiller, privé de tout appui, désespérant de faire revenir le prince sur sa décision, tremblant d'être enfermé, comme le poète Schubart (1), à la forteresse de Hohenasperg, s'il avait encore l'audace d'écrire, incapable pourtant de renoncer à la seule carrière qu'il ambitionnait, résolut, pour mettre un terme à toutes ses craintes et à toutes ses souffrances morales, d'aller lui-même solliciter l'intervention de Dalberg, et préparer, par des négociations, son retour à Stuttgardt. Dans le cas où sa demande à cet égard ne serait pas accueillies, il espérait pouvoir se fixer à Mannheim, et y suivre librement ses penchans littéraires.

Il communiqua ce projet à un de ses amis, nommé Streicher, qui voulait aller étudier la musique à Hambourg, et qui résolut de partir avec lui. Streicher était libre, mais Schiller ne pouvait quitter Stuttgardt sans s'exposer à être arrêté comme déserteur. Une circonstance favorisa ses projets de fuite. Le grand-duc de Russie allait venir visiter le Wurtemberg. On préparait des fêtes pompeuses pour le recevoir, et Schiller choisit ce moment pour s'échapper. Il n'avait pas voulu mettre son père dans le secret, afin de lui laisser plus de liberté dans ses réponses, si le duc le faisait interroger; mais il alla dire adieu à sa mère, qui pleura et n'osa pourtant le retenir. Puis, le jour du départ étant venu, Streicher se charge lui-même des préparatifs, rassemble les livres et les effets de Schiller; car, pendant ce temps, le poète, enthousiasmé par une ode qu'il venait de lire, ne songeait plus ni à son voyage ni à ses projets, et se promenait de long en large dans la chambre, abandonné aux rêves de son imagination. A dix heures du soir, une voiture s'arrête à la porte de Streicher. Les deux amis y montent. Ils passent par les rues les plus obscures, ils arrivent avec anxiété à la porte de la ville. Le factionnaire les arrête et appelle le sous-officier de garde. — Qui est là? demande

(1) Schubart, auteur de la ballade du *Juif errant* et de plusieurs poésies lyriques assez estimées. Il fut enfermé pendant dix ans par l'ordre du duc de Wurtemberg, sous le prétexte le plus frivole. Il rédigeait à Augsbourg la *Chronique allemande*, et c'est de lui que le bourgmestre de cette ville disait un jour, au milieu du sénat : « Il y a par là un vagabond qui demande pour sa feuille impie plein son chapeau de liberté anglaise; il n'en aura pas plein une coquille de noix. »

celui-ci. — Le docteur Ritter et le docteur Wolff allant à Esslingen. — Laissez passer. — La voiture franchit la barrière, et les amis respirent.

Au même instant une lumière éclatante apparaît du côté de Louisbourg; c'était celle des édifices illuminés, celle de la forêt, où le grand-duc faisait une chasse aux flambeaux. Une lueur de pourpre se répand à l'horizon, un jour nouveau éclaire la contrée; à un mille de distance, Schiller aperçoit dans cette soudaine clarté le château de *Solitude*. — Ma pauvre mère! murmura-t-il doucement. — Puis il continua sa route en silence.

Le lendemain, les deux voyageurs arrivaient à Mannheim. Dalberg était parti pour Stuttgardt; mais Meier, le régisseur du théâtre, les reçut avec empressement. Le premier soin de Schiller fut d'écrire à son souverain une lettre soumise et respectueuse, dans laquelle il expliquait la raison qui l'avait porté à fuir Stuttgardt, et demandait du ton le plus humble la permission de suivre sa vocation littéraire, promettant de retourner alors dans son pays et de ne donner lieu à aucune nouvelle plainte contre lui. Il envoya sa lettre à son colonel, et il lui fut répondu, en quelques mots fort secs, que, s'il voulait retourner à Stuttgardt, on ne le punirait pas de sa désertion. Ce n'était point là ce que le poète avait osé espérer, ce qu'il désirait. Il vit que toute transaction était impossible, et il resta.

Il apportait avec lui le manuscrit de *Fiesque*, auquel il avait travaillé depuis quelque temps toutes les nuits. Les comédiens se réunirent chez Meier pour en entendre la lecture. A la fin du premier acte, personne ne dit mot; au second, les auditeurs bâillent, et quelques-uns d'entre eux s'esquivent; à la fin de la pièce, d'autres s'éloignent encore sans murmurer le moindre éloge, et ceux qui restent se mettent à parler des nouvelles du jour. Schiller s'en alla chez lui désespéré. Alors Meier tire son compagnon de voyage à l'écart, et lui dit : « Est-ce vraiment Schiller qui a écrit *les Brigands?* — Mais sans doute. Pourquoi cette question? — C'est que je ne puis croire que l'auteur d'une pièce qui a eu un si grand succès, puisse être l'auteur du misérable drame qui vient de nous être lu. »

Le soir pourtant, Meier, se ravisant, voulut lui-même voir cette nouvelle pièce, et à peine l'avait-il lue, qu'il courut trouver Streicher. « Je me suis trompé, s'écria-t-il; *Fiesque* est un excellent drame et bien mieux écrit que *les Brigands;* mais Schiller nous le rendait insupportable en le lisant avec son ton déclamatoire et son accent souabe. »

Il fut convenu alors que la pièce serait représentée dès qu'elle

aurait été soumise au jugement de Dalberg, et que l'auteur y aurait fait quelques corrections. Sur ces entrefaites arrive Mme Meier, qui avait assisté aux fêtes de Stuttgardt, qui raconte que la fuite de Schiller a fait beaucoup de bruit, et qui l'engage à se cacher. Les deux amis prennent la résolution de s'éloigner de Mannheim, où il était trop facile de les atteindre, et de se retirer à Francfort. Ils partent à pied, car ils n'avaient plus qu'une très petite somme d'argent. Ils s'en vont par des chemins détournés, Schiller poursuivant toujours ses rêves de poète, tantôt saisi d'un abattement profond, tantôt enthousiasmé par quelques vers, et le fidèle Streicher le suivant, le guidant, le soutenant comme un enfant malade.

A Francfort, Schiller écrit une lettre à Dalberg; il lui exprime, dans des termes touchans, sa douloureuse position, l'anxiété qui le poursuit, la misère qui le menace. Il le prie de lui donner une faible somme à compte sur les représentations de *Fiesque*. Après quelques jours d'attente, de perplexité, il retourne à la poste, et n'y trouve rien; il y retourne encore, et reçoit un paquet à son adresse, revient chez lui, l'ouvre d'une main tremblante, et n'y trouve rien, rien que de vains encouragemens de Meier et une froide lettre de celui qu'il regardait comme un protecteur, et qui n'était qu'un plat courtisan, avare et égoïste.

La position du poète à Francfort n'était plus soutenable. En mesurant avec la plus stricte parcimonie ce qui lui restait d'argent, il n'avait pas de quoi vivre plus de huit jours. Heureusement, Streicher reçut de sa mère trente florins qu'il avait demandés pour se rendre à Hambourg, et, au lieu de faire ce voyage, il voulut partager son modique trésor avec son ami. Par mesure d'économie, tous deux se décidèrent à retourner aux environs de Mannheim, où la vie était moins chère qu'à Francfort. Meier leur loua un petit logement à Oggersheim; ce fut là que Schiller corrigea *Fiesque* et commença à écrire *l'Amour et l'Intrigue*. Il y vivait fort isolé, et prenait de plus en plus l'habitude de travailler pendant la nuit, habitude dont il abusa plus tard, et qui ne contribua pas peu à altérer ses forces et à détruire sa santé.

Au mois de novembre, il présenta à Dalberg *Fiesque* dans sa nouvelle forme, et attendit avec impatience la décision qui devait être prise à l'égard de cette pièce; mais le lâche baron, qui craignait de se compromettre en donnant une marque d'intérêt au pauvre fugitif, ne se pressait pas de lui répondre. Après des instances réitérées, Schiller obtint enfin une solution, hélas! et elle trompait toutes ses espérances. Iffland avait en vain demandé que *Fiesque* fût reçu au

théâtre; Dalberg déclara qu'il n'accepterait cette pièce que lorsqu'elle aurait été refaite en grande partie. Schiller, en désespoir de cause, s'estima très heureux de la vendre au libraire Schwann pour un louis par feuille. Avec l'argent qu'il reçut, il paya sa pension, et il lui resta juste ce qui lui était nécessaire pour aller à Bauerbach, où une noble femme, la mère d'un de ses compagnons d'étude, Mme de Wollzogen, lui avait offert un généreux asile. Streicher vint le reconduire jusqu'à Worms; là, quand l'heure des adieux sonna, les deux amis ne versèrent pas une larme, n'exprimèrent pas une seule plainte; ils s'embrassèrent en silence, puis partirent, et cet adieu muet de deux ames tendres, qui avaient si long-temps partagé les mêmes joies et les mêmes angoisses, en disait plus que les gémissemens et les sanglots.

A Bauerbach, Schiller passa une heureuse vie de rêves et de travail. Il était seul, dans une riante demeure, au milieu de ce beau pays parsemé de fraîches vallées, entouré de forêts. Il était près de Rudolstadt, l'une des plus jolies petites villes de l'Allemagne, près de Meiningen, et il y trouva un ami, le bibliothécaire Reinwald, qui, plus tard, épousa sa sœur. Au mois de janvier, Mme de Wollzogen, qui habitait ordinairement Stuttgardt pour y surveiller l'éducation de ses fils, vint, avec sa fille, passer quelques jours à Bauerbach. L'aspect de cette jeune fille éveilla dans le cœur de Schiller un sentiment d'amour tendre, pur et idéal; mais il apprit que Mlle de Wollzogen était déjà en quelque sorte promise à un autre, et cette nouvelle éveilla en lui un sentiment passionné de jalousie. Tantôt il voulait quitter Bauerbach pour ne plus la rencontrer, tantôt il espérait la ravir à son rival par le succès de ses œuvres. « Je ferai, disait-il, toutes les années une tragédie de plus; j'écrirai sur la première page : *Tragédie pour Charlotte.* » Puis, les désirs de l'amour, les rêves d'une vie paisible et enchantée par le charme d'une douce union l'emportaient dans sa pensée sur l'ambition poétique, et il écrivait à la mère de Charlotte : « Il fut un temps où l'espérance d'une gloire impérissable me séduisait comme une robe de bal séduit une jeune femme; à présent, je n'y attache plus de prix, je vous donne mes lauriers poétiques pour les employer la première fois que vous ferez du bœuf à la mode, et je vous renvoie ma muse tragique pour être votre servante. Oh! que la plus grande élévation du poète est petite, comparée à la pensée de vivre heureux! C'en est fait de mes anciens plans, et malheur à moi si je devais renoncer aussi à ceux que je projette maintenant! Il est bien entendu que je reste auprès de vous. La question est seulement de savoir de quelle manière je puis assurer près de vous la

durée de mon bonheur; mais je veux l'assurer ou mourir, et, quand je compare la force de mon cœur aux obstacles qui m'arrêtent, je me dis que je les surmonterai. »

Charlotte revint avec sa mère à Bauerbach, et Schiller, sachant qu'elle ne pouvait être à lui, eut la force de réprimer sa passion. Il écrivait, quelques jours après avoir revu cette jeune fille, à son ami Wollzogen, qui la lui avait recommandée, cette lettre charmante : « J'ai reconnu ici pour la première fois combien il faut peu pour être heureux. Un cœur noble et ardent est le premier élément du bonheur, un ami en est l'accomplissement. Pendant huit années, nous avons vécu ensemble, et nous étions alors indifférens l'un à l'autre; nous voilà séparés, et nous nous recherchons. Qui de nous deux a le premier pressenti de loin les liens secrets qui devaient nous unir éternellement? C'est vous, mon ami, qui avez fait le premier pas, et je rougis devant vous. J'ai toujours été moins habile à me faire de nouveaux amis qu'à conserver les anciens. Vous m'avez confié votre Charlotte, que je connais; je vous remercie de cette grande preuve d'affection, et je vous envie cette aimable sœur. C'est une ame innocente encore, comme si elle sortait des mains du créateur, belle, riche, sensible. Le souffle de la corruption générale n'a pas encore terni le pur miroir de sa pensée. Oh! malheur à celui qui attirerait un nuage sur cette ame sans tache! Comptez sur la sollicitude avec laquelle je lui donnerai des leçons. Je crains seulement d'entreprendre cette tâche, car d'un sentiment d'estime et de vif intérêt à d'autres sensations la distance est bientôt franchie. Votre mère m'a confié son projet, qui doit décider du sort de Charlotte; elle m'a aussi fait connaître votre manière de voir à ce sujet. Je connais M. de.... Quelques petites mésintelligences se sont élevées entre nous; mais je n'en garde point rancune, et je vous le dis avec sincérité, il n'est pas indigne de votre sœur. Je l'estime réellement, quoique je ne puisse me dire son ami. Il aime votre Charlotte noblement, et votre Charlotte l'aime comme une jeune fille qui aime pour la première fois. Je n'ai pas besoin d'en dire plus; d'ailleurs, il a d'autres ressources que son grade, et je réponds qu'il fera son chemin. »

Cette Charlotte tant aimée ne sut jamais combien elle avait jeté d'émotions dans l'ame du poète, et n'éprouva pour lui qu'une innocente amitié. Elle épousa un autre jeune homme que celui qui lui était d'abord destiné, et mourut un an après.

A part les jours que Mme de Wollzogen venait passer à Bauerbach, Schiller vivait fort retiré. Il ne voyait que Reinwald, qui lui

procurait des livres, et le régisseur du château, qui ne savait pas son vrai nom, et jouait de temps à autre aux échecs avec lui. Il faisait de longues promenades solitaires à travers les bois, les vallées, rêvant à son drame de *l'Amour et l'Intrigue,* auquel il travaillait avec ardeur, et à *Don Carlos*, qui le jetait dans des dispositions d'esprit bien plus lyriques que dramatiques. « Au milieu de cet air frais du matin, écrivait-il à un de ses amis, je pense à vous et à mon Carlos. Mon ame contemple la nature dans un miroir brillant et sans nuages, et il me semble que mes pensées sont vraies. » Plus loin il ajoute : « La poésie n'est autre chose qu'une amitié enthousiaste ou un amour platonique pour une créature de notre imagination. Un grand poète doit être au moins capable d'éprouver une grande amitié. Nous devons être les amis de nos héros, car nous devons trembler, agir, pleurer et nous désespérer avec eux. Ainsi je porte Carlos dans mon rêve, j'erre avec lui à travers la contrée. Il a l'ame de l'Hamlet de Shakspeare, le sang et les nerfs du Jules de Leisewitz, la vie et l'impulsion de moi. »

Au milieu de tous ces travaux poétiques, la situation matérielle de Schiller ne s'améliorait pas. Entraîné pas les fascinations de la poésie, égaré dans le paradis des rêves, il oubliait la réalité. Reinwald, dont l'esprit était plus positif, voulait l'emmener à Weimar et le présenter à Goethe, à Wieland, qui sans doute lui auraient donné d'utiles conseils, et lui auraient peut-être offert l'appui dont il avait besoin; mais une voix de syrène, comme l'appelait Schiller, fit échouer ce projet.

Cette voix de syrène, c'était celle du baron Dalberg, qui, voyant que le duc de Wurtemberg ne faisait pas poursuivre Schiller, et ayant besoin du jeune poète, revenait à lui sans autre formalité. « Il faut, écrivait alors Schiller, qu'il soit arrivé un malheur au théâtre de Mannheim, puisque je reçois une lettre de Dalberg. » Cependant il se laissa séduire encore par les paroles flatteuses de cet homme sans cœur, et partit pour Mannheim. Dalberg le reçut avec empressement, promit de faire reprendre *les Brigands,* de faire jouer bientôt *Fiesque, l'Amour et l'Intrigue*, et demanda à conclure avec lui un traité pour le fixer à Mannheim. Schiller s'engagea pour un an. Il donnait au théâtre ses deux pièces, en promettait une troisième, et recevait pour le tout 500 florins (environ 1200 francs). Cette position parut d'abord satisfaire tous ses vœux. Il retrouvait à Mannheim son fidèle Streicher, il se rapprochait de sa famille, et revit sur les frontières du Wurtemberg sa mère et sa sœur; il était libre d'écrire, de suivre cette douce et entraînante vocation littéraire, combattue par

les réglemens d'une école et la volonté d'un souverain ; enfin il allait voir jouer ses deux derniers drames, et il en attendait un nouveau succès et un nouvel encouragement pour l'avenir. Déjà chaque jour, dans la maison de Dalberg et dans celle du libraire Schwann, il goûtait le fruit de ses premières œuvres ; il se trouvait sans cesse en contact avec des hommes distingués, qui aimaient à le voir et qui rendaient hommage à son génie.

Au commencement de 1784, *Fiesque* fut représenté, mais ne produisit pas l'effet qu'on en espérait. Schiller dit que le public n'avait pas compris cette pièce : « La liberté républicaine, écrivait-il, est ici un vain son, un mot vide de sens. Dans les veines des habitans de ce pays, il n'y a point de sang romain. » Ce drame obtint plus de succès à Francfort et à Berlin, où il fut joué quinze fois dans l'espace de trois semaines. Il eut aussi un assez grand retentissement en France à une époque où le mot de république était sur toutes les lèvres et agitait tous les esprits. Le *Moniteur* de 1792 l'appelait *le plus beau triomphe du républicanisme en théorie et dans le fait*. *Fiesque* valut à Schiller le titre de citoyen français. Lorsque son brevet lui parvint, il remarqua, dit M. de Barante, que « de tous les membres de la convention qui l'avaient signé, il n'y en avait pas un qui depuis n'eût péri d'une mort violente, et le décret n'avait pas trois ans de date ! Ce n'était pas ainsi qu'il avait compris la liberté et la république (1). »

Trois mois après la représentation de *Fiesque*, le public de Mannheim assistait à celle de *l'Amour et l'Intrigue*, et cette fois ce fut un beau et éclatant succès. Tous les spectateurs en masse applaudirent avec enthousiasme et se tournèrent vers la loge où était le poète pour le saluer. Mais à ces heures de triomphe succédèrent bientôt les heures de doute et de tristesse. Dans son ignorance des choses positives, Schiller s'était imaginé qu'un traitement de 500 florins était un trésor inépuisable. Il ne tarda pas à reconnaître qu'au milieu d'une grande ville, avec les relations étendues qu'il avait formées, cette somme pouvait à peine subvenir à ses besoins. Il se trouva de nouveau gêné, obligé de faire des dettes. Celle qu'il avait contractée à Stuttgardt pour l'im-

(1) En 1789, Schiller apprit dans un salon la nouvelle de la prise de la Bastille. Tous ceux qui se trouvaient là écoutaient avec enthousiasme le récit de ce mémorable évènement. Schiller seul restait froid. « Les Français, dit-il, ne pourront jamais s'approprier les véritables opinions républicaines. » — Lorsqu'en 1792 on lui annonça que Louis XVI était mis en jugement, sa première pensée fut d'écrire en sa faveur, d'aller le défendre à Paris. Il en parlait sérieusement à son ami Kœrner; les évènemens l'empêchèrent d'exécuter ce projet.

pression des *Brigands* et de *l'Anthologie* lui fut réclamée instamment. Pour l'acquitter, il emprunta. En même temps ses rapports avec les acteurs lui firent prendre des habitudes de dissipation contre lesquelles la nature élevée de son esprit protestait vivement, et dans lesquelles il retombait encore après des heures de méditation et de repentir. Quelques années plus tard, le souvenir de ses jours de trouble, de regret et de fausses joies n'était pas encore effacé de sa mémoire. Il écrivait avec une courageuse franchise à celle qu'il devait épouser : « Cette ville de Mannheim me rappelle bien des folies dont je me suis rendu coupable, il est vrai, avant de vous connaître, mais dont je suis pourtant coupable. Ce n'est pas sans un sentiment de honte que je vous conduirai dans ces lieux où je me suis égaré, pauvre insensé, avec une misérable passion dans le cœur. »

Le terme de son engagement avec le théâtre étant expiré, Dalberg ne se soucia plus de le renouveler, et, dans son froid égoïsme, au lieu de tendre une main secourable au poète, il l'engagea à quitter la carrière littéraire et à reprendre ses études de médecine. Schiller, qui craignait toujours que son ardeur poétique ne vînt à s'éteindre s'il n'avait pas d'autre moyen d'existence, n'était pas éloigné de suivre cet avis; il demandait seulement que la direction du théâtre, en faisant avec lui un nouveau contrat, lui donnât le moyen d'aller passer une année à l'université de Heidelberg. Dalberg s'y refusa.

Schiller passa encore l'hiver de 1785 à Mannheim. Il avait entrepris de publier un journal de critique dramatique. Dans le prospectus de ce recueil, il racontait sa fuite du Wurtemberg, sa situation, puis il ajoutait : « Le public est maintenant tout pour moi. C'est mon étude, mon souverain, mon confident. C'est à lui que j'appartiens tout entier. C'est l'unique tribunal devant lequel je me placerai. C'est le seul que je craigne et que je respecte. Il y a pour moi quelque chose de grand dans l'idée de ne plus être soumis à d'autres liens qu'à la sentence du monde, et de ne pas en appeler à un autre trône qu'à l'ame humaine. »

Ce journal, dont l'idée plaisait à Dalberg et à d'autres hommes plus distingués, aggrava encore la situation de Schiller, qui, ne se laissant arrêter par aucune considération personnelle dans cette œuvre de conscience, attaqua vivement tout ce qu'il trouvait de répréhensible dans le jeu et l'accent des acteurs de Mannheim, et suscita parmi eux une violente colère. Les choses en vinrent au point que l'un de ces acteurs l'insulta un jour de la façon la plus grossière. Schiller résolut alors de quitter cette ville où il ne pouvait dire la vérité,

où celui qui promettait de lui assurer une existence honorable l'avait une seconde fois trompé. Ses œuvres lui avaient fait des amis à Leipzig. Ce fut vers cette ville de savoir et de poésie qu'il tourna ses regards. En quittant Mannheim, il emportait cependant deux titres qui ne devaient pas lui être inutiles. Il avait été nommé membre de la société allemande du Palatinat, et le duc de Weimar, dans un voyage qu'il fit à Mannheim, lui avait conféré le titre de conseiller. Ce titre était purement honorifique; mais, dans un pays comme l'Allemagne, où l'on attache encore tant d'importance à ces vaines dénominations, M. le conseiller Schiller pouvait, aux yeux de bien des gens, passer pour un personnage plus considérable que Frédéric Schiller, auteur de trois grands drames.

Au mois de mars 1785, Schiller écrivit à son ami Huber, à Leipzig : « Je ne veux pas être moi-même chargé de régler mes comptes, et je ne veux plus demeurer seul. Il m'en coûte moins de conduire une affaire d'état et toute une conspiration que de diriger mes affaires matérielles. Nulle part, vous le savez vous-même, la poésie n'est plus dangereuse que dans les calculs matériels. Mon ame n'aime pas à se partager, et je tombe du haut de mon monde idéal, si un bas déchiré me rappelle au monde réel. En second lieu, j'ai besoin, pour être infiniment heureux, d'un ami de cœur qui soit toujours près de moi, comme mon ange, et auquel je puisse communiquer mes pensées au moment où elles naissent, sans avoir besoin de lui écrire ou de lui faire une visite. L'idée seule que cet ami ne demeure pas sous les mêmes lambris que moi, qu'il faut traverser la rue pour le trouver, m'habiller, etc., anéantit la jouissance que j'aurais à le voir. Ce sont là des minuties, mais les minuties ont souvent bien du poids dans le cours de notre vie. Je me connais mieux que des milliers d'autres hommes ne se connaissent eux-mêmes. Je sais tout ce qu'il me faut et combien peu il me faut pour être entièrement heureux. Si je puis partager votre demeure, tous mes soucis disparaissent. Je ne suis pas un mauvais voisin, vous pouvez le croire. J'ai assez de flexibilité pour m'accommoder au caractère d'un autre, et une certaine habileté, comme dit Yorick, pour l'aider à devenir meilleur et à s'égayer. Je n'ai besoin du reste que d'une chambre à coucher qui me serve en même temps de cabinet de travail, et d'une autre chambre pour recevoir des visites. Il me faudrait une commode, un secrétaire, un lit et un canapé, une table et quelques chaises. Je ne veux pas demeurer au rez-de-chaussée, ni sous le toit, et je ne voudrais pas non plus

avoir devant moi l'aspect d'un cimetière. J'aime les hommes et le mouvement de la foule. »

En partant pour Leipsig, Schiller avait sérieusement l'intention de se créer une existence en dehors de la vie littéraire. Il voulait étudier le droit à l'université de cette ville, et ce projet faisait déjà naître en lui de nouvelles idées d'ambition. Quand Streicher et lui se quittèrent, les deux amis convinrent de ne s'écrire que quand l'un d'eux serait devenu ministre et l'autre maître de chapelle.

Ce qui contribuait sans doute alors à ramener ses idées du côté de la vie positive, c'était le sentiment d'amour qu'il éprouvait pour la fille du libraire Schwann, sentiment secret, timide, mais noble et sérieux, auquel il désirait pouvoir donner un jour la sanction du mariage. Quelque temps après avoir quitté Mannheim, il écrivit à Schwann pour lui exprimer ses vœux et lui demander la main de sa fille. Schwann lui fit un refus tendre et amical, mais c'était un refus; et, dans le premier mouvement de surprise douloureuse que lui causa cette réponse, le poète écrivit l'une de ses plus touchantes et solennelles élégies, celle qui a pour titre : *Résignation*. Du reste, il ne cessa pas d'être en relation avec Schwann et ne lui retira pas son amitié.

A son arrivée à Leipsig, Schiller demeura, comme il l'avait désiré, avec Huber, puis le quitta on ne sait pourquoi, et se retira dans une pauvre chambre d'étudiant. Il était alors dans un état de gêne presque constante, n'ayant pour toute ressource que le produit incertain de son journal dramatique et de son *Don Carlos*, dont il publia d'abord les trois premiers actes. Son nom faisait pourtant grand bruit de tous côtés, et la moindre composition qui lui échappait était reproduite à l'instant par des milliers de plumes et connue du public long-temps avant d'être imprimée. Beaucoup de familles riches et considérées enviaient le bonheur de le voir et eussent été fières de l'attirer dans leur intérieur et de le produire dans leur cercle; mais il préférait à toutes ces grandes réunions, où il n'eût reçu que de vains hommages, les causeries intimes de l'amitié, les rêves de la solitude.

A une demi-lieue de Leipzig, dans cette grande plaine arrosée par tant de sang, et consacrée par tant de funérailles, on aperçoit un frais et riant village, parsemé d'arbres, de vergers, où nos soldats, cernés de toutes parts, soutinrent en 1813 une lutte acharnée. C'est Gohlis. On y arrive par un vert sentier qui serpente au bord de la rivière, par une des avenues imposantes du Rosenthal, cette belle et grande

forêt si souvent chantée par les poètes d'Allemagne. Ce fut là que Schiller alla chercher un refuge pour mûrir ses pensées, pour achever les œuvres qu'il avait entreprises. Un jour qu'il faisait sa promenade solitaire le long de la rivière, il entendit quelques mots prononcés près de lui à voix basse, et il aperçut un jeune homme à demi déshabillé qui allait se jeter dans l'eau et priait Dieu de lui pardonner. Schiller s'approche, l'interroge avec bonté, et le jeune homme, qui était un étudiant, lui avoue que la misère le pousse au suicide. A l'instant même, le poète lui donne tout ce qu'il avait alors d'argent sur lui, le console, l'encourage, et promet de venir bientôt à son secours. Quelques jours après, il se trouvait au milieu d'une nombreuse société; il raconte avec émotion et chaleur la scène dont il avait été témoin, puis prend une assiette sur la table, fait le tour du salon, adressant à chacun sa pieuse requête, et le soir le malheureux étudiant recevait une somme assez considérable pour être long-temps à l'abri du besoin. Le succès de cette bonne œuvre inspira à Schiller une de ses plus belles odes, une ode qui jouit en Allemagne d'une grande popularité, et dont on chante souvent le refrain dans les fêtes et les grandes réunions; c'est celle qui a pour titre : *La Joie* (*Die Freude*).

Tout en suivant le cours de ses inspirations poétiques, Schiller consacrait encore une grande partie de son temps à l'étude de la philosophie, à celle de Kant surtout, qui le séduisait par son côté spiritualiste, et il prenait un goût sérieux pour l'histoire, cette source profonde de philosophie et de poésie. Il entreprit avec quelques-uns de ses amis la publication d'un vaste ouvrage, l'*Histoire des principales révolutions et conjurations du moyen-âge et des temps modernes.* Lui-même traduisit pour ce recueil la conjuration du marquis de Bedmar contre la république de Venise; puis les recherches qu'il avait faites pour *Don Carlos* l'amenèrent à écrire l'*Histoire des révolutions des Pays-Bas.* Plus tard, par cette association de la poésie et de l'histoire, un autre drame lui fit écrire le récit de la guerre de trente ans.

Pendant qu'il était livré à ses travaux, un de ses amis, le conseiller Koerner, le père du chevaleresque poète Théodore Koerner, l'emmena à Dresde. Heureux s'il n'eût trouvé là que les séductions de l'amitié! Mais il y trouva celles de l'amour, d'un faux et mauvais amour, indigne de lui. Il rencontra par hasard une jeune fille d'une beauté charmante, mais coquette et rusée, gouvernée d'ailleurs par une mère intrigante, qui faisait acheter cher aux galans le plaisir de

fréquenter son salon. La tournure, les manières, la physionomie de Schiller, pour ceux qui ne savaient pas en comprendre la vive et noble expression, n'étaient rien moins que séduisantes. Il se présentait ordinairement dans le monde avec une vieille redingote grise, le col découvert, les cheveux épars et le visage barbouillé de tabac. Sa réputation, déjà étendue et toujours croissante, flattait la mère de la jeune fille, elle s'en servait pour donner plus de prestige à sa maison. Mais ce n'était pas assez. Il fallut que le pauvre Schiller payât comme les autres en complaisances infinies, en présens de toute sorte, parfois même en argent comptant, le droit d'adresser quelques complimens à des femmes qui se jouaient de sa bonne foi et de sa poésie. Ses amis l'arrachèrent à cette malheureuse relation. On dit qu'au moment où elle le vit partir, la jeune fille, attendrie, pleura. Étaient-ce les larmes du repentir, ou celles de la coquetterie? Quoi qu'il en soit, Schiller, profondément ému, jura de revenir voir sa bien-aimée ou de mourir.

Le séjour de Weimar, et les occupations d'esprit qui l'attendaient dans cette ville célèbre, surnommée alors l'Athènes de l'Allemagne, lui firent oublier son perfide amour et son serment. Il trouva à Weimar Herder pour qui il avait une grande estime, Wieland dont il avait déjà reçu plusieurs lettres aimables, et qui lui donna l'utile conseil d'étudier les anciens. Goethe était alors en Italie. Schiller passa là quelques mois d'une existence studieuse et retirée, ne voyant que les hommes dont la conversation lui offrait un véritable intérêt, enfermé le reste du temps avec ses livres, et d'ailleurs vivant fort économiquement, car, à cette époque encore, il n'était rien moins que riche.

Au mois de novembre 1787, il fit un voyage à Rudolstadt, pour voir son ami Reinwald, qui était devenu son beau-frère. Ce voyage acheva de fixer sa destinée. Il vit chez son ancienne bienfaitrice, Mme de Wollzogen, une jeune personne d'une famille noble, d'une nature douce et affectueuse, d'un esprit éclairé, et l'aima sans oser d'abord le dire. Mais cet amour devait être plus heureux que les autres; Charlotte de Lengefeld devait être sa femme.

Ce fut chez la mère de cette jeune fille qu'il rencontra Goethe pour la première fois. Les deux grands poètes s'abordèrent avec une réserve qui ressemblait beaucoup à de la froideur, et, à les voir l'un en face de l'autre dans cette première entrevue, personne, sans doute, n'aurait pu présager la liaison qui s'établit entre eux plus tard. Schiller écrivait alors à son ami Koerner : « La grande idée que je m'étais

faite de Goethe n'a pas été amoindrie par cette rencontre; mais je doute qu'il puisse jamais y avoir entre nous un grand lien. Beaucoup de choses qui m'intéressent encore, qui occupent mes désirs et mes espérances, sont déjà épuisées pour lui. Dès son point de départ, sa nature est tout autre que la mienne, son monde n'est pas le mien, et nos manières de voir diffèrent essentiellement. Cependant on ne saurait tirer aucune conséquence certaine de cette première entrevue. Nous verrons plus tard ce qui en résultera. »

Schiller revint à Weimar, très épris de Mlle de Lengefeld, très occupé en même temps de l'étude d'Homère et des tragiques grecs. « Les anciens, écrivait-il à un de ses amis, me donnent une vraie jouissance; j'ai besoin d'eux pour corriger mon goût, qui, par la subtilité, la recherche, le raffinement, commençait à s'éloigner beaucoup de la véritable simplicité. » Plus loin, en parlant d'Euripide, il ajoute: « Il y a pour moi un intérêt psychologique à reconnaître que toujours les hommes se ressemblent; ce sont toujours les mêmes passions, les mêmes luttes du cœur et le même langage. »

A la suite de cette étude, il traduisit l'*Iphigénie* d'Euripide et *les Phéniciennes*. Plus tard, elle fut aussi un de ses principaux mobiles, lorsqu'il écrivit *la Fiancée de Messine*.

Pendant un second séjour à Weimar, il revit Mlle de Lengefeld, et les sentimens qu'il avait conçus pour elle se fortifièrent. Il retourna passer quelques semaines auprès d'elle, et s'en revint avec l'espoir de ne pas lui être indifférent. Le désir qu'il avait souvent exprimé de retrouver le calme, les joies de la vie de famille, s'éveilla alors plus fortement dans son cœur. « Jusqu'à présent, écrivait-il dans une de ses lettres, j'ai vécu isolé et pour ainsi dire étranger dans le monde; j'ai erré à travers la nature, et n'ai rien eu à moi; j'aspire à la vie domestique et bourgeoise. Depuis bien des années, je n'ai pas éprouvé un bonheur complet, non que les occasions d'être heureux me manquent, mais parce que je surprends seulement la joie et ne la savoure pas, parce que je suis privé des douces et paisibles sensations que donne le calme de la vie de famille. »

Sa position, si brillante qu'elle fût, n'était pourtant pas alors assez assurée et ne présentait pas assez de garanties positives pour qu'il osât demander la main de celle qu'il aimait. Le duc de Weimar lui offrit un moyen de la consolider en le nommant professeur d'histoire à l'université d'Iéna. Cette nomination, qui devait l'aider à réaliser ses vœux les plus tendres, mais qui lui imposait un devoir régulier, ne lui causa d'abord qu'une joie médiocre, tant il craignait de perdre

sa chère liberté. « Il est toujours triste et difficile, disait-il, de dire adieu aux belles et aimables muses, et les muses, qui sont femmes, ont l'esprit rancunier; elles veulent bien nous quitter, mais elles ne veulent pas qu'on les quitte. Quand une fois nous leur avons tourné le dos, elles ne reviennent plus à notre appel. » Puis il ajoutait en riant: « Il me semble que je vais faire une drôle de figure dans ma nouvelle position. Beaucoup d'étudians sont déjà plus savans en histoire que M. le professeur; mais je me rappelle les paroles de Sancho Pança: « Quand Dieu nous donne un emploi, il nous donne aussi l'intelligence nécessaire pour le remplir. Que j'aie seulement mon île, et je saurai bien la gouverner. »

Il commença son cours au mois de mai 1789, et obtint un grand succès. Plus de quatre cents auditeurs se pressaient autour de lui et lui donnaient journellement les témoignages d'estime et de respect dus à son noble caractère et à son grand nom. Cependant il n'avait point encore de traitement fixe : le tribut payé par ses élèves était son seul revenu. Le duc de Weimar lui accorda enfin 200 thalers par an (800 francs). Charles de Dalberg, coadjuteur de Mayence, frère du baron Dalberg qui avait si froidement abandonné le poète dans les premières années de sa vie littéraire, manifesta l'intention de lui assurer une pension annuelle de 4,000 florins. Alors Schiller crut avoir surmonté les obstacles matériels qui s'opposaient à son mariage. Le 20 mai 1790, il épousa Charlotte de Lengefeld, et quelque temps après cette union il écrivait : « La vie est pourtant tout autre aux côtés d'une femme chérie que lorsqu'on reste seul et abandonné. A présent je jouis réellement pour la première fois de la belle nature, et je vis en elle. Je promène ma pensée joyeuse autour de moi, et mon cœur trouve toujours au dehors une douce satisfaction, et mon esprit a son aliment et son repos. Tout mon être est dans une harmonie parfaite; mes jours ne sont plus agités par la passion, ils s'écoulent dans la paix et la sérénité, et je regarde gaiement ma destinée future. Maintenant que je suis arrivé au but, je suis surpris de voir comme tout a dépassé mon attente. Le sort a lui-même surmonté pour moi les entraves, il m'a porté paisiblement au but. J'espère tout de l'avenir : encore quelques années, et j'aurai la pleine jouissance de mon esprit; oui, je l'espère, je reprendrai ma jeunesse, et elle me rendra ma vie intime de poète. »

La situation de Schiller était vraiment alors pleine de charmes. Marié à une jeune femme d'une nature excellente, dégagé des soucis matériels qui l'avaient si long-temps attristé, entouré d'amis, d'hom-

mages, de considération, quand il parlait de son bonheur, il ne se faisait pas illusion à lui-même, il était heureux; et l'une de ses plus grandes joies était encore de pouvoir suivre avec calme le cours de ses travaux et de ses conceptions poétiques. Il étudiait tout à la fois avec ardeur et la philosophie de Kant et l'histoire. Il songeait à faire de Frédéric II le héros d'une épopée; il écrivait des articles pour la *Gazette littéraire*, pour la *Thalie*, et l'*Histoire de la guerre de trente ans*.

Mais l'excès du travail et les veilles trop prolongées altérèrent et minèrent sa santé. Souvent il écrivait pendant toute la nuit, se levait dans l'après-midi, passait le reste du jour tantôt à faire sa correspondance, tantôt à causer ou à lire, et, pour ranimer ses forces épuisées par une continuelle tension d'esprit, par la privation de sommeil, il avait recours à des moyens de surexcitation funestes (1).

En 1791, il tomba si gravement malade, qu'on désespéra presque de lui, et que le bruit de sa mort se répandit en Allemagne et jusqu'en Danemark. On le conduisit aux bains de Carlsbad : là, forcé d'interrompre ses travaux, ses leçons, et n'ayant plus que son misérable traitement de 200 écus, il se voyait menacé de retomber dans toutes les inquiétudes matérielles qu'il avait eu tant de peine à surmonter, et l'Allemagne, qui le lisait avec enthousiasme, qui était fière de son nom et de ses œuvres, oubliait ses souffrances. Ce fut un étranger qui vint à son secours. Le prince d'Augustembourg, sur la demande du célèbre écrivain danois Baggesen, offrit au poète malade et délaissé une pension de 1,000 écus. Les termes honorables et délicats dans lesquels cette offre était faite lui donnaient encore plus de prix. Schiller l'accepta (2).

De retour à Iéna, il se remit au travail comme par le passé, et bientôt la prudence lui ordonna de s'éloigner une seconde fois de ses livres, de faire un nouveau voyage. Il éprouvait depuis long-temps un vif désir de revoir sa patrie, sa famille. Ce fut de ce côté qu'il dirigea ses pas. Sa mauvaise santé le força d'abord de s'arrêter à Heilbronn; il écrivit de là à Stuttgardt, pour savoir s'il pourrait se présenter sans inconvénient dans cette ville. Le duc fit répondre qu'il ignorerait son arrivée. D'après cette assurance, Schiller partit. Oh! ce fut une grande joie pour lui de rentrer librement dans cette cité

(1) Carlyle, *Leben Schillers*.

(2) Ce n'est pas la seule fois que l'Allemagne s'est montrée ainsi ingrate envers ses grands hommes. Quarante ans auparavant, c'était déjà un prince de Danemark qui tendait à Klopstock une main généreuse, et lui donnait le moyen d'achever sa *Messiade*.

qu'il avait fuie avec angoisse, de retrouver, après dix ans d'absence, sa pauvre mère qui pleurait tant à son départ, son père qui se plaignait de sa désertion et qui le revoyait entouré d'une auréole de gloire, sa jeune sœur qui récitait avec enthousiasme ses vers, et tous ses compagnons d'étude, ses amis, qui se pressaient joyeux autour de lui et parlaient en riant des anciennes chaînes de l'école! Il visita successivement les lieux où il avait vécu, et chaque site, chaque sentier connu, chaque pas qu'il faisait sur ce sol consacré par les souvenirs de son enfance, éveillaient dans son ame de tendres émotions. Il alla voir aussi ceux de ses anciens professeurs qui vivaient encore, et même le vieux Jahn, qui était bien fier alors de lui avoir donné des leçons. Une partie de son temps se passait ainsi en entretiens affectueux, en bons souvenirs; il employait l'autre à lire, à étudier, à écrire son *Wallenstein*. Pendant qu'il était à Stuttgardt, il éprouva encore un autre bonheur : il devint père pour la première fois. On eût dit qu'après tant de jours de lutte et de souffrance, une divinité bienfaisante l'avait ramené dans sa patrie pour lui faire savourer en même temps les plus douces joies de la vie humaine, les souvenirs du passé et les espérances de l'avenir. Mais ces joies de l'ame ne devaient plus se renouveler; il ne devait plus revoir une autre fois ni son pays natal, ni sa famille bien-aimée (1).

Ce voyage fut du reste fort utile à ses intérêts. Pendant son séjour à Stuttgardt, Schiller entra en relations avec Cotta, qui devint plus tard son unique éditeur et qui lui proposa la rédaction d'un recueil littéraire mensuel. A son retour à Iéna, il publia le prospectus de ce recueil intitulé *les Heures* (*Die Horen*), et appela tous les hommes distingués de l'Allemagne à y concourir. Peu de temps après, le premier numéro parut; mais, malgré les efforts de l'éditeur, les articles favorables de la *Gazette littéraire*, et les noms illustres qui le recommandaient au public, ce journal produisit peu d'effet et n'eut qu'une courte durée.

De cette époque datent ses relations plus intimes avec Goethe. Les deux poètes avaient compris que, par la différence même de leur nature et de leur manière de vivre, ils pouvaient se rendre utiles l'un à l'autre. Ils marchaient parallèlement sur deux lignes séparées; mais ils se rejoignaient à la sommité de l'art. Il s'établit entre eux une correspondance suivie, sérieuse, savante, et qui de jour en jour prit un caractère plus amical. Schiller en avait en même temps

(1) Son père et sa jeune sœur moururent en 1796, sa mère en 1802.

commencé une autre avec Guillaume de Humboldt, qui était de même consacrée à l'examen des plus hautes questions de philosophie et d'esthétique. Ainsi soutenu par deux hommes éminens, éclairé par leurs conseils, animé par leurs encouragemens, il suivait avec une noble audace sa carrière, et se jetait sans cesse intrépidement dans de nouveaux travaux.

En 1795, il entreprit la publication d'un *Almanach des Muses*, qui obtint un grand succès. Il y mit quelques-unes de ses plus charmantes poésies lyriques, et Goethe plusieurs ballades. Ce fut dans ce même recueil que les deux poètes firent insérer aussi ces petits distiques si connus en Allemagne sous le nom de *xenies*. C'étaient autant d'épigrammes mordantes dirigées contre une foule de livres et d'écrivains. Elles mirent tout le monde littéraire en rumeur, et produisirent chez ceux qu'elles atteignaient une vive animosité. Le bon Schiller s'attendrit sur les blessures qu'il avait faites et se repentit d'avoir été si loin.

D'autres travaux plus importans vinrent bientôt distraire son esprit de cette guerre d'épigrammes. Il travaillait toujours à son *Wallenstein*. En 1798, il fit représenter la première partie de cette vaste trilogie, la plus belle, la plus imposante de ses œuvres. A cette magnifique composition, qui avait si long-temps occupé sa pensée et ses veilles, succéda immédiatement *Marie Stuart*, puis *Jeanne d'Arc*, qui fut jouée en 1801 sur le théâtre de Leipzig. Le poète assistait lui-même à cette représentation, et fut reconduit en triomphe chez lui aux cris mille fois répétés de *vive Schiller! vive le grand Schiller!* Deux ans après parut *la Fiancée de Messine*, puis, en 1804, *Guillaume Tell*. A voir la rapidité avec laquelle toutes ces grandes compositions se succédaient, on eût dit que Schiller pressentait sa fin prochaine et se hâtait de léguer au monde les plus beaux fruits de son génie.

Il se trouvait à Berlin lorsqu'on joua son *Guillaume Tell*. La reine Louise voulut le voir, et lui fit offrir une pension annuelle de trois mille thalers, une place à l'académie, et la jouissance d'une voiture de la cour, s'il voulait se fixer à Berlin; mais il était retenu par les liens du cœur dans le duché de Weimar, et il y retourna. Depuis 1798, il avait quitté Iéna pour habiter Weimar. Il était là près de Goethe, qui exerçait une heureuse influence sur lui, près de Wieland, qui l'avait toujours traité avec une sincère affection, et près du théâtre.

Le grand-duc lui témoignait une considération toute particulière.

La princesse Caroline, mère de Mme la duchesse d'Orléans, aimait à le voir, à s'entretenir avec lui. C'était, au dire de tous ceux qui l'ont connue, une femme d'un esprit élevé et d'une bonté de cœur angélique (1). Schiller éprouvait pour elle un sentiment de vénération et de reconnaissance qui seul aurait suffi pour l'attacher à Weimar, s'il n'y avait été fixé d'ailleurs par d'autres liens. Le grand-duc, en lui permettant de venir habiter cette ville, lui avait assuré une pension de 1,000 écus. Peu de temps après il demanda à l'empereur d'Autriche et obtint pour lui un titre de noblesse. C'était une singulière faveur pour celui qui n'avait jamais chanté que la démocratie; mais Schiller ne vit là qu'une aimable intention et en fut reconnaissant (2).

Malheureusement sa santé allait toujours en déclinant. Plus d'une fois déjà il avait donné de sérieuses inquiétudes à ses amis; il avait lui-même été ébranlé par l'idée d'une mort prochaine. Puis son énergie morale, luttant contre ses douleurs physiques, lui rendait une apparence de vie, puis il retombait dans une nouvelle faiblesse. En 1805, il fut atteint d'une fièvre catarrhale, qui d'abord ne présentait aucun caractère alarmant, mais qui bientôt empira d'une manière effrayante. Tous ceux qui le connaissaient et qui l'aimaient, car le connaître c'était l'aimer, furent consternés de cette nouvelle. Mais lui ne montra nulle frayeur : il fut, jusqu'à son dernier jour, bon et affectueux envers ceux qui l'entouraient, comme il l'avait été toute sa vie. Sa plus grande crainte était que sa femme se trouvât près de lui lorsqu'il pressentait quelque crise violente. Dans les momens où il était mieux, il se faisait lire des traditions populaires, des contes de chevalerie; puis il parlait avec calme et douceur de sa femme, de ses enfans, et de son drame de *Démétrius*, auquel il essayait encore, mais en vain, de travailler. Le 8 mai, il demanda à voir sa plus jeune fille, la prit par la main, la regarda avec une profonde douleur; puis, tout à coup, se détournant d'elle, cacha sa tête dans son oreiller et pleura amèrement (3). Le soir sa belle-sœur lui demanda comment

(1) *Ein himmlisches gemuth*, un caractère céleste, dit Gustave Schwab. — Elle épousa en 1810 le grand-duc de Mecklenbourg, et mourut en 1816.

(2) « Vous allez rire, écrivait-il à Humboldt, en apprenant ma nouvelle dignité. C'est notre duc qui en a eu l'idée, et, puisque la chose est faite, je l'accepte avec plaisir pour ma femme et mes enfans. »

(3) Schiller laissait après lui un fils et deux filles, que la grande-duchesse de Weimar se chargea généreusement de faire élever. Le fils est aujourd'hui conseiller d'appellation à Cologne; une des filles a été mariée au baron de Gleichen, l'autre au conseiller Junot de la Thuringe.

il se trouvait : « Toujours mieux, répondit-il, toujours plus tranquille. » Il la pria d'ouvrir les rideaux, contempla d'un regard serein les rayons du soleil couchant, qui projetait encore sur ses fenêtres une lueur pâle et mélancolique, puis il dit adieu du fond de l'ame à cette belle nature qu'il avait tant aimée. Le lendemain il était mort. Il n'avait pas quarante-six ans.

Le nouvelle de sa mort produisit dans toute l'Allemagne un sentiment de désolation. A Weimar, où il n'était pas seulement connu par ses œuvres, où tout le monde l'aimait comme homme en l'admirant comme écrivain, le théâtre fut fermé; les habitans prirent le deuil. On s'abordait avec tristesse, et, dans la maison du riche comme dans celle du plus humble bourgeois, l'unique sujet des entretiens, c'était la mort de Schiller et le récit de ses derniers momens. Il fut enterré au milieu de la nuit. Douze jeunes gens des premières familles de la ville avaient brigué l'honneur de le porter. La journée avait été orageuse, et des nuages noirs voilaient la surface du ciel; mais, au moment où l'on allait descendre le cercueil dans la fosse, on raconte que tout à coup les nuages s'entr'ouvrirent, la lune apparut, et un doux rayon éclaira la tombe du poète.

X. Marmier.

HISTOIRE

DE

L'ÉCOLE D'ALEXANDRIE

PAR M. MATTER.

La destinée de l'Égypte a toujours été de se faire oublier pendant des siècles, et de reparaître tout à coup pour devenir le théâtre d'un de ces grands évènemens qui laissent leurs traces dans la vie de tous les peuples. Alexandre, César, Napoléon, marquent jusqu'ici les trois grandes phases de son histoire; qui sait si, dans quelques semaines, le sort de l'Europe entière ne va pas se décider sur les bords du Nil? La vieille et immobile Égypte ne semblait pas réservée à un pareil avenir. Isolée du reste du monde avec ses castes et sa dynastie séculaire, Alexandre, au milieu de ses conquêtes, y fonde en courant une ville, qui devient un puissant empire. Cette colonie grecque, jetée sur les bords du Nil, fait fleurir dans son sein les arts de la métropole; et pendant que la Grèce, en proie aux guerres civiles, voit s'éteindre peu à peu cet amour des lettres qui avait fait sa gloire, et qui devait se rallumer une fois encore, Alexandrie, sous la domination des

Lagides, compose une bibliothèque, élève un musée, rassemble les savans et les érudits, et prend en quelque sorte la place d'Athènes à la tête de la civilisation grecque. On voit cette activité littéraire s'étendre et s'accroître, presque sans interruption, jusqu'aux premiers siècles de notre ère; puis tout à coup Alexandrie abandonne la philologie et les lettres, jusque-là son unique étude, et s'attache à la philosophie qu'elle avait cultivée avec moins d'éclat. C'est alors que se produit l'école néoplatonicienne, dans laquelle viennent s'absorber toutes les philosophies de la Grèce et de l'Orient, et qui lutte seule, pendant cinq cents ans, pour les dieux et les traditions, contre le christianisme et l'esprit nouveau. Cette grande école occupe une telle place, non-seulement dans l'histoire des systèmes, mais dans l'histoire générale de l'esprit humain, que tous les travaux précédens accomplis à Alexandrie ne semblent destinés qu'à la préparer et à la rendre possible.

Il y a donc unité parfaite dans cette histoire, qui embrasse près de dix siècles. L'école néoplatonicienne est tout, et ce qui précède ne semble être là que pour concourir à la former. Une histoire de l'école d'Alexandrie doit faire ressortir cette filiation; elle doit montrer comment cette unique philosophie résume toutes les philosophies, toutes les religions, toutes les mœurs de l'antiquité. Il faut qu'en la comparant avec le christianisme, elle éclaire à la fois la philosophie qui va naître et celle qui va finir, et que l'on voie apparaître, dans un même moment et avec une égale évidence, ce qui a fait la force et la durée du polythéisme antique, et ce qui fait au fond sa faiblesse et son néant.

M. Matter, qui publie un livre sur l'école d'Alexandrie, n'a pas été frappé de l'importance capitale de la question philosophique. Tout l'intéresse au même titre dans ce qu'il raconte, ou plutôt la philosophie et tout ce qui s'y rapporte l'intéresse moins que le reste, car il mentionne à peine en passant les noms de Plotin, de Proclus, et se borne à nous promettre de consacrer plus tard un volume à l'exposition des doctrines philosophiques. Ce n'est pas une heureuse inspiration que d'avoir ainsi mis de côté la philosophie dans l'histoire d'une école qui doit à la philosophie son importance et son éclat. On ne se douterait guère, en lisant M. Matter, que pendant une période de cinq siècles, où le christianisme grandissait chaque jour, les *alexandrins* ont été à la tête de la résistance; qu'ils ont lutté pour les doctrines du paganisme, dont ils étaient alors les uniques représentans; que pour opposer avec quelque chance de succès ces vieux systèmes

de la Grèce et de l'Orient aux doctrines toutes nouvelles qu'ils s'efforçaient d'arrêter dans leur marche, ils ont amassé plus d'érudition, remué plus d'idées, construit plus de systèmes qu'on n'en trouve en dix siècles d'une époque ordinaire. M. Matter traverse en indifférent tout ce champ de bataille; il n'a ni admiration pour les vainqueurs ni sympathie pour les vaincus; il ne se doute pas de la grande lutte qui remplit tous les siècles dont il croit faire l'histoire; il attribue la chute des écoles grecques et le triomphe du christianisme à Constantin, à Théodose, à Justinien. Il ne sait pas que la conversion des empereurs est un effet, et non une cause, que ce ne sont pas les évènemens qui gouvernent les idées, mais les idées qui gouvernent les évènemens. Il bannit de son livre avec un soin si scrupuleux, non-seulement toute histoire des doctrines philosophiques, mais toutes les réflexions qu'auraient suggérées à un penseur les faits mêmes qu'il raconte, que l'on reconnaît sans peine qu'il y a là de sa part un parti pris, une résolution bien arrêtée de se borner au récit des évènemens matériels. Sans cela, la philosophie serait entrée dans son livre malgré lui, elle se serait fait jour quelque part. A coup sûr Diogène de Laërce n'est qu'un biographe qui n'a pas de prétention au titre de philosophe, et pourtant, à l'aide de ses indications, on a pu retrouver et reconstruire des théories tout entières. M. Matter ne donne pas d'indications pareilles; il a tenu jusqu'au bout cette singulière gageure d'écrire l'histoire d'une philosophie qui dure cinq siècles et déploie une activité prodigieuse, sans prononcer un seul mot qui, de près ou de loin, ait trait à la philosophie.

Puisque M. Matter fait abstraction de la philosophie, il est inutile d'ajouter qu'il s'occupe fort peu de la naissance et des progrès du christianisme. C'est là pour lui, à ce qu'il semble, un évènement ordinaire, beaucoup moins important que la fondation d'un nouveau musée à Alexandrie par l'empereur Claude. La dernière moitié de cette histoire, qui devait nous montrer le monde ancien aux prises avec le monde nouveau, tout le passé et tout l'avenir de la civilisation dans une seule lutte, cette période de grandeur et d'éclat pour l'école d'Alexandrie est, aux yeux de M. Matter, une époque de décadence. En effet, les idées s'agrandissent, les systèmes se coordonnent, la philosophie est défendue avec enthousiasme, et illumine le monde de ses clartés; mais les bâtimens du musée commencent à tomber en ruine; on déserte ce palais pour une autre école fondée par les chrétiens à Alexandrie. Les savans n'ont plus au milieu d'eux, comme au temps des Lagides, un roi qui les interroge et les écoute;

ils ne tiennent plus le même rang, je l'avoue, dans les rues de la cité et sur les places publiques; mais c'est le moment où ils remplissent l'histoire.

L'histoire de l'école d'Alexandrie, esquissée, même rapidement, fera ressortir cette unité qui semble avoir échappé à M. Matter. Mais il faut d'abord montrer par quelle série d'évènemens Alexandrie était devenue, aux premiers siècles de notre ère, la véritable capitale du polythéisme et de la philosophie païenne.

Alexandrie a une histoire littéraire dès le premier jour. Ce n'était pas seulement une cité grecque; elle avait été fondée par Alexandre, le royal disciple d'Aristote, versé lui-même dans la philosophie et les lettres, et dont on connaît l'amour passionné pour Homère. Les Lagides, entre les mains desquels tomba cette proie, quand fut dissous l'empire d'Alexandre, au lieu de se faire Égyptiens, entreprirent de rendre l'Égypte grecque, et, toujours Macédoniens par l'esprit et par le cœur, appelèrent à eux les arts et la littérature de leur pays. Rien ne leur coûta pour implanter en Égypte la civilisation de la Grèce. Ils ne réussirent qu'à moitié. Le peuple égyptien, avec ses castes et ses mœurs éternelles, tenait à son passé par des liens trop forts pour entrer dans une voie nouvelle; mais la colonie grecque vit accourir chaque jour des hôtes plus nombreux et plus illustres. Ces deux civilisations si opposées se rencontrèrent, sans se mêler, sur les bords du même fleuve, objets d'étonnement et peut-être de mépris l'une pour l'autre. C'est en vain que Ptolémée-Soter, dans un esprit de sage conciliation, éleva dans sa capitale un temple aux divinités de l'Égypte. Ses nouveaux sujets se groupèrent autour du temple, laissant aux Grecs les autres quartiers, et le roi, au lieu d'une ville mixte qu'il voulait avoir, eut deux villes dans les mêmes murailles.

Ce n'était pas en élevant des temples à Jupiter ou à Minerve qu'on pouvait attirer les Grecs dans Alexandrie. Depuis long-temps les Grecs n'adoraient plus leurs dieux que dans Homère. Les Ptolémées érigèrent un musée, fondèrent une bibliothèque; ils firent leurs commensaux et leurs amis des savans qui affluaient dans leur cour; plusieurs rois de la dynastie de Lagus cultivèrent eux-mêmes les lettres avec succès, et, grace à cette protection libérale et éclairée, Alexandrie ne tarda pas à devenir le foyer de la civilisation grecque.

Démétrius de Phalère, exilé d'Athènes, dont il avait presque été le roi, et réfugié à la cour de Ptolémée-Soter, devint le conseiller et l'ami de ce prince, et dirigea sous lui la construction du musée et de la bibliothèque. Démétrius avait été l'ami de Théophraste, qui venait

d'élever à Athènes une école, un temple et des jardins pour servir de siége, et en quelque sorte de chef-lieu à la philosophie péripatéticienne. C'est à l'imitation de ce musée que celui d'Alexandrie fut conçu. On sait que les gymnases athéniens, que l'on a coutume de considérer comme le siége des écoles philosophiques, l'académie, le lycée, le cynosarge, le portique, appartenaient à la république, et non pas aux philosophes qui venaient y donner leurs leçons. Platon n'exerçait aucune autorité dans le gymnase de l'académie; il n'avait accès que dans les parties ouvertes au public, et il y réunissait ses disciples, grace à la tolérance des magistrats plutôt que par une permission expresse. Il en fut de même d'Aristote dans le lycée; il pouvait se rendre, deux fois par jour, avec ses disciples, dans le péripatos de ce gymnase; et cette permission ayant été retirée à son école après son départ pour Chalcis, Théophraste acheta de ses deniers un autre péripatos avec ses accessoires; il y construisit un temple dédié aux muses, et donna le nom de musée à cette propriété de l'école péripatéticienne, qu'il transmit par testament, avec la direction de l'école, à celui qu'il se donna pour successeur. Le musée fondé à Alexandrie par Ptolémée-Soter ne fut pas, comme celui de Théophraste, exclusivement consacré à une seule école; les poètes, les historiens, les philosophes, furent appelés à en faire partie; le prince leur assigna pour demeure un de ses propres palais, et fournit royalement à leurs dépenses. Cette grande institution, qui ne compta jamais qu'un nombre de membres assez restreint, sut se maintenir assez haut dans l'opinion par la sévérité de ses choix, pour que l'honneur d'en faire partie devînt l'objet suprême de l'ambition des savans; et comme les Ptolémées, au lieu de prendre sur le trésor royal les dépenses du musée, le dotèrent dès le principe d'un riche domaine, cette institution traversa les désastres de l'Égypte, survécut à la dynastie qui l'avait fondée, et se retrouve encore florissante plus de six siècles après son origine.

Quoique la flatterie des écrivains de l'époque attribue à Ptolémée-Philadelphe la fondation de la bibliothèque, il est certain qu'elle remonte à Ptolémée-Soter, et qu'elle devint sur-le-champ une collection considérable. Le nombre des rouleaux qu'elle contenait, suivant l'estimation la plus probable, s'élevait à cinq cent mille, ce qui, d'après les calculs de M. Matter, représente environ cent cinquante mille de nos volumes modernes. Un second dépôt fut fondé quelque temps après dans le Sérapéum; et cette seconde bibliothèque devint la seule bibliothèque d'Alexandrie, lorsqu'après la bataille de Pharsale

Jules-César incendia le quartier de la ville qui contenait la première. Rien n'égale l'activité que déployèrent les savans du musée sous la dynastie des Lagides. Pendant que les rois prescrivaient des voyages maritimes, des chasses lointaines, entretenaient à grands frais des collections d'animaux rares et précieux, achetaient de tous côtés des ouvrages, payaient au poids de l'or les manuscrits d'Aristote, et instituaient dans Alexandrie des jeux et des combats poétiques, les membres du musée et tous les savans que la bibliothèque, le musée et la libéralité des princes attiraient à Alexandrie, s'occupaient sans relâche de la révision, de la transcription, du classement des manuscrits. Les Zénodote, les Ératosthène, les Apollonius, les Callimaque, présidèrent successivement à la bibliothèque, et c'est sous cette habile direction que les diorthotes et les chorisontes accomplirent leur œuvre patiente. Tous les poètes, tous les historiens, tous les philosophes, furent revus, commentés, annotés. Des éditions excellentes, des abrégés et des compilations sans nombre, furent le fruit de tout ce travail, et Callimaque, au nom du musée, publia une classification par pléiades des poètes, des savans, des philosophes. Les illustres parmi les vivans et parmi les morts furent présentés officiellement dans l'ordre de leur mérite respectif à l'admiration des peuples, et le musée devint comme un tribunal qui dispensa la gloire, et jugea sans appel toutes les productions de l'esprit humain.

Il est remarquable qu'au milieu de cette activité, les critiques et les philologues abondent, tandis que les historiens, les poètes, et surtout les philosophes, font défaut. Ainsi, d'un côté, Alexandrie semble être devenue le plus grand centre d'activité littéraire, car elle possède une bibliothèque qui efface toutes les autres, et même celle de Pergame, la gloire et la passion des Attales; elle a, dans son musée et à la tête de sa bibliothèque, des savans dont l'érudition et la sagacité n'ont pas été surpassées; mais si l'on cherche le mouvement philosophique, on trouve que les chefs des écoles grecques refusent les honneurs du musée, et daignent à peine envoyer quelqu'un de leurs disciples pour y tenir leur place. Arcésilas et Carnéade, dans l'académie; Critolaüs, parmi les péripatéticiens, Cléanthe, Chrysippe, Zénon de Tarse dans l'école stoïcienne, pour celle d'Épicure, Polystrate et Basilides, ce sont là les véritables chefs de la philosophie de ce temps. Il semble que cette civilisation factice, produite par l'or des Ptolémées, ne puisse aboutir qu'à des travaux d'érudits et de compilateurs. Il n'y a là qu'une apparence de mouvement et de prospérité : on y conserve, on y entretient le trésor amassé par les poètes

et les philosophes, mais on n'y ajoute plus. Il n'importe; cette érudition, pour un temps stérile, produira plus tard ses fruits. Quoique les écoles philosophiques de la Grèce n'aient à Alexandrie que des représentans obscurs, elles y sont cependant représentées; les traditions religieuses de l'Égypte s'y conservent au fond des sanctuaires; les Arabes, les Perses et surtout les Juifs remplissent la ville; toutes ces doctrines placées en présence, et qui vivent ensemble sans se combattre, fournissent au moins la matière d'une érudition qui pourra devenir féconde; c'est l'avenir d'un éclectisme le plus érudit et le plus compréhensif qui fut jamais.

Il y avait peut-être une cause à cette stérilité philosophique, et si M. Matter, qui la remarque sans l'expliquer, avait comparé la situation des esprits à cette époque en Grèce et dans Alexandrie, il aurait trouvé le secret de cette infériorité des philosophes alexandrins. En Grèce, où les écoles socratiques avaient jeté tant d'éclat dès leur principe, où elles répondaient si bien au caractère national, où la présence d'écoles rivales entretenait le feu sacré dans tous les esprits, un grand mouvement philosophique n'était pas seulement naturel, il était en quelque sorte nécessaire. Mais l'Égypte, toute grecque qu'on avait voulu la faire, était demeurée l'Égypte. Ce vieux peuple, fier de sa vieillesse et de ses traditions, serré autour de ses prêtres et regardant toujours le passé, n'avait pu être entamé dans ses mœurs et dans ses croyances. Le génie plus mobile des vainqueurs avait subi au contraire l'influence des mœurs égyptiennes. Quelques sophistes venus des îles, et qui formaient la cour frivole et dissolue des Lagides, conservaient toute la légèreté de leur caractère national; mais les membres du musée, fixés à Alexandrie, attachés à l'Égypte, placés sous la présidence d'un prêtre, avaient contracté à la longue une certaine affinité avec cette immuable civilisation, et quelque chose de religieux, de sacerdotal, s'était peu à peu glissé dans leurs esprits. Les Lagides eux-mêmes, dont la politique était d'amener une fusion qui ne se réalisa jamais complètement, s'étaient appliqués avec persévérance à faire naître et à entretenir chez les Grecs le respect des traditions, cette première religion de l'Égypte. La philosophie n'avait donc en Égypte qu'un intérêt de pure spéculation, et la tendance commune des esprits les portait à s'attacher aux dogmes traditionnels et à respecter tout ce qu'avaient consacré les siècles. L'érudition mise à la place de la réflexion, la foi implicite que réclame chaque religion accordée à toutes simultanément, les doctrines philosophiques assimilées aux dogmes religieux, tel est le caractère général qui se

retrouve de bonne heure chez les savans de l'école d'Alexandrie, et il explique les deux phases de la philosophie alexandrine; impuissante et stérile tant que le polythéisme ancien n'a d'autre ennemi que l'indifférence, elle se réveille tout à coup et devient une école puissante et originale, quand une religion nouvelle attaque toutes les religions et toutes les philosophies de l'antiquité. Cette érudition universelle élaborée pendant cinq siècles, cette fusion de la Grèce et de l'Égypte, cet attachement aux anciennes mœurs et aux vieilles doctrines qui triomphe peu à peu de la versatilité de l'esprit grec, tout cela prépare à merveille les savans d'Alexandrie à devenir plus tard les défenseurs opiniâtres du passé et à tenter cette résurrection d'un monde déjà mort, entreprise de géans dans laquelle ils ont péri.

La fin de ce grand et glorieux empire des Lagides est une lamentable histoire : les fureurs de Ptolémée-Kakergète, qui faisait massacrer d'un seul coup tous les enfans d'un gymnase; l'invasion d'Antiochus; des minorités agitées et turbulentes; l'usurpation par le meurtre et l'adultère; la protection des Romains, fléau plus grand que tous les autres ensemble, achetée à prix d'or par Ptolémée-Aulète, et payée plus tard par des provinces, telle est la série de désastres qui se termina par la conquête romaine. Quand une jeune reine, presqu'un enfant, occupa le trône des Ptolémées, les graces de son esprit et de sa personne, sa passion pour la gloire, son amour de la science, ne purent préserver ni son peuple ni elle-même. Maîtresse de César, esclave d'Auguste, elle prodigua à l'un les trésors des Ptolémées et fut dépouillée par l'autre de son trône et de la vie.

Il est vrai que pour imiter Alexandre, et peut-être aussi dans des vues politiques bien entendues, les empereurs accordèrent leur protection au musée et aux écoles scientifiques d'Alexandrie. La bibliothèque de Pergame, déposée au Sérapéum, vint remplacer la grande bibliothèque incendiée. Auguste et ses successeurs s'étudièrent à l'envi à combler de bienfaits cette capitale du monde savant; l'empereur Claude, à côté du musée des Lagides, éleva le Claudium, institution rivale, organisée sur le même plan, et il imposa aux savans des deux musées, l'obligation de lire alternativement chaque année, en séance publique, les ouvrages historiques qu'il avait lui-même composés. Mais tout cela ne rendait pas à Alexandrie la cour des Lagides, ces princes de race grecque, élevés parmi les savans du musée, cultivant eux-mêmes les lettres et passant leur vie dans des entretiens philosophiques. Transformée en province de l'empire, l'Égypte devenait comme un lieu d'exil pour les esprits du premier

ordre. Rome les appelait à elle; là était la puissance, là était la gloire. Bientôt l'établissement de chaires d'éloquence et de philosophie richement rétribuées, qui couvrirent en un clin d'œil la surface de l'empire, vint porter le dernier coup au monopole de l'enseignement littéraire, dont Alexandrie avait joui jusqu'alors. Athènes recouvra sa suprématie, et ses écoles furent une seconde fois le rendez-vous des savans de tous les peuples. Alexandrie était perdue, si l'existence du polythéisme, qu'elle seule était préparée à défendre, n'avait été mise en question par les progrès du christianisme.

C'est donc à ce moment de l'histoire, à l'apogée de la puissance romaine, quand l'excès de la civilisation eut usé tous les ressorts de l'esprit humain, et ramené le monde à cette enfance imbécile que produit l'extrême vieillesse; c'est alors que la religion chrétienne, née dans les derniers rangs du peuple, propagée par des esclaves et décriée d'abord à Rome comme une secte exécrable, commença à remplir le monde et à faire présager une ère nouvelle. A partir de cette époque, l'histoire de l'école d'Alexandrie ne peut plus se séparer de l'histoire du christianisme.

Suivant M. Matter, la décadence de l'école d'Alexandrie commence à la chute des Ptolémées, tandis que je place au contraire dans le siècle suivant le commencement de sa gloire. La religion chrétienne, qui a fini par anéantir l'école d'Alexandrie, est précisément ce qui l'a sauvée au IIe siècle de notre ère. Appelée naturellement à la défense du polythéisme, Alexandrie se trouva à la tête d'un parti; elle combattit sans succès, mais la lutte fut glorieuse, même pour elle, et le polythéisme parut tout brillant encore au moment où il allait s'éteindre et disparaître pour jamais. Au lieu de comparer les deux adversaires et de rechercher dans les élémens mêmes de la lutte ce qui en a déterminé le résultat, M. Matter prend pour la décadence de l'école d'Alexandrie ce qui est tout au plus la décadence d'Alexandrie elle-même, et il nous abandonne tout à coup, au moment précis où l'histoire qu'il raconte acquiert de l'importance et de la grandeur.

Ce fut une haute pensée des premiers apôtres du christianisme d'établir dans Alexandrie une école chrétienne. Ils comprirent, comme plus tard Julien l'Apostat, que c'était là la capitale du paganisme. A côté de ce musée où toutes les religions étaient reçues, hormis la juive, en face de ce temple de Sérapis où l'on avait accumulé tant de trésors, s'éleva une humble école, un didascalée, une école de petits enfans. Les maîtres de cette école n'étaient pas, comme dans le musée, des chevaliers romains et des gouverneurs de province;

en devenant chrétiens, ils abdiquaient leurs honneurs, et se vouaient à la persécution et à la pauvreté. Tous les souvenirs, toutes les gloires, toute la force, étaient à leurs adversaires; pour eux, humbles parmi les plus humbles, pieds nus, revêtus d'habits grossiers, à peine nourris, mais indifférens sur leur misère, ils enseignaient pour quatre oboles toutes les lettres humaines, et prêchaient à tout le peuple les mystères de leur religion. Ils venaient renouveler par une religion nouvelle ce vieux monde que les Alexandrins voulaient sauver par l'éclectisme,

C'est une belle et noble chose que l'éclectisme appliqué à l'histoire, pourvu qu'on ne se renonce pas soi-même au profit du passé. L'autorité des siècles est imposante, mais la raison est au-dessus d'elle. L'éclectisme sans critique a bien encore quelque poésie : il comprend, il embrasse, il concilie tout; cela est beau et grand au premier coup d'œil, mais cela n'est ni sage, ni philosophique. On n'est philosophe qu'à condition de produire. On ne ressuscite pas un système en le recommençant, mais en le renouvelant.

Ce n'est ni la grandeur, ni la sublimité des doctrines qui manquent à l'éclectisme alexandrin. Ne parlons que de Plotin. Quel monde que les *Ennéades!* Il y a dans les *Ennéades* des croyances pour vingt siècles. Mais sur quoi reposent ces croyances? Sur le raisonnement, sur les faits, sur l'observation? On trouve de l'observation dans Plotin, mais il est trop clair qu'elle est insuffisante, et que les conclusions la débordent de toutes parts. Sur l'extase? L'extase explique l'existence d'une philosophie; elle n'en saurait justifier les résultats. Sur l'autorité? L'autorité n'est plus rien, quand on admet toutes les autorités au même titre.

L'éclectisme, pour être compris, demande une certaine culture; il faut, pour le créer, une érudition immense, une vaste imagination, une souplesse d'esprit à se plier à tout, à comprendre tout, à reconnaître, à deviner, à créer des analogies. Ce n'est pas là une doctrine qui puisse, à elle seule, remplacer une religion ou en retarder le triomphe. D'ailleurs le mysticisme alexandrin est un tout par la communauté de vues, d'origine et de méthode; mais les doctrines diffèrent pour chaque philosophe : chacun forme sa synthèse comme il peut et comme il veut. Les Alexandrins d'Athènes ne relèvent pas de ceux d'Alexandrie; Syrien, Proclus, Marinus, Isidore, sont indépendans de Iamblique et d'Olympiodore. Il se rencontre dans l'école plus d'un esprit éminent qui ne peut porter le poids de sa propre érudition, et qui, au lieu de coordonner en un grand tout ces élémens

divers, se perd dans des subtilités et devient victime d'une sorte d'éblouissement. A force de se complaire dans leur propre sagacité, ils en viennent à légitimer à leurs propres yeux jusqu'à l'imposture, pourvu qu'elle soit habile et qu'elle tende à leur unique but. Comment s'expliquer autrement leurs prétendus miracles? Il y eut parmi eux des illuminés; mais il y eut aussi des hommes habiles qui croyaient avec Platon qu'on peut tromper le vulgaire pour le sauver. Quand l'empereur Sévère réunissait dans son culte les images de Moïse et de Jésus-Christ à celles d'Apollonius de Tyane, il ne faisait peut-être qu'obéir à l'esprit de son temps; mais Hiéroclès, l'inventeur de la divinité d'Apollonius, voulait sans doute opposer ses miracles à ceux de Jésus-Christ, et pour combattre un Dieu, il en donnait un à sa secte.

L'unité et la simplicité même de la croyance des chrétiens, ce caractère qui frappe tous les yeux dans l'église œcuménique, apparaissait déjà, même aux gentils, à l'origine de la religion. Jamais l'antiquité n'avait présenté un pareil spectacle; ni l'institut de Pythagore, ni la religion des mages, ni les dogmes immuables des sanctuaires égyptiens, ne pouvaient en donner une idée. Réunis en concile dès les premiers siècles, les pères de l'église concentrèrent sous une formule brève et précise les principales vérités de leur foi, et ce symbole devint la règle inviolable de leur enseignement et de leur croyance. Cette simplicité, cette immobilité du symbole, rendit la propagande facile, et creusa dès le premier jour un abîme entre cette doctrine exclusive, invariable, et ces théories alexandrines, où les contraires pouvaient entrer, et qui, de l'aveu même des maîtres, pouvaient se contredire elles-mêmes impunément. Les deux doctrines opposées avaient sans doute quelques points de ressemblance, et c'est une étude curieuse de rechercher ces analogies et de les rapporter à leur véritable cause; mais au fond l'opposition était complète, et le principe de chacune était expressément la négation de celui de l'autre. D'un côté, on se fait gloire de tout admettre et de ne rien exclure, et de l'autre on se renferme étroitement dans un symbole hors duquel il n'y a pas de salut. Ici, intolérance absolue; là, indulgence universelle. Supposez une doctrine éclectique qui se fait gloire de n'être que cela, et cherchez quel est son contraire; c'est une religion intolérante avec un symbole immuable : c'est le christianisme.

Aussi quelle différence! Dès le premier jour, les Alexandrins se séparent. Les disciples immédiats de Plotin n'adorent pas tous le même dieu, et se construisent chacun une trinité différente. Dans

l'église chrétienne, au contraire, la plus légère erreur en matière de dogme sépare celui qui la professe du culte commun, et pour choisir un exemple du même temps, Origène le chrétien, qui avait peut-être été, à l'école de Plotin, le condisciple de l'autre Origène, et qui fut après Clément d'Alexandrie le chef du didascalée, ne put échapper à la censure, malgré tant de vertus et tant de services. Il y avait, dans cette église naissante, un pouvoir constitué, sans appel, maintenant la foi dans sa pureté et dans son intégrité, séparant le schisme de l'orthodoxie, et ne laissant aux membres de l'église que le droit d'enseigner, de commenter et de croire.

Ce qui assurait par-dessus toutes choses le triomphe du christianisme, c'est qu'il apportait une doctrine simple, raisonnable, à la portée de tous les esprits, du moins dans les points essentiels, composant un système facile à embrasser, et venant aboutir dans la pratique à la morale la plus pure. Les alexandrins, au contraire, défenseurs du polythéisme, avaient beaucoup à cacher, beaucoup à dissimuler : la souplesse de leur esprit suffisait à peine pour leur faire à eux-mêmes illusion sur des contradictions par trop choquantes, et d'ailleurs ils ne pouvaient s'adresser qu'à des intelligences du premier ordre; le peuple était incapable de comprendre leur philosophie, incapable de s'en tenir à une philosophie quelconque. Il lui fallait une religion. C'est parce qu'eux-mêmes l'avaient compris en hommes qui connaissent les exigences de leur temps, qu'ils avaient mis en avant ce vieux polythéisme auquel ils ne croyaient plus. Mais cette religion qu'il leur fallait subir, elle n'était plus pour tout le monde qu'un scandale; il fallait une religion, à la vérité, mais une autre. Conserver les formes du culte, les transformer en symboles d'une métaphysique profonde, et concilier ainsi la philosophie avec les traditions, telle est la chimère qu'ils poursuivirent, ne s'apercevant pas que pour le philosophe, à qui la métaphysique suffisait, le symbole était inutile, et que pour le vulgaire, incapable de rien saisir au-delà, le symbole restait une réalité et n'en valait pas mieux après toutes leurs tentatives. En un mot, les deux doctrines opposées ne pouvaient réussir que comme doctrines religieuses, et c'est ce qui fit à la fois la force du christianisme et la faiblesse des alexandrins.

Enfin, il faut tenir compte aussi d'un autre ordre de faits, d'une moindre importance à la vérité, mais qui ne sont pas indignes de l'attention de l'histoire. On se fait souvent illusion sur le véritable caractère d'une école philosophique. Une telle école n'est pas une congrégation religieuse. Sans doute, entre les membres de l'institut

pythagorique, il y eut une communauté parfaite de principes, de doctrines; mais quel fut le sort, quelle fut la durée de cet institut? Une philosophie, par sa nature, laisse aux esprits leur indépendance, et dès que l'indépendance est reconnue, chaque disciple peut avoir une doctrine particulière, et il est rare que la philosophie du chef d'école se transmette après lui sans altération. Peu d'écoles ont dans l'histoire une aussi longue durée que l'académie; comparez cependant le système de Speusippe à celui de son maître. Ce n'est plus Platon, c'est Speusippe; c'est une doctrine toute nouvelle qui rappelle en beaucoup de points la doctrine du maître, mais qui peut-être s'en écarte encore plus qu'elle ne s'en rapproche. Il en est de même de ce que l'on appelle ordinairement l'école d'Alexandrie; c'est une seule école, parce qu'elle procède d'un même maître, qu'elle emploie la même méthode, qu'elle conspire au même but et qu'elle défend la même cause; mais chacun des membres qui la composent a son action personnelle, son influence propre, son système à lui; il y a là plutôt un certain nombre d'écoles analogues qu'une seule école. Deux choses pourraient faire penser que le lien a été plus fort entre les philosophes de cette école, le musée et la *chaîne dorée*. Mais, quant au musée, qui fut le berceau de la gloire littéraire d'Alexandrie, c'est une institution spéciale dont tous les philosophes de l'école n'ont pas été membres, il s'en faut de beaucoup; et d'ailleurs le musée n'a jamais été qu'une sorte d'académie dont les membres vivaient en commun sans être soumis à un règlement ni astreints à un travail collectif. Le président du musée, que le roi devait toujours choisir parmi les prêtres, n'était que le premier entre ses égaux, et ne pouvait imprimer aucune direction aux travaux de ses collègues. Pour ce qui est de la chaîne dorée, par laquelle les alexandrins se rattachaient entre eux dans leur école, et rattachaient leur école aux écoles inspirées de siècle en siècle en remontant à Hermès, c'est une conception fort poétique sans doute et qui rappelle le fameux passage de l'*Ion;* mais cette chaîne n'était pas tellement serrée, qu'elle détruisît toute liberté et tout mouvement. Il restait quelque place à l'individualité de chaque doctrine et même de chaque philosophe, et il est permis de croire que Syrien, Proclus, Isidore, tout dévoués qu'ils étaient à ce grand intérêt commun du polythéisme et des doctrines de la chaîne dorée, conservaient aussi quelque ardeur pour la propagation de leurs propres idées et pour la gloire de leur nom. Il n'en était pas de même au didascalée; il n'y avait là ni ambition de gloire ni jalousie de puissance; on n'avait pas à défendre son influence

dans sa propre école, ni à combattre pour l'honneur de ses idées. Réunis dans une même pensée, soumis au même symbole, les chrétiens renonçaient même à interpréter leur foi, ou du moins ils soumettaient leurs interprétations à la censure des pères de leur église; cette unité parfaite de doctrines concentrait sans réserve toute leur action, toutes leurs forces, et cette unique action de tout un corps était nécessairement plus puissante que les efforts divisés de leurs adversaires. D'ailleurs la hiérarchie de l'église chrétienne, avec sa discipline inflexible, remonte au temps des premiers conciles, et l'on ne saurait trop insister sur la puissance d'une pareille organisation, qui jusque-là n'avait pas eu d'exemple. Les mystères, les colléges de prêtres, les sanctuaires même d'Égypte, n'en approchaient pas. La doctrine chrétienne est la première qui proclama sans restriction la soumission absolue de la raison à l'autorité, qui fit même aux plus grands docteurs un devoir de l'humilité, et qui mit au nombre des vertus l'obéissance passive et le renoncement de soi-même. Avec de tels principes, l'église enseignante forme l'unité la plus parfaite qui se puisse concevoir; ce ne sont pas plusieurs volontés qui s'accordent, c'est une seule volonté devant laquelle toutes les autres volontés s'anéantissent. Et cela même ne leur coûtait pas, puisque la doctrine étant commune, le prosélytisme de chacun, au lieu de nuire à celui des autres, le fortifie au contraire et lui vient en aide. Cette unité dans la doctrine, cette hiérarchie puissante, cette abdication de toute volonté individuelle, ce renoncement absolu de soi-même, signes caractéristiques des congrégations religieuses, seront toujours pour elles, en tous temps et en tous lieux, une des plus infaillibles conditions de succès.

Ce sont là les causes extérieures qui expliquent le résultat de cette lutte. Mais quand on laisse de côté toutes ces questions de positions et de personnes, et que l'on entre dans l'histoire des idées, la seule véritable histoire d'une école de philosophie, on aperçoit avec bien plus d'évidence encore combien cette école, d'ailleurs si riche, avait peu de chances de durée. Il semblerait en vérité, à voir comment M. Matter décrit les bâtimens du musée et dresse la liste de ses habitans, qu'il s'occupe à rechercher curieusement les vestiges d'une de ces littératures entièrement perdues pour nous, et dont nous connaissons à peine l'existence par la tradition. Il s'agit pourtant de l'école d'Alexandrie, c'est-à-dire de l'école la plus féconde en livres, sinon en bons livres, et l'on pourrait dire aussi la plus féconde en systèmes; car non-seulement chacun a le sien, mais il en est qui en

ont plusieurs, et des systèmes qui se contredisent. C'est, je l'avoue, une longue et pénible étude, de prendre un à un et de dépouiller tous ces commentaires, écrits pour la plupart dans un fort mauvais grec, et dont quelques-uns, à l'heure qu'il est, ne sont pas même édités; mais enfin, puisqu'ils existent, il n'est pas permis à un historien de l'école d'Alexandrie de les négliger. C'est dans leurs propres ouvrages qu'il faut étudier les alexandrins, et non pas dans Strabon, où M. Matter les a vus. Resserrer dans un dernier volume l'exposition des doctrines, et consacrer le premier à des catalogues, à des descriptions et à des plans, c'est se tromper sur le but même et le sens de la tâche qu'on s'est donnée; c'est entendre l'histoire de la philosophie en architecte.

Quand on pénètre pour la première fois dans cette littérature à la suite, qui ne présente jamais un livre qu'à titre de commentaire, il est naturel de se figurer qu'on va tourner constamment dans le même cercle et commenter sans fin le même texte. M. Matter n'a pas réfléchi que ce sont ici des commentateurs d'une espèce toute particulière, qui ne s'attachent pas à un livre, comme les faiseurs de notes et d'illustrations, pour le développer et le délayer dans des périphrases, mais pour fournir un argument nouveau à leur thèse favorite, que les ouvrages de Platon contiennent toutes les philosophies et toute la philosophie. Avec une prétention pareille, on ne saurait analyser le moindre dialogue de Platon sans y mettre un système complet; aussi, la plupart du temps, les commentaires des alexandrins sont une reproduction fidèle de la situation de leur intelligence au moment où ils écrivent; aucune suite, aucun ordre dans les idées; des digressions perpétuelles : c'est la pensée comme elle vient et à mesure qu'elle se présente. Si la lecture de la veille, la discussion, le besoin du moment, un ouvrage qu'un adversaire vient de faire paraître, ont imprimé à leur esprit une direction nouvelle, aussitôt ils introduisent dans leur système un élément nouveau, qu'ils empruntent aux mages, aux Éthiopiens, aux Juifs, à quiconque possède une idée qui puisse combler une lacune ou parer à une objection.

Au milieu de ce pêle-mêle d'explications philologiques et de systèmes, d'analogies puériles et de grandes pensées, ce n'est pas la moindre difficulté de l'histoire que de rattacher à une méthode commune ces éternelles divagations. Le lien existe cependant, et dans le silence complet de tous les historiens, et même du plus récent, j'essaierai de dire en peu de mots comment je conçois qu'on pourrait le retrouver.

Si j'ai réussi, dans ce qui précède, à montrer de quelle façon les cinq premiers siècles de la domination grecque en Égypte, depuis Alexandre jusqu'à Vespasien, préparent et amènent l'école philosophique dans laquelle tout ce mouvement littéraire vient s'absorber, et qui de Plotin, vers le IIe siècle de notre ère, s'étend jusqu'à Isidore et Damascius dans le VIe, on comprend facilement quels sont les trois caractères principaux qui distinguent les philosophes alexandrins. Mystiques par l'influence de l'Orient et de l'Égypte, et parce qu'ils combattent une religion au nom d'une autre; dialecticiens parce qu'ils voient Pythagore dans Platon, et dans Pythagore tout l'Orient, et que la méthode dialectique, qu'ils empruntent à Platon en la faussant, ou du moins en l'exagérant, convient à la fois aux exigences de leur position et à la nature de leur esprit; éclectiques enfin, parce qu'ils vivent sur une terre devenue la terre classique de l'érudition. Le caractère de leur méthode est avant tout dialectique, et, si j'ose le dire, contre l'opinion presque universelle, le mysticisme et l'éclectisme ne sont chez eux qu'accessoires. Pour peu qu'on y réfléchisse, quelle est la tendance de la dialectique poussée à l'extrême? La dialectique consiste à diviser et à rapprocher; considérée uniquement dans sa forme extérieure, c'est une méthode de généralisation; elle diffère de la généralisation purement logique en ce que les idées générales qu'elle découvre sont conçues par elle comme des réalités indépendantes des individus, comme des types existant réellement dans la nature des choses, et même plus réellement que tout le reste, car le reste n'existe que par eux. Cette méthode a le défaut d'attribuer à l'esprit trop de puissance, et de le laisser s'égarer trop loin des faits et de l'expérience. Il est évident en effet que l'esprit crée un nouvel être en créant un nouveau terme général, et que plus un philosophe aura de subtilité et d'imagination, plus il multipliera les réalités ou ce qu'il croit être des réalités. En appliquant ce procédé, qu'il ne s'agit pas ici de juger, puisqu'il appartient à Platon et non aux alexandrins, on crée une sorte d'échelle où tous les êtres dont le monde se compose occupent un ordre hiérarchique, suivant qu'ils sont plus ou moins généraux, c'est-à-dire, dans le point de vue des dialecticiens, plus ou moins réels. Or cette échelle, de quelque côté qu'on la considère, en montant ou en descendant, ne peut s'étendre jusqu'à l'infini; car elle a son point de départ dans le monde des sens, et, d'un autre côté, il y a une idée dans l'esprit humain, au-delà de laquelle il lui est impossible de rien imaginer, une idée qui est de toutes la plus générale, et non pas la plus générale pour

tel ou tel degré d'imagination dont on pourrait être doué, mais la plus générale pour tout esprit humain, quel qu'il soit, telle enfin qu'étant absolument et parfaitement simple, elle ne puisse être divisée et rapportée à une classe plus générale même par l'imagination la plus exercée et l'esprit le plus subtil. Cette idée suprême, qui arrête la dialectique et l'empêche de se perdre dans l'infini, c'est l'unité. Mais entre l'unité absolue et le monde des sens, l'imagination a beau jeu pour se développer, et il arrive, chose bizarre, que la même méthode qui procède par distinctions, et qui en vit, pour ainsi dire, à force de distinguer avec subtilité, finit par combler presque entièrement les intervalles, et à placer, par exemple entre deux distinctions données, tant de distinctions intermédiaires, que les différences tombent enfin dans l'infiniment petit, et qu'on arrive ainsi, par l'excès même de la distinction, à la confusion absolue. Platon ne s'était pas perdu dans cet abîme, préservé qu'il était par les leçons de Socrate, par l'excellence de son esprit, et aussi par le caractère du génie grec, si plein de mesure et de retenue, et qui a horreur de tous les excès. Mais les alexandrins qui s'emparent de cette arme dangereuse de la dialectique à une époque de civilisation très raffinée, dans un temps où les peuples, réunis violemment pour former une seule nation, perdent leur caractère, leurs traditions, leur croyance exclusive, et sont disposés à admettre tout ce qui est nouveau, étrange, bizarre, comme dans une sorte d'ivresse, les alexandrins ne savent pas se retenir; et il résulte de là que quand on se donne le spectacle de leur doctrine, on les voit osciller entre l'unité absolue et la confusion absolue, comme entre deux pôles opposés qui les attirent tour à tour, parce qu'ils ne voient pas, et ne peuvent pas voir au point de vue où ils sont placés, que ce sont là deux termes opposés, et même contradictoires. Il y a donc à la fois chez eux, par suite de cette dialectique poussée à l'excès, une tendance à tout diviser et une tendance à tout rapprocher. Rien n'est plus contraire évidemment qu'un pareil état à la philosophie et au sens commun; mais en même temps rien n'est plus commode pour une école placée sans cesse en présence d'habiles adversaires, et qui veut prouver par toutes les voies qu'elle possède à elle seule toute la sagesse, et qu'il ne peut y avoir en dehors d'elle que des parties d'elle-même.

La dialectique particulière aux alexandrins une fois bien comprise, il n'y a rien de plus facile à saisir que leur éclectisme. Ils poussent l'éclectisme à l'excès comme la dialectique; l'excès de la dialectique consiste à anéantir la possibilité des distinctions précisément en mul-

tipliant les distinctions; l'excès de l'éclectisme consiste à admettre simultanément deux doctrines contradictoires. A parler proprement, ce n'est là ni de l'éclectisme, ni de la dialectique; c'est une situation non philosophique, à laquelle on parvient en poussant à la dernière extrémité, contre toute raison, deux méthodes philosophiques. On conçoit du moins que cette dialectique sans frein donne place à cet éclectisme, qui n'est plus alors de l'éclectisme, et qui devient une confusion universelle; car si la dialectique épuise toutes les conceptions possibles de l'esprit humain, et les dispose dans un certain ordre, on peut rattacher tous les systèmes à quelque échelon de cette échelle immense. L'histoire de la philosophie y est à l'aise tout entière. Voici, par exemple, quels sont, chez la plupart des dialecticiens, les trois derniers termes généraux auxquels arrive la pensée, ce sont l'unité, l'intelligence et la force intelligente dans cet ordre. Or, les éléates ramènent tout à l'unité absolue sans intelligence ni puissance; Aristote, à un être intelligent qui ne connaît que lui-même et n'agit sur rien en dehors de lui; Platon, à une force intelligente. Ces trois dieux réunis n'en forment plus qu'un dans la philosophie de Plotin, et c'est à la fois un seul dieu et un dieu triple. L'unité placée au sommet de l'échelle est aussi la première personne, ou, comme parlent les alexandrins, la première hypostase de la trinité divine; l'intelligence tient le second rang, et la puissance le troisième. Le polythéisme de la Grèce, de l'Orient, de l'Égypte, les grands et les petits dieux, les démons, les génies, se distribuent suivant le degré de leur importance dans les échelons intermédiaires. Le monde des alexandrins, tel que la dialectique le leur donne, ne contient pas de vide, et forme un plein continu depuis l'alpha jusqu'à l'oméga; et dans ces espaces sans fin, ils jettent à profusion une myriade de divinités empruntées à tous les peuples et à tous les cultes.

On peut dire en un certain sens qu'il n'y a d'original chez les alexandrins que le parti pris de n'avoir point d'originalité. Cependant le caractère mystique de leur philosophie leur appartient en propre, et c'est assurément la première fois que l'extase est expliquée psychologiquement, et placée par une école philosophique au-dessus même de la raison. Il y a bien quelques traces obscures d'une opinion analogue dans Empédocle, et les alexandrins n'ont pas manqué de les faire ressortir, en les exagérant, suivant leur coutume; mais enfin quoiqu'ils aient pu emprunter des théories mystiques aux illuminés du Ier et du IIe siècle de notre ère, quoiqu'ils aient considéré certains passages du *Phèdre*, du *Parménide*, et de *la République* de

Platon comme une reconnaissance expresse de l'extase et des conceptions supérieures à la raison que l'extase produit, ils n'en sont pas moins, aux yeux de l'histoire, la première grande école mystique qui se soit produite en philosophie, et ce côté de leurs doctrines est même ce qui permet d'y découvrir les élémens d'une philosophie commune, au milieu de toutes ces opinions qui se heurtent et se contredisent, sans règle, frein ni mesure.

Une dialectique qui s'égare et se perd dans des subtilités, un éclectisme qui finit par n'être plus qu'une indulgence universelle et l'incapacité absolue de rien exclure, un mysticisme qui aboutit souvent à l'extravagance, tout cela fait que l'école d'Alexandrie ne pouvait naître et se soutenir qu'au moment où nous la rencontrons dans l'histoire, et qu'elle n'a pu vivre pendant cinq siècles qu'en se rattachant à tous les vieux souvenirs, et en appelant à elle tous ceux qui, par leur éducation, leurs principes et leur caractère, adhéraient fortement aux vieilles croyances et aux vieilles mœurs, et avaient en horreur toute innovation. M. Matter ne voit d'autre cause à la ruine de cette école que la décadence de la ville d'Alexandrie et le triomphe du christianisme par la protection de Constantin et de Théodose. Cela tient à son système général, sur lequel il est fort inutile de revenir; mais s'il avait compté les idées pour quelque chose, s'il s'était demandé quel est l'avenir d'une doctrine mystique qui s'appuie sur une théologie empruntée à toutes les théologies humaines, et, si on l'ose dire, encombrée de dieux; s'il avait comparé cette philosophie qui ne repose sur rien et qui renferme tant d'élémens étranges et disparates à cette autre doctrine si simple, si complète, si bien unie, appuyée uniquement sur le principe de l'autorité, et n'hésitant pas à le reconnaître; si M. Matter avait pu peser tout cela, il est permis de penser que l'histoire de l'école d'Alexandrie serait devenue entre ses mains quelque chose de moins inanimé, qu'on aurait entrevu du moins qu'il y avait là de grandes questions, une grande lutte, et qu'il serait sorti de ses recherches quelque lumière sur cette religion dont le triomphe presque universel est, après tout, le plus grand fait de l'histoire.

Ce serait au surplus commettre une erreur capitale que de ne voir autre chose, dans l'école d'Alexandrie, qu'une sorte de syncrétisme aveugle. Il y a bien du fumier dans cette scholastique alexandrine, mais il y de l'or en abondance. La nature et les attributs de Dieu, son action sur le monde, la nécessité, le mal moral, l'extase, l'expiation, la prière, que de problèmes philosophiques ignorés jusqu'alors ou

laissés dans l'ombre, et qui se trouvent tout à coup inondés des plus vives lumières! L'antiquité n'a pas de génie plus vigoureux que Plotin, et on peut citer tel livre des *Ennéades* dont la critique moderne ne retrancherait pas un seul mot. Ne serait-ce pas un abondant sujet d'études, que de comparer la doctrine des *Ennéades* à celle du concile de Nicée? Les ressemblances abondent; à quelle cause les attribuer? Y a-t-il eu des emprunts mutuels? Les deux écoles ont-elles puisé dans une source commune, ou bien encore sont-elles arrivées par des chemins divers à des conclusions identiques? Porphyre, Iamblique, Syrien, Proclus, venus après Plotin, construisent d'autres systèmes et donnent lieu à des rapprochemens nouveaux. En voici un que je signalerai, parce qu'il est propre à faire ressortir les contradictions et le défaut d'unité des théories alexandrines; le caractère propre des doctrines païennes, c'est, comme personne ne l'ignore, d'une part le polythéisme, et de l'autre l'éternité, ou plutôt la nécessité de la matière. Or, l'école d'Alexandrie soutient l'unité de Dieu et la production de la matière, tantôt par voie de procession, tantôt par voie d'émanation. Peu importent les détails des systèmes; mais, ce que chacun peut remarquer ici, c'est que voilà une école qui combat pour le polythéisme et le paganisme, et qui au fond n'est plus païenne. Elle conserve les dieux à la vérité; mais, pour les soumettre au grand Dieu, qui est l'artisan et le père du monde, pour en faire les forces personnifiées de la nature, ou des anges et des archanges intermédiaires entre les dieux et les hommes. N'est-il pas évident qu'à force de tout admettre, elle perd l'intelligence du rôle qu'elle a voulu soutenir, et jusqu'à la conscience d'elle-même?

Ce qui a fait la grandeur de l'école d'Alexandrie, c'est l'abondance des idées, le luxe de poésie et de sentimens qui déborde dans tous les ouvrages qu'elle a produits; ce qui a déterminé sa chute, c'est l'ascendant supérieur d'une religion à laquelle l'avenir appartenait, et l'extravagance où ont été conduits les alexandrins par l'abus de leur méthode. Cette folie qui s'était emparée des esprits au premier et au second siècle, et qui faisait surgir de tous côtés des prophètes et des miracles, se montre de nouveau vers la fin du cinquième; mais cette fois, c'est dans l'école même que la théurgie tend à se substituer au mysticisme. Au reste, dans les derniers siècles, la ruine de l'école est imminente, et c'est à peine si le zèle de Syrien et le génie de Proclus rendent à la philosophie un éclat passager.

On avait trop mis à nu les plaies du polythéisme; Alexandrie périssait par son principe. Déjà, sous le règne de Constantin, le peuple

avait pris parti pour la religion nouvelle; les chrétiens remplissaient alors la ville, et l'Égypte, et l'empire. Si le triomphe d'une des causes rivales avait dépendu du pouvoir, comme M. Matter paraît le croire, l'apostasie de Julien aurait pu être fatale au christianisme. Elle ne servit qu'à montrer qu'il avançait par sa propre force. Il avait déjà traversé des persécutions bien autrement cruelles. Ce qui marque, au surplus, que l'influence d'Alexandrie n'était pas méconnue, c'est le soin que prit l'empereur d'y réchauffer le zèle des écoles païennes. Il voulait restaurer le musée, rouvrir les sanctuaires. Le médecin Zénon de Chypre, à qui cette mission fut confiée, se consuma, pour y parvenir, en inutiles efforts. Rien n'y pouvait; le paganisme n'avait plus de souffle. L'évêque arien qui occupait le siége d'Alexandrie pendant l'exil de saint Athanase, disait à la foule qui l'entourait, en passant devant le Sérapéum : « Jusqu'à quand tolérera-t-on ces sépulcres? » Bientôt Théodose fit fermer les temples ou les convertit en églises chrétiennes. On montrait au peuple avec dérision les statues creuses dont les prêtres s'étaient servis pour faire parler leurs dieux. A Alexandrie, toutes les statues furent renversées; on en laissa debout une seule, comme un monument de la folie du polythéisme; c'était un cynocéphale. Enfin Théodose ferma l'école d'Athènes en 529. Celle d'Alexandrie végéta encore quelque temps, et il restait à peine quelques faibles traces de toute cette vie littéraire, quand Omar fit jeter à l'eau la seconde bibliothèque, et que l'Égypte devint musulmane.

En s'attachant aux faits matériels avec une persévérance opiniâtre, M. Matter est parvenu à supprimer tout l'intérêt que l'école d'Alexandrie inspire. Quand il n'a plus que des ruines à nous montrer, on n'éprouve ni pitié ni sympathie pour ces écoles détruites, pour cette civilisation anéantie. C'est qu'en supprimant les idées, il a supprimé tout, et qu'il ne reste dans son livre que des noms propres qui ne rappellent rien et ne disent rien.

Voilà un développement de dix siècles; où est l'unité de cette histoire? Quel en est le point culminant? Quel rôle a joué cette école sur la scène du monde? Comment se rattache-t-elle aux autres écoles? A-t-elle vécu sur de vieilles idées, ou produit des idées qui lui appartiennent? Et cette antiquité que l'école d'Alexandrie représente tout entière, ce vieux monde si héroïque, si poétique, avec ses traditions, ses arts, ses mœurs, sa littérature, a-t-il péri sans retour dans Alexandrie? N'a-t-il rien laissé de lui dans la société nouvelle? M. Matter annonce sur son titre et déclare dans sa préface qu'il com-

parera l'école d'Alexandrie aux écoles contemporaines; mais cette comparaison roule, comme son histoire entière, sur les édifices, sur les catalogues, sur toutes ces menues questions qui n'ont d'intérêt qu'à condition de se rattacher par quelque endroit à l'histoire des idées. Singulière confusion, qui substitue les bâtimens d'une école à l'école elle-même, et qui croit que cette noble et sérieuse curiosité qu'excite une école de philosophie, s'attache aux lieux où elle a brillé, et non aux doctrines qu'elle a propagées! On peut disserter sur des détails de temps et de lieu dans des notes à la suite d'un livre; mais faire des notes le livre même, et appeler cela une histoire, c'est se tromper sur la valeur des mots qu'on emploie. Il fallait faire l'histoire du musée comme Parthey et Klippel, ou de la bibliothèque comme Ritschl. Cela intéresse les érudits et ne trompe personne.

M. Matter est assurément un homme exact et consciencieux, qui a cru de bonne foi qu'il faisait l'histoire de l'école d'Alexandrie. Il avait déjà publié, il y a vingt ans, un livre sur le même sujet, qu'il intitulait dans ce temps-là *Essai historique*. Ce mot d'histoire, disait-il alors dans sa préface, lui avait paru trop ambitieux. De nouvelles recherches sur les bibliothèques et le musée auront sans doute apaisé ses scrupules; et ce livre, composé avec soin sur un sujet fort ingrat, quand on le comprend comme lui, mérite en effet une part d'éloges. Toutefois, même à ce point de vue, il y a bien çà et là quelques reproches que l'on pourrait faire à l'auteur. Par exemple, pourquoi M. Matter a-t-il accueilli les calomnies odieuses dont la vie privée d'Aristote a été l'objet, et les a-t-il répétées comme des faits acquis à l'histoire? Ses interprétations semblent aussi quelquefois un peu hasardées : à propos de la prière que les Égyptiens adressent aux dieux pour faire retomber sur les ministres les fautes du souverain, croirait-on que M. Matter appelle cela une idée tout-à-fait constitutionnelle? Le contre-sens est complet, et ce n'est pas du côté de Dieu que la personne des rois constitutionnels est inviolable et sacrée. Mais à quoi bon ces objections de détail? Le livre de M. Matter conserve son importance propre. Il fournira des matériaux utiles à une histoire future de l'école d'Alexandrie; car, il faut bien le répéter, après ces savantes et curieuses dissertations, l'histoire de l'école d'Alexandrie reste à faire, non pas parce qu'elle a été mal faite, mais parce qu'elle n'a pas été faite.

Une histoire réelle de l'école d'Alexandrie serait le complément nécessaire de tous les grands travaux dont la philosophie ancienne a été récemment l'objet. Outre l'importance historique de cette école,

ce livre pourrait éclairer tout un côté de la science de l'homme. Alexandrie est, dans l'histoire, la première école mystique. Plotin et ses successeurs ont étudié tous les phénomènes si compliqués, si délicats, si fugitifs, de l'extase, et cette analyse, souvent obscure, mais quelquefois lumineuse, a devancé sur beaucoup de points la profonde psychologie mystique du catholicisme, qui donne une si grande importance aux livres ascétiques du moyen-âge. Le mysticisme, je le sais, est le plus souvent un ennemi de la philosophie, ennemi d'autant plus dangereux qu'il s'appuie sur de plus nobles sentimens, et redoutable surtout en ce qu'il est l'écueil des ames tendres et passionnées. A quelle loi de la nature humaine, à quel dessein caché de la Providence, répondent ces aspirations ferventes, ces désirs inquiets, cet élan, ce soupir de l'homme vers Dieu? Y a-t-il véritablement dans l'extase une force d'intuition refusée à la raison elle-même? L'excès de l'amour est-il une surabondance de grace, ou faut-il mettre le devoir au-dessus de l'amour de Dieu, et soumettre l'illumination mystique au contrôle de la raison? Alternative pleine d'incertitude, redoutable et mystérieuse question que l'humanité porte partout avec soi, comme son tourment et comme sa gloire, et dont la philosophie seule peut aujourd'hui lui donner la solution.

JULES SIMON.

THOMAS CARLYLE.

THE FRENCH REVOLUTION, A HISTORY (1).

Depuis l'époque de Byron et de Scott, ère mémorable de la littérature britannique, et qui laissera au front du XIXe siècle une trace éclatante et immortelle, l'écrivain qui a le plus vivement préoccupé l'attention en Angleterre, c'est Thomas Carlyle.

Le style anglais avait traversé, au XVIe siècle, les phases de l'imitation italienne et espagnole, et au XVIIe, celles de l'imitation française, grecque et latine. A la fin du XVIIIe, il revint brusquement à son point de départ anglo-saxon. Ce retour à ses origines lui donna la force extraordinaire et la beauté mâle ou naïve qui distinguent les poètes et les prosateurs de l'époque immédiatement antérieure à la nôtre. Byron, Scott, Southey, Cobbett, Coleridge, Lamb, Hazlitt, Wordsworth, quelles que fussent les diversités de leur esprit, ont recherché avec amour la verdeur et la puissance de l'ancienne diction anglaise; chez quelques écrivains, tels que Leigh Hunt, Keats et Shelley, l'affectation de l'archaïsme étouffa des qualités distinguées.

L'humanité est ainsi faite, qu'elle ne peut se passer de modèle. Après avoir épuisé la copie de l'antiquité grecque, de l'Italie, de

(1) In three volumes. J. Fraser, Regent-Street, London.

l'Espagne, de la France et de l'archaïsme national, il ne restait plus à l'Angleterre qu'une seule imitation à tenter, celle de l'Allemagne. Déjà Coleridge, Walter Scott et Wordsworth avaient emprunté à ce pays, non pas des formes, mais des fictions ou des théories. Personne cependant n'avait essayé de rapprocher le style anglo-saxon du saxon primitif, et de fondre ensemble les caractères particuliers et distincts de l'idiome allemand, avec ceux de l'anglais qui en dérive. Les analogies et les dissemblances des deux langages semblaient s'opposer également à cette fusion. Bien que toutes les racines anglaises soient teutoniques, la phrase anglaise ne marche jamais selon la syntaxe allemande. Le mot anglais reste isolé et repousse l'assimilation; la phrase anglaise, phrase de gens d'affaires, aime la précision et la rapidité. Le mot allemand, au contraire, s'associe aisément à d'autres mots; il se compose, se ramifie et se complique à volonté, s'assimilant et groupant autour de lui presque tous les mots qu'il veut absorber. La phrase germanique est complexe comme le mot germanique; elle s'emboîte, s'agence, se contourne, se plie et forme très aisément une synthèse vaste dont la coordination harmonique est une beauté pour elle. L'allemand n'est que de l'anglais à syntaxe complexe; l'anglais n'est que de l'allemand réduit à son expression analytique et la plus simple. On peut très bien écrire une page allemande, calquée sur le mode de la syntaxe anglaise; elle sera claire et un peu plate, voilà tout. On ne peut transvaser une page de Novalis ou de Hegel en anglais pur, sans faire subir une excessive violence à l'idiome qui sert de récipient aux idées traduites.

Une étude approfondie de la poésie et de la philosophie allemandes avait préparé Carlyle à la création du nouveau style anglo-allemand qui lui appartient; singulière œuvre qu'il a réalisée en Angleterre, nous dirons tout à l'heure avec quel succès. Sa traduction du *Wilhelm Meister*, de Goethe, et ses *Mélanges critiques sur la Littérature allemande*, contenant quelques morceaux biographiques d'une haute valeur, signalèrent un esprit curieux, ardent, énergique, investigateur, et le placèrent au premier rang de ceux qui se livrent en Angleterre aux mêmes études. Toutefois son métier de traducteur lui nuisait fort. On a peine à reconnaître chez le même homme les qualités qui semblent se repousser mutuellement, et l'on nie autant que l'on peut l'esprit d'un philologue, l'originalité d'un traducteur, le génie d'un érudit. Carlyle était tout cela, et à la fois. Son talent n'en restait pas moins assez obscur, quoique ces ténèbres fussent sillonnées de quelques lueurs. On commença à le distinguer, lorsque la

Revue d'Édimbourg ouvrit ses pages à deux articles de Carlyle sur Jean-Paul Richter et sur Novalis. L'auteur, ennuyé sans doute de rester si long-temps dans les limbes littéraires, avait pris, en désespoir de cause, le parti d'écrire à l'allemande, sans se gêner, avec des mots longs d'une toise et une fécondité inouie de mots composés. L'innovation fut remarquée, critiquée, puis enfin pardonnée à Carlyle, qui, dans un sujet tout allemand, pouvait soutenir qu'il avait droit de l'être un peu trop. Un article intitulé les *Signes caractéristiques du Temps*, inséré dans la *Revue d'Édimbourg*, révéla chez lui d'autres qualités plus rares, la profondeur, la sagacité, la justesse, et cet instinct du mouvement général de l'humanité, qui est sublime quand il s'élève jusqu'à la prophétie. Ici les singularités de diction étaient encore plus marquées que dans les écrits précédens du même auteur; on s'y heurtait sans cesse contre des mots absurdes, dans le genre de *faim-et-soif-ocratie*, mots qui ne produisent pas en anglais un effet beaucoup meilleur que dans notre langue. Cependant le public étonné, peut-être attiré par le ridicule extérieur et la baroque nouveauté d'un style qui ne lui en rappelait aucun autre, se rapprochait de Carlyle. Le *Magazin de Fraser* l'accepta alors pour rédacteur, et lui donna ses coudées franches. Le *Fraser* est un recueil *tory* auquel coopèrent des gens de beaucoup d'esprit, et qui ne redoute ni la hardiesse, ni l'originalité, dans leur excès même. Carlyle profita de l'occasion, et écrivit pour le *Fraser* un petit volume intitulé *Sartor resartus*, facétie rabelaisienne et mystique, étincelante de talent et d'idées, mais dont l'obscurité burlesque dérouta beaucoup de lecteurs. A ce *Sartor resartus* succéda un autre essai intitulé *le Procès du Collier*, roman philosophique auquel la fameuse aventure du collier servait de prétexte, et qui avait pour but le développement des causes immédiates de la révolution française. C'était divisé en chapitres, tous très brillans, quelques-uns grotesques, et qui eurent un extrême succès. Sans doute ce succès engagea Carlyle à écrire du même style son *Histoire de la Révolution française*, qui a été accueillie avec la même faveur.

Il a paru, dans ces derniers temps, en Europe, peu d'ouvrages aussi dignes d'attention; il en est peu que distinguent autant de qualités répulsives à la fois et sympathiques. Si votre coup d'œil s'arrête aux surfaces, et que les singularités extérieures vous repoussent, ne lisez pas cet étrange livre. La forme mystique et obscure choisie par Carlyle vous fatiguerait bientôt, et vous vous plaindriez de tant de voiles qui ne sont pas même transparens. Si la pureté de la diction

vous charme, si vous êtes habitué au style anglo-français d'Adisson, à la phrase brève, incisive et toute britannique de Bacon, à la période énergique et robuste de Southey, Carlyle vous déplaira : vous ne saurez que faire de ces mots composites, que la phraséologie anglaise a toujours repoussés, de ces incises perpétuelles, qui jettent à travers sa pensée-mère une forêt de broussailles parasites. Si vous êtes historien du fait, et que vous vous complaisiez surtout à l'étude pratique des évènemens et des choses, vous le mépriserez encore; car les faits sont mal racontés par lui, tantôt grossis quant à leur importance, tantôt accumulés ou brouillés diversement, toujours privés de cet ordre lumineux qui est l'histoire.

Mais si vous êtes philosophe, c'est-à-dire observateur sincère de l'humanité, vous relirez plus d'une fois son ouvrage. Il vous charmera spécialement, si vous osez vous élever au-dessus des partis et des préjugés quotidiens.

Ce n'est ni un livre bien écrit, ni une histoire exacte de la révolution française.

Ce n'est pas une dissertation éloquente, — encore moins une transformation des évènemens et des hommes en narration romanesque.

C'est une étude philosophique mêlée d'ironie et de drame, rien de plus.

Elle ne se concentre pas dans le cercle de la révolution française. Elle s'attache au cours entier de la civilisation européenne, dont ce mouvement terrible est une des cataractes les plus imposantes. En l'écrivant, l'auteur s'est beaucoup plus occupé de la pensée que du mot; il a médité son œuvre plus qu'il ne l'a élaborée. Il a presque toujours bien vu; il a souvent mal dit. Son récit a toute la chaleur d'un spectacle présent et actuel. Ces *voyans* (1), qui pénètrent l'histoire dans son intimité, dans le secret de son fonds et de sa réalité, qui comprennent l'inutilité des surfaces et la nullité des faits inexpliqués, sont rares. Savent-ils à la fois *voir* et *dire?* ils sont sublimes; Thucydide, par exemple, et Tacite. La moitié de ce don merveilleux, c'est la moitié d'un grand homme.

Carlyle n'a que cette moitié, et précisément celle qui convient le moins à l'intelligence française, la sagacité et la profondeur.

Notre don et notre besoin national, c'est la clarté. La théorie de Carlyle, encore obscure et ambiguë, ne se révèle pas à ses yeux d'une

(1) *Voyant*, doué de la seconde vue écossaise; *seer*, magicien des choses humaines.

manière certaine, puissante et systématique. Il ne sait pas tout ce qu'il veut, il ne comprend pas tout ce qu'il sait, il ne discerne pas tout ce qu'il voit. Il est sur le trépied de la pythonisse. De là s'exhalent des vapeurs qui sont les pensées de Carlyle. Il y a des formes mystiques dans le nuage, des lueurs éclatantes au sein de cette brume, et des points de vue lointains qui déchirent le voile flottant de ses méditations. Les uns dédaigneront ces vagues épaisses et tumultueuses qui dérobent au regard la moitié des tableaux de l'avenir; les autres se prosterneront avec une admiration profonde devant des clartés incomplètes. Essayons de dire ici ce qui manque au philosophe Carlyle et ce qui fait sa grandeur; c'est l'un des plus mauvais écrivains et l'un des plus puissans penseurs de l'époque.

Soit que l'éducation de Carlyle se soit faite en Allemagne, ou que les singularités inconnues de sa jeunesse l'aient assimilé aux pensées dominantes des écrivains germaniques, il s'est trouvé, par une série de causes que lui seul est capable de dire et qu'il n'a pas jusqu'ici racontées, profondément isolé de l'Angleterre. Ce malheur pour sa vie est un bonheur pour sa gloire. Il n'a rien sacrifié à aucun parti. Il a été l'homme de sa pensée et l'expression de son caractère. Après dix années de demi-obscurité, la Grande-Bretagne a reconnu en lui un génie. En France, son adoption eût éprouvé plus de difficultés encore. Nous sommes fort disposés à nier la puissance d'une idée, toutes les fois qu'elle n'est pas incorporée à une masse d'hommes qui la prend pour son étendard. Carlyle, répugnant à cette servitude disciplinaire des groupes hostiles, s'est placé au-dessus de tous les partis, si bien qu'on le croirait homme de tous les partis. Il reconnaît que la maturité des temps a entraîné la révolution; il admet la petitesse, la faiblesse, la misère de presque tous ses acteurs; il admet la grandeur, la vigueur, la nécessité du combat. Il ne méprise point la royauté qui est une forme. Il n'exalte pas la république qui est une forme. Il comprend que les sociétés sont des corps, dont l'organisme intérieur s'use, et qui se renouvellent par des cataclysmes. Il ne fait point l'apothéose des destructions; il ne maudit pas la mort qui est nécessaire à la vie. Il sent que la royauté était devenue mensonge, que l'on ne croyait plus à elle. La hiérarchie ecclésiastique, ainsi que le fond même des croyances, ayant perdu leur force virtuelle, devenaient mensonge à leur tour. La ferveur de l'explosion qui eut lieu, quand on reconnut le creux et le vide général des institutions sur lesquelles on reposait, ce fut la révolution; — cette ferveur tint lieu de croyance alors, — une croyance de néant!

Carlyle raconte comment se fit cette opération de destruction, comment croula pêle-mêle la vaste fabrique de la monarchie française, précédant la ruine de la monarchie européenne. Qu'il y ait eu, dans ce moment, des protecteurs du vieux monument et d'ardens démolisseurs de ces pierres vermoulues, il ne s'en étonne pas. Que les uns et les autres aient été violens toujours, sublimes rarement, ridicules souvent, il ne s'en étonne pas davantage, et il n'accuse personne. Quand les acteurs sont puérils et les personnages mesquins, il compare en riant leur petitesse aux énormes dimensions de la catastrophe, et c'est alors qu'il lui arrive d'être fréquemment burlesque.

Ce côté de son talent n'est pas moins hostile que tous les autres à nos habitudes et à nos idées gallo-romaines, toujours un peu solennelles et disciplinaires. Il n'y a rien, certes, qui nous aille moins que le ton burlesque appliqué comme couverture et comme voile à une pensée énergique et à un tableau puissant. Nous préférons le vernis de la profondeur dorant la nullité du fond, à l'air frivole ou gai cachant un fond sévère. Ceux de nos compatriotes qui s'aviseront de lire quelques chapitres de Carlyle sur la foi de notre recommandation, croiront en vérité que nous nous moquons d'eux, quand ils déchiffreront les titres suivans : *Astrée de retour sans un sol ; — Pétition hiéroglyphique ; — Problématique ; — Les sacs à vent ; — Cela devient électrique ; — Mercure de Brézé ; — De Broglie, dieu de la guerre ; — Les Noyades ;* — etc., etc. Leur mépris pour l'homme qui traite en style de Scaramouche le plus grand évènement des temps modernes se mêlera sans doute de quelque colère qui pourra bien retomber sur son critique.

Raisonnons cependant. La grandeur des caractères ne dépend point de la grandeur des évènemens. Il est également vrai que les faits sérieux et graves de ce monde sont toujours mêlés d'un alliage de puérilité et de bizarrerie qui n'est pas le moindre enseignement de l'histoire. Reproduire au hasard ces misérables détails sans en oublier un seul serait une œuvre absurde et abjecte; les choisir et les caractériser, de manière à ce que l'humanité tout entière, analysée dans ses derniers replis et dans ses derniers élémens, se montre et s'offre nue à l'œil investigateur, c'est un travail sérieux, immense et profond. Lorsque Cromwell et ses officiers décidèrent que la république serait instituée en Angleterre, lorsque ce puissant hypocrite eut écouté les déclamations de ceux qui l'entouraient et leurs sermons contre le pouvoir d'un seul et la dictature, il lui prit tout à coup (dit Ludlow, qui était présent) « une si folle joie, que, saisissant un coussin, et

me le jetant à la tête d'un air grave, il descendit l'escalier quatre à quatre. Je m'emparai d'un autre coussin que je lui lançai à mon tour du haut de l'escalier. » Voilà un bien petit fait et qui déroge singulièrement à la gravité des conspirateurs puritains, à la majesté de l'histoire, au but grandiose et au caractère austère de l'époque. Qui n'aperçoit cependant la lumière versée par un incident aussi grotesque sur Cromwell, son caractère, ses associés, ses espérances et son avenir? Dans cette facétie, il y a plus de mépris burlesque pour les graves utopies des gens qui conspirent avec Cromwell, que dans un volume entier de commentaires; c'est une révélation si naïve de son énergie et de son ambition comprimées! Carlyle n'a pas oublié un de ces traits. Son habileté consiste à les choisir, à les détacher, à les éclairer. La force de son intelligence l'empêche de confondre les faits mesquins avec les circonstances caractéristiques, les petitesses inévitables de la vie humaine avec les bassesses spéciales de l'individu. Son Mirabeau, son Bonaparte, sa Charlotte Corday, soumis à ce procédé bizarre et peints à la loupe, n'en paraissent que plus grands.

En analysant Carlyle, on est obligé d'expliquer perpétuellement l'opération de sa pensée et de dire les motifs de cette opération. Quant à son style, qui n'est ni anglais ni allemand, nous ne nous chargeons point de le défendre; c'est assez de le comprendre, ou plutôt de le deviner. Il se distingue surtout par la recherche, la manière, l'exagération et l'affectation; mais ce qui est singulier, c'est que cette affectation est naïve. Il ne la revêt pas comme un costume; elle est devenue lui-même. Elle résulte de ses longues études, de l'éducation excentrique qu'il a imposée à sa vie intellectuelle, et de la retraite dans laquelle il vit. Comme ensemble et comme plan, l'œuvre offre des disparates; un accès lyrique interrompt pendant six pages une description matérielle, et l'apostrophe hasardée tache presque tous les chapitres de points d'exclamation interminables. La répétition des mêmes épithètes, appliquées sans cesse aux mêmes hommes, comme dans Homère, produit un effet nauséabond; vous vous ennuyez fort de retrouver toujours *l'incorruptible verdâtre* au lieu de *Robespierre*, et le *lieutenant-olive-noire* pour le *jeune Bonaparte*. L'art de la composition, celui des nuances heureusement fondues, le goût, la modération, la grace, tout ce qui s'apprend dans un certain monde élevé, manquent à Carlyle. Cette habitude de style, péniblement forte et sèchement étudiée, rappelle la vieille école de peinture allemande, dont nous ne contestons pas les mérites, mais qui,

à son énergie, à sa précision et à un sentiment profond de l'art, joignait une sécheresse si laborieuse.

Tels sont les défauts de forme et de composition qui rendent cet ouvrage intraduisible et à peine intelligible. Au lieu de trouver un livre fait, une pensée accomplie, un plan mis en œuvre, comme c'est la loi et la juste loi en France, vous découvrez, accumulés dans un espace assez étroit, les élémens de la pensée, les suggestions les plus diverses, les points de vue les plus originaux, les excitations les plus vives de l'esprit. Ce travail, qui n'est pas achevé, tente et stimule toutes les capacités et toutes les facultés de votre intelligence. Tout ce que vous avez d'activité et de mouvement dans le cerveau s'ébranle et s'émeut à cette impulsion originale. Ce serait un chef-d'œuvre, si Carlyle avait réalisé, par la grande perfection de la forme, la profondeur et la variété du sens que son livre contient. Erreur ou malheur qui appartiennent au Nord, aux Anglais moins qu'aux Allemands, mais à toutes les nations empreintes de teutonisme, à toutes les langues teutonnes. *Esse quàm videri;* c'est le mot d'ordre de ces peuples. Ils ont pardonné à Burke sa gaucherie et la longueur déclamatoire de ses discours en faveur de son éloquence. *Videri quàm esse*, c'est la devise de tous les peuples méridionaux qui ont recueilli l'héritage romain; elle emporte avec elle les dangers contraires. Notre littérature est pleine de talens complets et creux, de livres bien divisés et nuls, de formes extérieures qui ont passé pour régulières, d'apparences de choses *complètes* qui ne sont complètes que par leur aspect. Les boîtes à épopée, les canevas à roman, les charpentes de drame, ingénieuses et mécaniques fabrications des artisans sans idées qui se livrent à ces agréables métiers, abondent parmi nous. Les littératures septentrionales au contraire manquent d'œuvres régulièrement fabriquées. Les uns, hommes du Nord et du teutonisme, crient *vivat*, à propos de six pages, même brutales, qui prouvent *génie* et *pensée;* les autres, enfans du Midi et de Rome, s'agenouillent devant un volume bien rangé, s'il est gros. Pour ceux-ci, le génie est la forme; pour les autres, la valeur intrinsèque décide de tout. Il est curieux de retrouver dans cette division, plus féconde qu'on ne le pense, d'une part l'héritage plastique de la littérature grecque et de la discipline romaine, accepté par les méridionaux, d'un autre le sauvage élan des nations germaniques conservé dans le Nord. Ce point de vue, exactement historique, profondément vrai, explique à la fois toute la diversité de nos littératures et toute celle de nos institutions politiques dans l'Europe moderne.

Une extrême valeur philosophique n'empêche donc pas l'ouvrage de Carlyle d'être incomplet et obscur. Mais que de talent, quelle sagacité dans ce livre obscur! Cette admirable sympathie shakspearienne, qui voit tout de très haut, qui est indulgente pour tout, qui est ironique pour tout, qui a des larmes pour les millions de douleurs humaines, qui a des sourires pour les innombrables folies de ce monde, se trouve comme raffinée philosophiquement et portée à son expression la plus haute dans l'intelligence de Carlyle. Il est impartial par ironie et par pitié. C'est encore un sentiment peu français. Nous sommes trop ardens, trop vifs, trop guerroyans, pour nous résoudre à une impartialité si froide et si haute. Nous croirions nous faire injure en admettant les qualités d'un ennemi. Nous adorons ceci, nous détestons cela. Hélas! il y a peu de choses qui soient adorables ou détestables. Souvent encore, pour accommoder les affaires, nous détestons la même idée ou le même homme, après les avoir adorés. Là, dans cette faculté rapide d'émotion vive, est notre élan, là notre puissance, là aussi notre faiblesse. La haute, souveraine et magnifique justice nous semble odieuse; c'est froideur, indifférence, nullité, qui sait? perfidie peut-être. Quant à Carlyle, son œuvre ultra-saxonne ne peut guère nous convenir : elle est teutonique par le long et intuitif regard; elle est anglo-normande par la connaissance des hommes et des affaires. Elle n'a rien de romain, rien de gaulois, rien de disciplinaire, rien d'extérieur; allemande et anglaise, elle pèche par la mauvaise forme; elle excelle par la sincérité de la profondeur.

Tous les défauts singuliers et toutes les qualités étranges de l'écrivain se retrouvent dans le passage suivant, consacré à l'ouverture des états-généraux. Je le répète, que l'on ne s'étonne d'aucune bizarrerie, que l'on se garde bien de comparer Carlyle à personne, et qu'on lui donne liberté plénière, comme les rois du moyen-âge la donnaient à leurs fous; écoutez-le avec patience, s'il est possible.

« Voici, dit-il, le baptême de la démocratie, le temps l'a enfantée, après le nombre de mois nécessaire, et il faut baptiser la fille. La féodalité reçoit l'extrême-onction. Il faut qu'il meure, ce système monarchique décrépit, usé de travaux, car il a beaucoup travaillé, ne fût-ce que pour vous produire, vous, tout ce que vous avez et tout ce que vous savez : il faut qu'il meure, usé de rapines et de disputes appelées victoires glorieuses, de voluptés et de sensualités. Il est vieux, très vieux, il radote. Entre les angoisses de l'agonie et les angoisses de l'enfantement, un nouveau système va naître. Quelle

œuvre! ô ciel et terre! Que résultera-t-il de cette révolution? batailles et sang versé, massacres de septembre, ponts de Lodi, retraites de Moscou, Waterloos, Peterloos, réformes parlementaires, guillotines, journées de juillet! — et depuis le moment où nous écrivons ceci, deux siècles au moins de combat (si nous osons prophétiser), deux siècles, et c'est le moins, avant que la démocratie traverse ces tristes et nécessaires époques de charlatanocratie, avant qu'un monde pestiféré soit détruit, avant qu'un nouveau monde verdoyant et frais reparaisse à sa place.

« Membres des états-généraux, assemblés à Versailles, réjouissez-vous, le but lointain et définitif apparaît à vos yeux; tout l'espace intermédiaire vous est caché. Aujourd'hui sentence de mort est portée contre le mensonge; sentence de résurrection, à quelque distance que ce soit, est prononcée en faveur des réalités. La grande trompette du monde proclame aujourd'hui qu'un mensonge est impossible à croire : voilà tout. Croyez cela, soutenez cela, et laissez faire au temps. Vous ne pouvez rien de plus, et que Dieu vous aide!

« Regardez cependant, les portes de l'église Saint-Louis s'ouvrent tout à coup. La grande procession marche vers Notre-Dame, un vaste cri, un cri unique, déchire l'air. En effet c'est un spectacle solennel et splendide : les élus de la France, puis la cour de France, tous en rang et en ordre dans leurs costumes respectifs et à leurs places assignées; nos communes en petits manteaux noirs et cravates blanches; la noblesse en habit de velours brodé d'or aux nuances éclatantes, ruisselante de dentelles, flottante de plumes; le clergé en rochet, en aube et dans sa splendeur ecclésiastique; enfin le roi lui-même et sa maison : tous dans leur splendeur la plus éclatante. — Hélas! c'est le dernier jour de cette splendeur. Quatorze cents hommes, amenés par l'orage politique de tous les points de l'horizon, se réunissent pour une œuvre inconnue et profonde. Oui, dans cette masse qui s'avance silencieuse, il y a de l'avenir endormi. L'arche symbolique ne marche pas devant elle comme devant les anciens juifs : ils ont cependant aussi leur alliance; eux aussi président à une nouvelle ère dans l'histoire des hommes. Tout le futur est là, toute la destinée qui les couve de ses ailes sombres : l'avenir illisible et inévitable gît dans les cœurs et les pensées flottantes de ces hommes. Singulier mystère! ils l'ont en eux, l'avenir! et ni leurs yeux ni aucun œil mortel, mais seulement l'œil suprême, peut le découvrir. Il éclora de lui-même, je vous le jure, dans le feu et le tonnerre, dans les siéges et les champs de bataille, dans le frémissement des drapeaux, le

piétinement des coursiers de guerre, l'incendie rouge des villes et le cri des nations étranglées! Voilà les choses qui restent cachées, profondément enveloppées au sein de ce quatrième jour du mois de mai. Depuis long-temps elles y étaient déposées, et les voici qui éclosent. En vérité, que de miracles n'y a-t-il pas dans chacun des jours qui naissent, si nous savions les déchiffrer? — mais heureusement nous n'avons pas d'assez bons yeux. La plus méprisée de nos journées n'est-elle pas le confluent de deux éternités? Supposez cependant, mon bon lecteur, que nous prenions position comme tant d'autres sur quelque corniche ou quelque entablement. Clio la muse nous le permet sans miracle; jetons un passager regard sur cette procession, sur cet océan de vie humaine, mais un regard prophétique qui n'appartient qu'à nous aujourd'hui : nous pouvons monter et nous bien tenir, sans crainte de tomber.

« Quant à cet océan de vie humaine, quant à cette foule de spectateurs sans nombre, malheureusement elle est confuse; mais, en arrêtant sur elle un regard plus fixe, ne voyez-vous pas se découvrir à vous quelques figures sans nom qui auront un nom plus tard? Cette jeune baronne de Staël est visible à une fenêtre, au milieu d'autres femmes de son temps; son père est ministre et figure au nombre des grands acteurs, héros de la fête à ses propres yeux. Jeune amazone intellectuelle, toi et ton père bien-aimé, vous imaginez-vous que les choses vont en rester là? Comme Mallebranche voyait tout en Dieu, Necker voyait tout en Necker : mauvais théorème et qui ne peut tenir!

« N'est-elle pas présente aussi, cette demoiselle à la chevelure brune et bouclée, Théroigne, aux mœurs légères et au cœur de feu? Brune et belle fille, éloquente fille, dont le regard et la parole enflammés ébranleront un jour des bataillons germaniques aux dures poitrines couvertes d'acier, le moment viendra où tu porteras le casque et la pique; et bientôt après, hélas! la chemise de force et la chaîne d'airain dans ta longue demeure à la Salpétrière! Tu aurais bien mieux fait de rester dans ta province de Luxembourg, et de donner de beaux enfans à quelque brave homme. Mais ce n'était pas ta tâche, ce n'était point ton lot. Quant au sexe fort, il faudrait cent langues de fer pour en énumérer les notabilités. Le marquis Valadi vient de Glasgow; il a quitté la vie pythagorique et le chapeau de quaker à grands bords; Morande aussi, rédacteur du *Courrier de l'Europe*, Linguet, rédacteur des *Annales*, ont abandonné leurs travaux et percé le brouillard de Londres, avides d'assister à ce spectacle et de venir alimenter la guillotine, qui leur est bien due. N'est-ce pas là Louvet, auteur

de *Faublas*, debout sur la pointe du pied? Et Brissot, l'ami des noirs, qui s'amuse à s'appeler de Warville. C'est lui qui, avec le marquis Condorcet et le Genevois Clavière, va créer le *Moniteur*. Il faut un nouveau journal pour rendre compte d'un jour nouveau. N'y a-t-il pas là, bien loin des places d'honneur, un nommé Stanislas Maillard, huissier à cheval du Châtelet, homme plein de ressources? Un capitaine Hullin de Genève, un capitaine Élie, du régiment de la reine? tous deux en demi-solde, et qui en ont l'air. Voici Jourdan, aux favoris couleur de brique, et dont la barbe sera bientôt célèbre! Il a vendu des mules, et sans trop de probité, dit-on; il s'appellera dans quelque temps Jourdan-Coupe-Tête, et il aura autre chose à faire.

« Sûrement aussi, dans quelque coin peu honorable, rampe ou se traîne, en se plaignant, un petit homme sale, blême, flétri, couperosé, sentant la suie et les cataplasmes. C'est Jean-Paul Marat, de Neufchâtel. O Marat! rénovateur de la science humaine, auteur de traités sur l'optique, le plus remarquable des vétérinaires, médecin naguère des écuries du comte d'Artois, dis-moi ce que croit voir, à travers tout ceci, ton ame malade et flétrie, enfermée dans un corps flétri, misérable, torpide et envenimé. Est-ce un faible rayon d'espoir? Est-ce une aurore après les ténèbres, ou n'est-ce qu'une lumière sulfureuse et des spectres bleus? Malheur, douleur, soupçons, envie et vengeance sans fin! voilà ce que tu entrevois, je le pense.

« Du drapier Lecointre, qui a fermé boutique tout à l'heure, et qui est venu ici, nous ne parlerons guère, ni de Santerre le brasseur, le brasseur sonore du faubourg Saint-Antoine. Il y a deux autres personnages, et deux seulement que nous signalerons : l'homme puissant, musculeux, aux sourcils noirs, à la figure écrasée, annonçant une force non employée, et comme un Hercule qui attend sa colère; c'est un avocat sans cause qui a faim. Il s'appelle Danton, remarquez-le bien. Il y en a un autre, son frère de profession, maigre, mince, le teint noir, aux longs cheveux bouclés et bruns, une physionomie de gamin, merveilleusement illuminée par le génie, comme si une lampe de naphte brûlait au dedans. C'est Camille Desmoulins, un garçon d'une pénétration, d'un esprit, d'une force comique infinie; parmi ces millions d'hommes, il y a peu d'intelligences aussi nettes et aussi vives. Pour toi, mon pauvre Camille, que l'on dise ce que l'on voudra, il est difficile de ne pas avoir envie de t'aimer, étourdi, brillant, léger Camille! Quant à l'autre homme musculeux qui attend sa colère, j'ai dit qu'il se nommait Danton, nom passable-

ment célèbre dans la révolution française, ainsi qu'il le dira lui-même avant de monter sur l'échafaud. Il est président du district des Cordeliers, et ses poumons de bronze vont tonner bientôt. Ne nous occupons pas davantage de la foule spectatrice et tumultueuse. Pensons aux députés des communes; les voilà sous nos yeux.

« Parmi ces six cents individus en cravates blanches qui sont là pour régénérer leur pays, tâchons de deviner quel sera le roi; car il faut un roi, un chef à tous les hommes assemblés, quelle que soit leur œuvre. Il leur faut un homme qui, par sa position, son caractère, ses facultés, soit le plus propre de tous à faire l'œuvre. Cet homme, ce roi non élu, ce roi nécessaire de l'avenir marche là parmi les autres et comme un autre. Ne serait-ce pas celui-ci, dont la chevelure est si dense, cet homme à la hure terrible, comète flamboyante devant laquelle les trônes trembleront? A travers ses épais sourcils, ses traits taillés avec une hache, sa figure couturée et bourgeonnée, vous lisez la petite-vérole, le libertinage, la banqueroute, mais aussi le feu brûlant du génie. Cet astre fumeux qu'on ne peut méconnaître, n'est-ce pas là Gabriel-Honoré-Riquetti de Mirabeau, l'homme chargé de pousser le monde dans sa voie nouvelle, n'est-ce pas le roi des hommes, le député d'Aix? S'il faut en croire Mme de Staël, qui l'a bien vu, son pas est fier, quoiqu'on le regarde de travers, et il secoue déjà sa crinière de lion.

« Oui, lecteur, c'est là le type du Français de 1789, comme Voltaire fut le type du Français de 1750. Il est Français dans ses désirs, ses espérances, ses conquêtes, ses ambitions. Il résume, il exprime, il domine les vertus et les vices du temps. Il est plus Français que tout autre, aujourd'hui du moins. Voilà pourquoi il est roi de France dans la réalité, dans la vérité du fait; puis, intrinsèquement, profondément, c'est un homme et un homme très viril. Remarquez-le bien; sans lui, l'assemblée nationale ne serait pas du tout ce qu'elle est. Il peut, s'il le veut, dire comme Louis XIV : « L'assemblée nationale, c'est moi. . . . . »

« Si, entre nos six cents régénérateurs, cet homme est le plus grand, quel est donc le plus petit? Voici un petit personnage portant lunettes, à physionomie peu significative, maigre, inquiet; l'œil incertain lorsqu'il ôte ses lunettes; le nez en l'air comme s'il aspirait vaguement je ne sais quel avenir inconnu; le teint atrabilaire et de toutes couleurs; mais le verdâtre y domine, c'est un homme couleur de mer. Cet individu verdâtre est un avocat d'Arras, Maximilien Robespierre. Son

père, avocat comme lui, fonda des loges maçonniques à l'instigation du prétendant Charles-Édouard. Maximilien, son fils aîné, fut élevé avec grande économie. Il eut pour camarade de classe le vif Camille Desmoulins. Il a plaidé une fois à Arras en faveur du paratonnerre. Son intelligence rigide et triste, son esprit clair, prompt, mais étroit, plurent à quelques hommes en place, charmés de ne lui voir aucun génie, mais seulement les qualités négatives qui conviennent à l'homme d'affaires. Il n'a pas voulu juger à mort un coupable quand l'évêque du diocèse l'eut nommé juge, et il s'est retiré. C'est un homme austère, voyez-vous, un homme strict et scrupuleux, un homme peu fait pour les révolutions, dont la petite ame, transparente et pure comme de la petite bière, tourne facilement à l'aigre aussi. Elle pourra bien plus tard... nous verrons. »

Ce n'est pas là le bon style historique assurément. Dans l'original, l'enchevêtrement de la diction, l'excès du néologisme, l'audace bizarre des mots inventés, rendent cette manière d'écrire encore plus burlesque. Mais il est impossible d'assigner mieux et plus nettement à chaque personnage sa place pittoresque dans l'histoire. Carlyle, saisissant avec une dextérité infinie le caractère de tout homme historique, jouant avec lui comme le tigre ou le chat se jouent avec un animal d'ordre et d'espèce inférieurs, l'analysant sans pitié, le retournant à droite et à gauche, le traitant cependant avec une bonne indulgence qui est mêlée de mépris, de pénétration et de charité, passe en revue ainsi Calonne, Mirabeau, Marat, Necker, tout ce qui a brillé obscurément ou miraculeusement dans la révolution française. Ce procédé d'impartialité point railleuse, point dénigrante, point laudative, prenant l'homme pour ce qu'il est, ne le croyant jamais sublime complètement, ou complètement haïssable, ne voyant jamais en lui une chose d'une seule pièce, prouve une extrême sagacité; c'est le procédé de Tacite, Labruyère, Shakspeare et Saint-Simon. Chez Carlyle, le sourire et la pitié, mêlés d'un parti pris philosophique, rendent cette disposition plus saillante. On retrouve en lui l'observation de Shakspeare, moins calme, plus métaphysique, malheureusement mêlée de quelque affectation, mais singulièrement puissante.

Toute l'histoire de notre révolution, toutes ses journées dramatiques, sont décrites ainsi par l'auteur, dans un style brillamment compliqué, étrangement bariolé, rempli de mascarades et d'hymnes, détestable modèle que l'on essaie déjà d'imiter en Angleterre. Ailleurs

se trouvent la description des faits, leur enchaînement, leur suite, leur explication, l'histoire en un mot. M. Mignet a déduit les causes et les effets de ce jeu de la destinée. M. Thiers a reproduit avec une vive clarté la marche pratique des évènemens, le conflit des ambitions, l'adresse des uns, la folie des autres, les ressorts cachés, les résultats nécessaires, enfin tout cet échiquier bizarre, et les armées de passions et d'intérêts qui s'y livrent la guerre selon des lois fixes et déterminées. Rien de tout cela n'est dans Carlyle. Doué du génie dramatique et du génie de l'observation, qui en est une forme et une source; il observe d'en haut ce chaos humain, comme s'il était, lui, un dieu supérieur, et que mille acteurs secondaires lui donnassent la comédie, la tragédie, la pastorale et la farce; il assiste, en souriant, à ces mille mélanges de drames hétéroclites que les mortels prennent la peine de jouer, et qui se nomment, selon Shakspeare, la *comédie-farce-tragique*, la *pastorale-héroïque-burlesque*, ou même la *tragi-comi-parodie*. Il aime infiniment, et comme Shakspeare aussi, à entendre un héros « roucouler comme un lion, » ou à voir une queue de poisson attachée à une tête de femme; mystifications que Dieu se permet souvent, au mépris de notre humanité et de notre dignité. Chacun des personnages ou même des comparses du grand théâtre arrive donc à son moment et à son tour, éclairé d'une lumière vive, j'allais dire rouge; formant comme un point lumineux et singulier, à la façon des personnages de Rembrandt; Théroigne, avec ses cheveux noirs et sa pique; Mirabeau secouant sa crinière; Robespierre aux veines vertes, et suant l'envie; tous, jusqu'à M. Babœuf et M. de Barras; parfaitement vrais, tous vivans, pas plus grands et plus beaux qu'ils ne furent. La plupart du temps, ce sont, il faut le dire, de minces personnages, des hommes de taille assez petite quant à la vertu, au génie et à l'intelligence. Mais ils sont curieux à contempler dans leurs groupes, comme ces bonnes gens de l'Opéra, chargés de représenter la foule, un bailli, un bourreau, un archevêque ou un tyran. Il fait beau les voir s'agiter dans les grands évènemens, tantôt portés par la vague, illuminés par l'éclair, tantôt foudroyés et perdus dans les abîmes. M. Marat, médecin des écuries de son altesse le comte d'Artois, ne fut-il pas dieu trois mois et demi? Et M. de Calonne, six mois? Et M. de Robespierre, deux ans? Carlyle le dit. Il ne les hait pas, et c'est une superbe chose que de ne pas haïr. Il ne les surfait, ne les exagère et ne les maudit point; maudire est encore une manière d'exagérer; c'est la bénédiction retournée. Non. Il s'en

amuse; il place sa lanterne sous leur figure, les regarde, examine leur costume et leurs traits, les applaudit un peu, les prie de passer bien vite et s'occupe de ceux qui restent. Ce qui me semble encore excellent, c'est qu'il n'a de prédilection ni pour les girondins, ni pour les jacobins, ni pour personne.

Seulement, il aime l'humanité; il souffre pour elle, il fait des vœux pour elle. Il la montre se débattant, dans sa faiblesse et sa grandeur, pour obtenir une destinée plus complète et meilleure. Sa sympathie appartient à ceux qui se dévouent, à ceux qui tombent, à ceux qui pensent, à ceux qui agissent noblement. Il relève pieusement tous les héros de cette grande mêlée, et il les baise au front comme des frères.

Il n'est donc ni royaliste, ni républicain, ni Français, ni Anglais. Mirabeau ne lui en impose pas, ni M. Necker non plus. Il n'a d'hymne que pour le dévouement; il n'a de cœur et d'entrailles que pour l'humanité qui souffre, et j'aime cela. Il ne fait point le panégyrique de Marat, ni de M. de Flesselles, prévôt des marchands. Il raille à peu près également le brillant Rivarol et M. le marquis de Saint-Hurugues, citoyen de Saint-Huruge, devenu Saint-Huruge, puis Huruge tout court, attendu la démolition successive du marquis, de la particule et du saint. Passez, mes amis, leur dit-il, passez. Louis XVI lui-même n'obtient pas de lui beaucoup plus de respect, et, il faut le dire, c'est expressément et uniquement pour les qualités naturelles et les grandes actions que notre auteur (je ne dis pas notre historien) réserve son culte. C'est bien, et c'est rare. Ni Malesherbes, ni Turgot, ni les dévouemens sublimes des filles et des femmes sacrifiées, ne sont négligés par lui. Si la masse presque entière des célébrités, des supériorités, des dignités et des popularités, est traitée lestement par Carlyle; si à droite, à gauche, Carlyle frappe sans pitié sur les royalistes qui ne savent pas mourir devant les marches du trône, sur les républicains qui, chargés d'aider à l'enfantement de la France, étouffent avant le berceau la liberté qu'ils veulent faire naître; — ce n'est pas la faute de notre peintre, mais bien plutôt celle de ces messieurs dont il fait le portrait.

On ne comprendra guère ce mélange obstiné d'ironie et d'admiration; d'ironie pour les hommes, d'admiration pour la scène qu'ils remplissent de leur bruit. J'avoue que je partage tout-à-fait ce double sentiment. Cet écrivain récent, mauvais écrivain quant au style, qui n'a pas de droits à se placer parmi les grands hérauts de l'histoire, a

le mérite particulier d'analyser finement les individus de la révolution qui sont ou incomplets, ou faux, ou risibles, et de juger d'ensemble et dignement la masse des faits révolutionnaires, qui sont pleins de grandeur et d'avenir.

Le petit nombre d'hommes que la singularité de quelques circonstances personnelles aura placés, comme Carlyle, de niveau avec le temps futur, au-delà des opinions contemporaines, des folies, des sottises, des ambitions et des prétentions contemporaines, recevront le livre de Carlyle avec enthousiasme. — Quoi! parce qu'il n'a pas d'opinion, demandez-vous? — Non, non; mais parce qu'il a une opinion plus haute, plus vraie, plus civilisatrice, moins personnellement intéressée, plus noble et plus populaire que les autres. Cette opinion, la voici : nous formulons nettement la théorie qu'il a laissée dans les nuages.

Carlyle affirme que nous « ne sommes pas aujourd'hui, » que nous n'existons pas, que la société tout entière de l'Europe moderne constitue un vaste compromis entre le passé et l'avenir; que nous ne sommes ni organiques, ni doués d'une énergie et d'un ordre réels. Il prétend que l'aristocratie et la monarchie n'ont pas fait place à la démocratie organisée, mais seulement à la *charlatanocratie;* — jugez-en. —

« Les institutions humaines, dit-il, sont destinées à subir des transformations inévitables. Elles ont une époque de préparation plus ou moins longue; — puis une époque de réalité, d'existence, celle où l'on croit en elles; — enfin une époque de destruction, lente d'abord, et plus tard violente et bruyante. Il serait absurde de maudire leur destruction. Elles se détruisent comme le cadavre se dissout. Elles sont mensonge et apparence quand l'ame sociale les a quittées. C'était le fait de l'Europe, et spécialement de la France en 1789, quand, cette mort, ce mensonge, ce faux, venant à se faire sentir aux Français, ils descendirent, avec une effroyable véhémence, vers la révolution qui fut le cataclysme, l'expression foudroyante de la transformation sociale. Non-seulement l'Europe n'en est pas sortie, mais la France elle-même s'y débat encore; toutes les autres institutions du monde moderne y passeront. Maudire les révolutions ou les bénir, c'est donc chose niaise. Il est curieux de les étudier, malheureux de les suivre quand elles ont laissé après elles la boue et la pluie,

fatal de les servir, inutile de les combattre, glorieux de jeter, avant l'accomplissement de la régénération, au milieu des débris qu'elles laissent, quelques idées de moralité, quelques germes de croyance à la vérité et au bien, quelques pierres d'attente pour la reconstruction future. »

Et puisque dans ce temps nous sommes tous rois, et en qualité de rois forcés de rendre compte à nos peuples; — tous grands hommes tous dieux, et en cette qualité responsables de nos pensées; — puisque la curiosité demande à chacun quelle est sa bannière; — quel est son avis; — quelle opinion il professe;

Je me trouve forcé d'ajouter que cette opinion c'est la mienne.

PHILARÈTE CHASLES.

LITTÉRATURE DU NORD.

I. Histoire de la poésie scandinave, par M. du Méril. — II. Poèmes islandais, traduits par M. Bergmann. — III. Les Eddas, — IV. Œuvres d'Isaie Tegner, — V. Œuvres d'André Fryxell, traduites par Mlle du Puget. — VI. Histoire de la littérature en Danemark et en Suède, par M. Marmier.

C'est une compensation, ou, si l'on aime mieux, c'est un privilége des époques d'indifférence comme la nôtre, que l'impartialité à l'égard des choses de l'esprit, que l'admiration ouverte et non exclusive pour les productions de l'art étranger. Les barrières qui séparaient les nations européennes sont loin d'être tombées en politique, nous sommes peut-être à la veille d'en être témoins; mais on est heureux, en revanche, dans le domaine des lettres, de ne plus retrouver au même degré ces tristes dissidences. Il est devenu vrai de dire, en détournant le mot de Louis XIV, que là il n'y a plus d'Alpes, plus de Pyrénées. M. Quinet avait donc raison de proclamer, en traitant de l'unité des littératures modernes, qu'il n'existe point de frontières dans l'ordre de l'esprit. Il semble, en effet, que de toutes parts une grande et admirable trève intellectuelle ait commencé. Ces tendances sont dignes d'éloge; elles agrandissent la sphère des idées; elles sont un solennel hommage rendu mutuellement par les peuples aux diverses et légitimes manifestations nationales du génie poétique. Les lettres deviennent de la sorte un terrain neutre, où toutes les haines s'effacent, où toutes les sympathies se rejoignent dans un même et noble culte, le culte de la beauté.

C'est en France, pour être acceptées ensuite de l'Europe, pour être admises

par le monde, que les gloires étrangères ont dû le plus souvent recevoir la consécration. Avant de prendre ombrage de Shakspeare, avant d'injurier avec mauvais goût des créations désormais acquises à l'esprit humain, Voltaire avait révélé le premier à son siècle le génie de l'auteur de *Macbeth*. La France, il faut le dire haut, n'a à envier aucune des littératures modernes, et il est digne de son intelligence de reconnaître tous les talens. Son Panthéon est comme celui de Rome; il y a place pour tous les dieux. Toutefois, si ce rôle d'universalité sans exclusion est grandiose, s'il est bon d'être cosmopolite dans les lettres, cela ne doit pas, à le bien prendre, dépasser la mesure du vrai sens et du bon goût. Les alliances sont chose louable, à coup sûr; mais il ne faut pas abdiquer en faveur de l'étranger.

Maintenons donc avant tout nos qualités propres, nos traditions; ne faisons pas si bon marché de l'originalité française. Pourquoi oublier le culte des lares au profit de ces divinités inconnues auxquelles nous dressons des autels à plaisir, *Diis ignotis?*

Les engouemens littéraires chez nous ne sont pas nouveaux; on dirait qu'ici chaque époque presque a eu ses caprices particuliers, son idole prise au dehors. Au XVIe siècle, nous avons imité les Italiens; sous Louis XIII, l'Espagne a fait invasion; enfin, après la manie anglaise du dernier siècle, est venu le germanisme. Nous avons accompli le tour de nos frontières, et voilà que, sans faire école encore (cela serait difficile), la poésie du Nord a aussi ses trop vifs admirateurs. Je ne veux pas dire le moins du monde qu'en aucun temps nous ayons complètement sacrifié notre originalité, à Dieu ne plaise; mais, imitation pour imitation, j'aime mieux le procédé de l'époque de Louis XIV, qui s'inspire directement de l'antiquité. S'il faut absolument descendre de quelqu'un, pourquoi ne pas préférer à des aïeux d'hier cette généalogie glorieuse? Je sais d'ailleurs que nous serions mal venus à nous plaindre de l'influence que les littératures exercent les unes sur les autres. La plus belle part a toujours été la nôtre. Au temps de Voltaire, nous avons possédé la dictature des lettres. C'est une des plus hautes gloires de la France que d'avoir eu de la sorte deux grands siècles littéraires, l'un de réflexion, l'autre d'action; le premier qui reproduit, qui égale les merveilles de Périclès et d'Auguste, le second qui porte nos idées dans toute l'Europe, et les laisse, pour ainsi dire, écrites à tous les carrefours des grandes nations.

Il faut bien accepter à notre tour l'influence extérieure dans ce qu'elle peut avoir d'utile, je ne le conteste point. Au milieu des modes de toute espèce, notre génie national a toujours su se préserver, se mettre à part, imprimer, pour son propre compte, un vif mouvement aux intelligences, et pousser au libre développement des talens. A travers les goûts transitoires, le bon sens français persiste et se retrouve. Qu'importe, par exemple, l'invasion des mythes allemands et des prétentieux symboles de la poésie d'outre-Rhin? Nous avons des correctifs sûrs. Quelques pages de Voltaire, à travers tout cela, suffiront au besoin à guérir les intelligences nuageuses, à ramener les plus errans. Il faut donc, au fond, attacher peu d'importance aux invasions successives, aux

conquêtes des différens procédés, des différentes manières de l'art étranger. L'admiration risquée passe d'autant plus rapidement qu'elle est plus vive. Ce qu'une critique sage doit donc seulement blâmer, c'est la facilité singulière avec laquelle on croit maintenant sur parole aux réputations qui viennent de loin. Ce qui naguère n'était qu'un engouement particulier, tantôt italien, tantôt espagnol, tantôt anglais, semble s'être transformé en une indulgence universelle. On a dit que l'hospitalité antique était morte : elle revit dans notre littérature. Nous avons comme des caravansérails intellectuels pour les pèlerins égarés de la poésie étrangère. Notre bon sens était naguère proverbial, comme notre politesse. Or, il faut le dire, ces prévenances exagérées font plutôt honneur à notre politesse qu'à notre bon sens. La civilisation naît du contact; mais Joseph de Maistre remarque très bien que c'est aussi le propre des épidémies. Voilà le seul danger qu'il y ait à craindre.

Ces réflexions peuvent paraître par trop alarmantes, puisque je n'ai à parler que de la littérature septentrionale. Cette littérature sans doute n'aura jamais dans le public un succès profond et marqué; si elle trouvait une école, si elle faisait éclat, cela ne durerait pas long-temps. De toute manière, ce serait une aurore boréale. Son influence pourtant, bien que lointaine et mitigée, semble avoir pénétré jusqu'en Italie. Il y a telle strophe de Manzoni ou de Pellico qui sent son Œhlenschlœger ou son Tegner. La blanche et vaporeuse poésie du Nord, avec ses lignes mal arrêtées, avec ses horizons brumeux, ses paysages gracieux, mais uniformes; la poésie du Nord, dis-je, s'est penchée sur sa sœur du Midi, et au lieu des canzoni résonnans, des sautillantes chansons, elle lui a appris la ballade énervée, facile, languissante; elle a évoqué, sous le soleil romain, dans cet air où retentissent encore les prestes dactyles et les lourds spondées de la langue latine, elle a évoqué les ombres pâles des scaldes et des minnesingers.

Eh bien! je prétends que cette influence, qu'on l'attribue à l'Allemagne ou qu'on la fasse venir du Nord même, est loin d'être bonne. La poésie italienne n'était pas rêveuse de sa nature. Dans ses défauts, elle se permettait plutôt la recherche, les concetti, la manière; mais sa langue était toujours demeurée nette, décidée dans le contour, point vague, point indécise, point flottante; quelque chose, au contraire, de sonnant et de distinct, quelque chose d'harmonieux comme un timbre. Les brouillards conviennent peu à cette chaude et brûlante atmosphère.

Ils ne vont guère mieux à notre climat si tempéré et si sain. Dès les premières années de l'empire, Ossian avait été très à la mode; mais, malgré le faible de Napoléon pour le pastiche de Macpherson, la traduction et les vers de M. Lormian eussent suffi à nous guérir. Le goût en passa donc assez vite. Toutefois, ce souffle venu de Fingal était précurseur. On pouvait déjà deviner les enthousiastes qui mettraient un jour les *Eddas* et les *Niebelungen* à côté d'Homère. On le sait, c'est un honneur dont les modernes éditeurs des trouvères ne sont pas non plus avares, et qu'ils accordent volontiers à ce qu'on nomme maintenant sans façon les *poèmes* du moyen-âge. Il fallait bien être

aussi indulgent pour les scaldes que pour les trouvères. Je dois le dire pourtant, notre poésie du XIIe au XIVe siècle, nos *cycles* chevaleresques, comme on dit assez emphatiquement, nos lais de la langue d'oïl sont loin de valoir les œuvres à demi barbares, mais souvent pleines de caractère, de l'ancienne poésie scandinave. Sans nier la finesse maligne de nos fabliaux, le tour gracieux de nos vieilles romances (le recueil du *Romancero françois* en contient quelques-unes vraiment charmantes), on peut affirmer que les trouvères, placés entre l'harmonie provençale et les rêveries guerrières des poèmes septentrionaux, qu'ils imitent également, sont inférieurs et aux troubadours et aux scaldes. Je ne vois pas quel profit la France pourrait avoir à maintenir, malgré l'évidence, l'originalité et la supériorité de la poésie d'oïl. Notre véritable, notre belle littérature, ne date guère de là. On aura beau parler du cycle de Charlemagne, du cycle de la Table-Ronde, du cycle du Saint-Graal; ce sont des noms sonores qui font effet dans une dissertation, mais qui ne sauvent aucunement l'ennui du lecteur, quand il se risque à parcourir les interminables fatras que Cervantes a heureusement couverts de ridicule, et qu'on décore maintenant du titre grandiose d'*épopées*. Quoi qu'en ait dit M. de Montalembert dans l'introduction éloquente et passionnée de son *Elisabeth de Hongrie,* quoi qu'en puissent dire les admirateurs de « l'art chrétien, » au nom de je ne sais quelle religiosité sentimentale, la poésie (je dis mal peut-être, mais ce n'est pas ma faute), les vers des trouvères sont de beaucoup inférieurs à la poésie, aux vers des Provençaux. Voilà une grande concession faite au Midi; le Nord a droit aussi à sa part. Eh bien! j'ose affirmer, quand cela devrait faire douter M. Paris, M. Jubinal, M. Michel, et tous les collecteurs du monde, de la rectitude de mon jugement; j'ose affirmer que la France (Voltaire eût dit la Gaule) du moyen-âge n'a pas une *épopée* qui vaille les *Eddas* ou les *Niebelungen,* lesquels ne valent pas tout-à-fait ce qu'on en a dit.

Telle est la place qu'il faut accorder à la poésie scandinave. Si je la lui donne quelque peu aux dépens de nos trouvères, démesurément exaltés depuis quelques années, ce ne peut être, après tout, qu'une erreur de chronologie et de goût sans inconvénient. L'influence de la littérature septentrionale a pu avoir ses avantages au moyen-âge; à l'heure qu'il est, elle serait funeste. Notre langue est la netteté même; toute cette poésie vague, floconneuse, incolore, uniforme, sans force, sans vie, sans grandeur, ne peut qu'être nuisible. Voilà les réserves que je voulais faire et que j'eusse aimé à retrouver, au moins indiquées, dans quelques productions françaises dignes d'estime, et qui, depuis un an ou deux, sont venues jeter un nouveau jour sur l'ensemble de la littérature du Nord. Si la critique, raisonneuse de sa nature, se laisse prendre ainsi à ces simulacres de pensée et de style (je sais faire la part des beautés douces et tendres qui s'y rencontrent), si l'histoire elle-même croit trouver des points de vue pittoresques et variés dans un paysage terne, monotone, sans éclat, que sera-ce donc de la poésie? Comment se garder des illusions de la bienveillance dans un sujet de prédilection? On me permettra d'être sévère; ce ne sera

qu'une compensation. Tout ce que je tiens d'ailleurs à maintenir, c'est que la poésie française doit dire des productions septentrionales comme la rose du Bengale aux autres fleurs, dans je ne sais quelle jolie pièce d'Hégésippe Moreau :

Pâles filles du Nord, vous n'êtes pas mes sœurs.

Il y a quelques années déjà que l'attention en France s'est dirigée sur toute cette littérature de l'Islande, de la Suède, du Danemark, de l'ancienne Allemagne. M. Ampère, dont l'intelligence ouverte s'attaque volontiers aux points peu connus, vint un des premiers et ouvrit la voie. On a de lui tout un remarquable volume sur ce sujet, qu'il a bien fait de recueillir avant de se livrer à son grand travail d'*histoire littéraire*. Le cours que M. Saint-Marc Girardin professa pendant plusieurs années à la Sorbonne sur l'histoire d'Allemagne, l'amena aussi tout naturellement vers ces origines littéraires, et il s'éprit un moment des cycles et des épopées; mais son esprit si net et si vif ne devait pas se plaire long-temps aux mythes et aux symboles des poésies primitives : il s'en tira vite, et, dans un de ses derniers discours d'ouverture, il faisait même allusion à cette prompte retraite, avec une fine malice qui rit des désenchantemens. M. Saint-Marc Girardin s'était proposé de traduire les *Niebelungen*, et il en a inséré quelques fragmens dans ses spirituelles *Notices*.

Avec l'appui d'esprits aussi distingués, la littérature du Nord ne pouvait manquer d'attirer les regards : les voyages de M. Marmier, qui se dévoua bientôt en poète et avec amour à ces lointaines études, la firent de mieux en mieux connaître. Tout un mouvement scientifique s'est donc opéré sous cette influence, et, en moins de deux années, il a été écrit en France plus de livres sur ce sujet que nous n'en possédions jusqu'ici. De là, tout un groupe de travaux sérieux, utiles, qu'il importe de faire connaître et d'apprécier.

Les *Prolégomènes à l'Histoire de la Poésie Scandinave* (1), de M. Edélestand du Méril, doivent figurer au premier rang. C'est un ouvrage consciencieux, savant, plein de recherches, où se décèle même du talent, mais qui, par le vice complet de méthode, par les écarts d'imagination, appelle une critique sévère. Si l'auteur persiste dans cette fausse route, il se fourvoie; si au contraire il coordonne ses idées, s'il dégage sa pensée du vague où elle s'égare, son style des phrases lourdes et prétentieuses où il s'enchevêtre volontiers; s'il met un frein à l'intempérance de son érudition; s'il sait enfin faire un choix, trouver la vraie mesure sans se perdre aux menus détails, sans entasser puérilement les notes inutiles, sans essayer de bâtir un monument, une Babel avec des grains de sable, alors M. du Méril pourra prendre place parmi les rares écrivains qui savent joindre, dans une unité imposante, ces deux élémens, trop souvent isolés et qui pourtant s'appellent et se complètent, la science et le style. — Il y aurait beaucoup à dire sur ce livre.

Et d'abord si l'on juge M. Edélestand du Méril sur ses prétentions, on a

(1) Un vol. in-8°, chez Brockhaus et Avenarius, rue de Richelieu, 60.

droit d'être exigeant. Il a voulu faire, il le dit hautement, un travail complet « auquel une seconde publication ne pût rien ajouter. » Il est vrai que l'auteur se croit quelque peu prédestiné à ces sortes d'études, et que la prédestination doit donner l'assurance. « Ce qu'il y a, dit-il, de grave et de fortement articulé dans son nom n'est point demeuré sans influence sur le développement de son caractère et de son intelligence. » Cela rappelle le vers de Victor Hugo :

Mon nom saxon redit par des bouches bretonnes....

A part même le plan général, dont je ne conçois pas parfaitement l'arrangement brisé et confus, les divisions arbitraires et sans suite qui font du livre une série de dissertations peu cohérentes, plusieurs défauts me choquent dès l'abord et me gâtent les meilleures parties. On est frappé, avant tout, de ce que M. du Méril a voulu faire un livre *savant* au lieu de faire un bon livre. Sans doute ces deux qualités ne s'excluent pas. On peut faire un bon livre qui soit un livre savant; mais, en revanche, on trouve beaucoup de livres savans qui sont loin d'être de bons livres, et c'est précisément le cas du volume de M. du Méril. Pourquoi en effet cette effrayante accumulation de notes sans fin qui rompent désagréablement la trame du texte et où on se perd? La méthode discursive de Bayle, méthode fausse qui l'eût infailliblement perdu si les merveilleuses finesses de son génie critique ne faisaient oublier ce déplorable procédé; cette méthode était préférable encore à celle que l'auteur a cru devoir adopter, sans doute par une déférence mal comprise pour l'Académie des Inscriptions. Assurément M. du Méril a dû beaucoup lire, beaucoup feuilleter; le labeur a été dur, et l'auteur a grapillé çà et là, dans sa trop abondante moisson, des textes curieux, peu connus. C'est un volume, je le reconnais, qui accuse plus de travail peut-être qu'il n'en serait nécessaire pour écrire plusieurs bons livres. Mais est-ce que la véritable érudition est complète, est-ce qu'elle dit tout? La critique n'est-elle pas là aussi, dont le rôle est de choisir et d'éliminer? Comment se reconnaître dans cet entassement? On s'y absorbe. L'œil va du texte aux notes, et une fois égaré dans ces notes confuses qui ressemblent à une forêt sans clairières, il s'efforce en vain de revenir au texte; fatigué, ébloui de ce scintillement de citations bigarrées, il ne sait où se reprendre. Cela fait l'effet d'une de ces armées de barbares décrites par Tacite et jetées pêle-mêle dans des chariots. Qui ne préfèrerait de beaucoup la rigoureuse discipline des légions?

M. du Méril est, à coup sûr, fort instruit; mais il fait montre de sa science, il la donne en petite monnaie. Son livre est comme un musée où tout est en vue, où les moindres choses, le grain de poussière et le ciron, s'ils se pouvaient voir, auraient leur case et leur étiquette. A qui, par exemple, tout cet étalage de langues étrangères peut-il faire illusion? « L'histoire des influences de la littérature scandinave, dit textuellement M. du Méril, nécessite des connaissances philologiques presque universelles, et l'auteur doit reconnaître que les siennes sont nulles sur quelques points et fort superficielles sur beaucoup d'autres. » On voit bientôt par le sourire qui semble échapper à l'auteur à

propos du critique Olafsen peu renseigné sur le sanscrit et sur le persan, on voit que c'est là un pur déguisement de modestie. Et en effet, sans parler des idiomes anciens et modernes que M. du Méril, en polyglotte universel, cite à tout propos, ses notes sont incessamment lardées, comme dirait Rabelais, de caractères cunéiformes et runiques, de mots arabes, turcs, syriaques, hébreux, persans, arméniens, sanscrits, égyptiens ou russes, donnés chacun dans son alphabet respectif. Avec un pareil livre, on pourrait apprendre à lire aux enfans de tous les pays. M. du Méril affirme que ces citations originales sont une garantie de bonne foi pour le lecteur, même quand il ne les comprendrait pas. Est-ce une épigramme contre le public qui ne vérifie point les assertions des savans? Est-ce une épigramme contre les savans qui se donnent à plaisir des simulacres d'exactitude impossible à contrôler? Quoi qu'il en soit, ce faste d'érudition est un abus, s'il n'est pas un travers. M. de Sacy, qui savait un certain nombre de langues; M. Fauriel, qui a aussi, je suppose, quelques notions en ces matières, n'ont jamais montré ce mauvais goût.

A quoi mène, je le demande, ce laborieux entassement d'imperceptibles détails? On ne perce pas des voies romaines tous les jours assurément; mais il ne faut pas se perdre, en revanche, dans des sentiers trop menus. Jusqu'ici l'archéologie avait été réservée pour l'antiquité, et cela paraissait raisonnable et suffisant. La valeur, le caractère, la date des monumens, justifiaient l'éternelle insistance des érudits. Mais si on applique maintenant ce procédé au moyen-âge, ne sera-ce pas du fétichisme puéril? A quelles monades, à quels infiniment petits ne descendra-t-on point, si on traite les trouvères et les scaldes comme des classiques, si on assimile aux poèmes d'Homère les *épopées* chevaleresques? Il est vrai que les assertions générales, que les vues d'ensemble ne manquent pas dans le livre de M. du Méril; mais c'est un autre excès qui fait contraste.

Je me garderai assurément de blâmer l'alliance de la pensée et de la science. Ce sont deux sœurs trop souvent séparées et heureuses de se donner la main. Bien qu'on puisse m'opposer le plus grand nombre des cas dans la pratique, l'érudition n'exclut pas l'art. L'art consacre tout ce qu'il touche, et il n'y a de monumens vraiment durables, même dans la science, que ceux qu'il a revêtus de ses formes immortelles. Je ne veux pas dire que la beauté plastique doive être le principal soin d'un archéologue; mais quand j'entends certains érudits de profession médire de ceux qui écrivent, et ranger parmi les *littérateurs légers* quiconque cherche à couvrir l'idée de formes élégantes, quiconque se préoccupe même de savoir correctement sa langue, le souvenir de la vieille fable de La Fontaine me revient involontairement à l'esprit : *Ils sont trop verts*. M. du Méril n'a pas pensé de la sorte, et il faut l'en féliciter. Mais pourquoi compromettre par un lyrisme déplacé, par un ton déclamatoire, ces velléités de style, trop rares en pareilles matières? Avec l'appareil scientifique auquel se complaît l'auteur, avec le cortége de notes dont il s'entoure ou plutôt dont il s'enveloppe, ses écarts n'en ressortiront que mieux.

M. du Méril paraît s'être laissé quelque peu prendre à la phraséologie

humanitaire de certaines écoles modernes. C'est une faute, faute excusable dans l'espèce, pour parler le langage du palais. Presque tous ceux qui s'occupent des anciennes poésies nationales, presque tous les éditeurs ou collecteurs de productions du moyen-âge s'en sont en effet tenus, depuis dix ans, au métier estimable, mais peu intelligent, de copistes exacts (je pourrais être plus sévère, comme on voit) et de patiens correcteurs d'épreuves. On a reproduit les manuscrits avec une fidélité judaïque, avec une exemplaire exactitude; on s'est modestement borné, pour ainsi dire, à un rôle de diagraphe. La philologie, une philologie très abondante, mais peu rationnelle, peu philosophique, les étymologies, les variantes, les glossaires partiels, ont fourni leur contingent; il a été beaucoup question de la fameuse règle de l'S; mais de critique, mais de saine appréciation, mais de vues générales, mais d'histoire littéraire, pas le plus petit mot. Tout s'est passé en respectueux procédés à l'égard de ces pauvres manuscrits du moyen-âge, dont (pour se dispenser de préfaces qui demandent des idées) on a décrit longuement la couverture et le vélin, dont on a énuméré le contenu, sans faire grace d'un recto ni d'un verso. Monsignor Maï ne traite pas avec plus de précautions ses palimpsestes du Vatican. On ne peut donc qu'approuver la réaction tentée par M. du Méril, au nom de l'esprit contre la lettre.

Ce n'est pas à dire toutefois qu'il faille tomber dans l'excès contraire, et, à propos de la poésie scandinave, parler à chaque instant d'*esthétique* et d'*humanité*. Mon Dieu! réservez donc ce grand mot d'esthétique pour les grandes occasions, pour quelque beauté d'Homère ou même de Goethe, et n'empruntez pas la terminologie de Hegel pour la transplanter sous le climat glacé de l'Islande. Toute cette poésie, en définitive, n'est que l'informe bégaiement d'un peuple enfant et sauvage. L'histoire a beaucoup plus à y prendre que les lettres. Et puis, qu'a de commun le développement de l'humanité, qu'a de commun la marche des sociétés avec ces chants scandinaves? Ils ont exercé une certaine influence sans doute, influence bornée et restreinte. Ils ont eu, comme toute chose, leur rôle, leur destinée. Mais, après tout, quel invisible et mince comparse que l'*Edda* dans le drame immense du monde! A quoi sert de monter sur le trépied et de parler au nom de Vico, quand deux pages plus loin, quand, au bout de quelques phrases, on entre de plain-pied dans les plus minutieuses questions de vocabulaire et d'accens? On a l'air par là de vouloir déterminer l'influence de la rime et de l'alphabet sur la marche de la politique, et cela a son côté plaisant. Je sais bien qu'Aristote a dit que la poésie était plus vraie que l'histoire. M. du Méril eût pu s'appuyer de ce texte; mais Aristote ne parlait pas ainsi en traitant des questions de versification et de grammaire.

Plusieurs des assertions de M. du Méril impliquent d'ailleurs contradiction. Il nie presque l'histoire de la philosophie, qui court, dit-il, la bague aux idées, et en revanche il accepte, il proclame la philosophie de l'histoire. Par malheur, cette philosophie proprement dite, qui vous fait sourire, ne date pas d'hier; c'est une forme éternelle, et par conséquent nécessaire de l'esprit hu-

main. Elle a honoré toutes les grandes époques. La philosophie de l'histoire, au contraire (que je ne veux pas nier, que j'admire même dans de certaines limites, et qui excite vos sympathies si vives), est une science nouvelle, *scienza nuova*. C'est Vico, que vous aimez tant à citer, qui la nomme ainsi. Elle naît à peine, elle n'a pas d'antécédens. Herder n'a recueilli que ses vagissemens; et, si on doit la trouver quelque part, ce sera ailleurs, je m'imagine, que dans les neiges du Nord, et à propos de quelques chants populaires écrits dans une langue barbare.

M. du Méril est de l'école allemande. Ses autorités préférées viennent, bien entendu, d'au-delà du Rhin. Il cite fort peu Mallet et beaucoup M. Grimm. Cela est légitime jusqu'à un certain point, puisqu'on a beaucoup écrit sur le Nord en Allemagne et qu'on s'en est fort peu occupé en France. Les *procès de tendance* sont permis en littérature, s'ils ne le sont pas en politique. Or, la tendance de M. du Méril est très marquée. Il aime à donner les titres des livres étrangers qui complaisent à ses goûts d'érudit. C'est donc de l'Allemagne évidemment que procède la critique de l'auteur; là est son point de ralliement, là est son centre, son drapeau. Je ne veux pas nier les beaux travaux d'érudition qui honorent le pays des Ranke et des Savigny; c'est, dans les idées actuelles, la terre classique des recherches et de la science. On me permettra seulement de maintenir, en passant, que beaucoup de vues nouvelles, adoptées par nous avec enthousiasme, sont d'abord parties de France, pour nous revenir ensuite chargées de nuages. Derrière Niebuhr, j'aperçois Beaufort et Lévesque, que nous avons oubliés. C'était, sur les premiers temps de Rome, un scepticisme intelligent que l'Allemagne a exagéré, et que nous avons repris ensuite enveloppé de brouillards et grossi de l'inadmissible théorie des épopées populaires. Dans un autre ordre d'idées, il en est de même du livre de M. Strauss, si bien traduit par M. Littré. Qu'est-ce autre chose que du Volney, du Dupuis atténué, mitigé, annoté, recouvert de textes, et jeté au public en pâture sous une carapace bien pédante, bien hérissée, bien obscure? Nous citons à tout propos les érudits allemands, qui nous citent fort peu. M. Strauss, par exemple, dont je parlais à l'instant, a trouvé moyen d'écrire deux volumes énormes de théologie, où le dernier docteur de la dernière université d'outre-Rhin a sa place en note, et où on ne trouve pas indiqué, je crois, un seul livre français, attendu probablement que le pays de Bossuet, de dom Calmet et de vingt autres interprètes célèbres de l'Écriture, n'offre pas assez de garanties sérieuses à messieurs les faiseurs d'exégèse. Il en est ainsi en histoire. Nous ne jurons que par l'Allemagne, et presque aucun des grands noms qui représentent ici les sciences historiques n'obtient chez nos voisins les honneurs de la citation. Il est vrai qu'ils s'appuient quelquefois de l'autorité de M. Capefigue. Est-ce une malice? L'Allemagne n'est pas par excellence la contrée des fines plaisanteries, et je suppose que cela est seulement analogue au procédé des *revues* anglaises, qui parlent beaucoup plus de M. Soulié ou de M. Paul de Kock que de Mérimée ou d'Alfred de Musset.

Mais revenons. Disciple de l'école germanique, M. du Méril devait adopter

avec empressement les idées de Wolf et les appliquer à la Scandinavie. Il nie donc la personnalité poétique de l'auteur de l'*Edda*, de Sæmund, ainsi qu'on avait fait pour Homère, ou au moins il ne le regarde que comme un compilateur secondaire, coupable tout au plus de quelques remaniemens postérieurs. Quand c'est sur l'*Iliade* que j'entends soutenir cette théorie, quand j'entends faire de la grande épopée homérique une agrégation fatale de chants populaires, les plus subtiles raisons de critique, les plus ingénieuses et les plus savantes objections ne m'ébranlent pas, je l'avoue. Ce peut être la marque d'une intelligence étroite, méticuleuse, arriérée. Il y a une objection, une seule, qui me paraît renverser tout le spécieux échafaudage de l'érudition destructive; c'est le mot que la voix d'en haut disait à saint Augustin sur l'Évangile : *Tolle, lege*. En effet, quand on lit Homère, l'unité du génie se manifeste dans le détail, éclate dans l'ensemble, et il devient évident qu'un poème ne se fait pas comme un vaudeville, avec des collaborateurs. Assurément je ne donnerai pas le même conseil pour l'*Edda*; le mot d'Augustin ne suffit plus. L'épreuve d'ailleurs, fort difficile à accomplir d'une haleine, ne serait pas convaincante. Je serais assez porté, par tempérament d'esprit, à croire à Sæmund; mais cependant l'incohérence de l'œuvre et des détails donne peut-être raison à M. du Méril. Il serait toutefois facile de contredire plusieurs de ses affirmations.

Ainsi, l'*Edda* appartenant aux traditions de l'ancienne théogonie scandinave, et son rédacteur Sæmund ayant été un chrétien assez zélé, M. du Méril se trouve amené, dans l'intérêt de son hypothèse, à soutenir d'une manière absolue que le christianisme, que le *fanatisme religieux* (le mot est quelque peu dur), ne transigea sur aucun point avec les croyances antérieures. C'est méconnaître le caractère conciliant du christianisme, qui a toujours su, au contraire, dans les strictes limites de la foi, opérer une habile fusion. Que de débris du paganisme, du druidisme même, ne retrouve-t-on pas dans les premiers siècles! Il y en a bien des preuves, même après les *Capitulaires*. Est-ce que les choses se seraient passées autrement dans le Nord qu'ailleurs? Pourquoi Sæmund n'aurait-il pas été un chrétien à la manière de ces anciens évêques des Gaules, zélés pour la foi, indulgens pour la littérature païenne? Sa littérature païenne à lui, c'était la mythologie scandinave. Je n'insiste pas. Ce qu'il importe seulement de rétablir, c'est que le christianisme primitif n'a jamais montré ces emportemens d'intolérance, surtout littéraire. La religion nouvelle savait être douce dans ses conquêtes, inflexible dans ses résistances. C'est par là qu'elle a triomphé.

Un des avantages que trouve M. du Méril en retirant à Sæmund la composition de l'*Edda*, c'est d'augmenter la valeur du poème en en reculant la date. Tel est le caractère particulier de ces sortes d'ouvrages : ils embellissent en vieillissant, et c'est une coquetterie habituelle de la critique de leur donner à plaisir des années. Quoi qu'il en soit, j'aurais tort de dissimuler que M. du Méril, avec son érudition très variée, très renseignée, très approfondie, donne de ses paradoxes scientifiques beaucoup de raisons ingénieuses, fines, quelquefois même spécieuses. Il déploie un tel luxe de citations et d'autorités qu'on

s'y laisserait presque prendre, si on n'était en garde contre la pente habituelle de ses idées.

Les grands problèmes, les problèmes compliqués, n'effraient pas M. du Méril; il les aborde de front, sans détour, avec un rare courage d'esprit: ses dissertations, sur les données les plus diverses, se succèdent sans trop d'ordre, d'après une classification à peu près arbitraire, et dont le sens m'échappe complètement. Cette extrême variété d'études poussées en tout sens, cette curiosité inquisitive et volontiers distraite par les épisodes, cette manière incohérente enfin, que l'auteur a introduites dans un sujet fort restreint et uniforme, déconcertent la critique, la dépistent, et la réduisent forcément aux objections générales et de sens commun. Il lui serait impossible de donner du livre une idée même sommaire, d'aborder l'analyse ou le détail, sans se perdre à son tour dans les imperceptibles nuances. Les questions les plus minutieuses ont leur place chez M. du Méril à côté des thèmes les plus grandioses. La rhythmique et la versification scandinaves sont traitées avec un amour de grammairien; puis tout à coup les rapports littéraires des populations européennes au moyen-âge sont esquissés d'un ton tout-à-fait philosophique et général. Ces rapides transitions, on le devine, sont désagréables à l'esprit: il est peu habile de faire passer brusquement le lecteur de quelque liste bien sèche des scaldes, de quelque énumération philologique, de quelque catalogue bien savant, à un dithyrambe humanitaire.

Comme la plupart des écrivains qui traitent un sujet spécial, M. du Méril cherche à agrandir son domaine aux dépens des voisins; il est envahissant et conquérant. C'est tout-à-fait un Charles XII littéraire; il veut reculer les frontières du Nord. Tout vient de Scandinavie, tout y retourne. Mais, je le demande, si M. du Méril avait occasion d'écrire successivement sur les différentes littératures européennes, ne ferait-il pas comme M. de Beausset, qui, dans son *Histoire de Fénelon*, prenait parti pour l'archevêque de Cambrai, et dans son *Histoire de Bossuet* était du parti de l'évêque de Meaux. On pourrait alors appliquer à son cœur de critique ce que le poète dit de l'amour d'une mère:

Chacun en a sa part et tous l'ont tout entier.

Dans l'ordre des idées, cette méthode affectueuse a ses inconvéniens. M. du Méril tire tout à lui. Voici la légende de Véland-le-Forgeron, il la lui faut; voilà la tradition d'Oger, elle lui convient, et dès-lors Charlemagne est évincé. En philologie, M. du Méril, bien entendu, traite longuement des origines *scandinaves* des langues romanes; et de même sur toutes les questions. On conçoit combien ce procédé est vicieux. Sans doute le sujet est assez pauvre pour qu'il soit légitime de chercher à l'enrichir; sans doute aussi M. du Méril a raison sur beaucoup de points. Les motifs, les preuves qu'il allègue, bien que compromis quelquefois par une forme enveloppée et confuse, attestent souvent de la science et de l'étendue d'esprit; mais le manque de mesure vient vite, qui gâte tout et laisse le doute.

En traitant des poèmes scandinaves, des imitations qui en ont été faites, de l'influence qu'ils ont exercée, M. du Méril donne çà et là plusieurs fragmens, et entremêle ses chapitres de traductions utiles, curieuses et habilement faites. Il donne même à ce propos toute une théorie de l'art de traduire. La meilleure est assurément un sens délicat et un goût sûr. Ces généralités pourtant, que distinguent des vues heureuses et d'habiles rapprochemens sur les langues, sur la mystérieuse combinaison des idiomes, font honneur au talent de M. du Méril. Je relèverai seulement une sortie contre notre admirable langue française, qui, au dire de l'auteur, est « ingrate et rebelle à la poésie. » C'est sans doute dans quelqu'un des livres allemands auxquels il a si souvent emprunté que M. du Méril a lu et copié cette vieille et injuste banalité. Au surplus, le français n'encourt pas seul cette terrible malédiction; la poésie de l'Orient et même la poésie du Midi paraissent puériles à l'auteur. J'avoue cependant, pour ma part, que j'ai l'audace de mettre la *Divine Comédie* bien au-dessus des chants de l'*Edda*.

Et d'ailleurs M. du Méril n'a pas trop à se plaindre. Notre langue, dans ses intelligentes traductions, semble reproduire assez exactement le sentiment poétique des œuvres scandinaves. La pratique ici ne dément pas la théorie. Peut-être seulement pourra-t-on trouver qu'il eût été de meilleur goût de placer ailleurs ce code de l'art de traduire. On dirait un général qui refait Végèce ou Montécuculli en tête du récit de ses campagnes ou de ses victoires, si l'on aime mieux. Cela n'est pas précisément modeste.

Le livre de M. du Méril est très substantiel, très nourri, plein de recherches utiles et intéressantes. Ce ne sont là pourtant que des *prolégomènes* à un travail plus spécial, qui est annoncé. L'auteur changera-t-il de méthode, s'amendera-t-il de ses écarts? Il est à craindre que non; car M. du Méril a précisément les deux défauts qui sont comme aux deux pôles de la science. Il est vague, risqué, déclamateur, dans l'ensemble, dans les vues générales; puéril, au contraire, minutieux, abondant jusqu'à la satiété dans le détail. Ces deux tendances blâmables sont d'ordinaire isolées; M. du Méril, par une singularité exceptionnelle, les réunit et les exagère. L'une corrigera-t-elle l'autre? Le niveau s'établira-t-il dans ce talent par ce double contre-poids? Un souffle sain, contenu, généreux, succédera-t-il à ce tourbillon mêlé de poussière? Je ne sais. Au fond, cela serait désirable, très désirable pour la science comme pour l'art. M. du Méril est érudit, et il a en même temps un véritable sentiment poétique; mais ces deux qualités rares, au lieu de se réunir, de s'agréger pour être fortes, courent chacune au hasard et se dispersent. Bossuet, par une de ces expressions de génie qui n'appartiennent qu'à lui seul, parle, à un endroit, des *natures qui ne sont pas éclaircies*. M. du Méril y devrait songer; il devrait songer au mot de Vauvenargues, que la clarté est le vernis des maîtres.

Il serait facile de continuer long-temps ces remarques. On me pardonnera d'avoir insisté. L'*Histoire de la poésie scandinave* est sans contredit le travail le plus considérable, le seul livre même un peu étendu et sérieux qui ait

été publié en France sur ce difficile et intéressant sujet. Comme je l'insinuais tout à l'heure, la critique qu'on en pourrait faire irait droit au vice de la science de notre temps ou de ce qui y vise; elle l'atteindrait par ses deux côtés les plus attaquables, le vague hasardé des considérations générales d'une part, et de l'autre l'enfantillage méticuleux de la petite érudition. Ce que l'on s'est permis de dire plus haut du livre laborieux et inégal de M. du Méril, va naturellement rejoindre, dans leur vanité diverse et irritable, tous les généralisateurs nuageux, comme tous les collecteurs de notes insignifiantes et d'atômes scientifiques.

Avant M. du Méril dans l'ordre chronologique, après M. du Méril dans l'ordre logique, vient M. Bergmann. Sous le titre de *Poèmes islandais* (1) se trouvent interprétés, annotés, commentés, des fragmens qui peuvent servir de pièces justificatives à l'*Histoire de la poésie scandinave*. Ces morceaux sont au nombre de trois, et portent le nom de Voluspa, de Wafthrudnismal et de Lokasenna. Ils sont littéralement traduits de l'*Edda* de Sæmund et soigneusement reproduits avec le texte en regard. M. Bergmann y a ajouté des introductions, des notes, un glossaire, tout un travail enfin de philologue et de commentateur. On dirait des *excursus*, comme on en fait en Allemagne sur les classiques. C'est assurément beaucoup d'honneur pour ces morceaux isolés de l'*Edda*, que d'être ainsi traités avec ce soin religieux, avec ce scrupule singulier.

M. du Méril, ayant occasion de citer l'ouvrage de M. Bergmann, en loue « l'érudition remarquable. » C'est une galanterie un peu exagérée, mais de bon goût entre confrères. Le travail de M. Bergmann n'a rien, en effet, de précisément *remarquable*; il est sage et judicieux; il montre une intelligence réservée, prudente et visant seulement aux finesses philologiques, aux raffinemens de ponctuation et d'accentuation. Ce sont là des prétentions fort humbles. M. Bergmann a donc sur M. du Méril un grand avantage; il n'a pas rêvé une course icarienne, et se tenant terre à terre, il n'a pu tomber. Les limites qu'il s'était posées sont atteintes; il est ce qu'il a voulu être. Assurément son recueil ne révèle pas des qualités d'esprit extraordinaires, l'élévation ou l'étendue; mais il est estimable, il renferme des notions utiles, il fait honneur à la patience et au discernement de l'auteur.

L'ouvrage a trois parties bien distinctes. Dans la première, M. Bergmann traite, avec beaucoup de lucidité, de l'origine des idiomes scandinaves et des *Eddas*; puis il passe à un examen grammatical tout-à-fait minutieux et particulier de la langue islandaise. Le défaut de ces préliminaires est de soulever et de trancher à la hâte, comme en courant et presque d'un seul mot, plusieurs problèmes intéressans et ardus sur l'histoire de la mythologie septentrionale. Sans doute les monumens font défaut pour résoudre, avec la plénitude de l'évidence et d'une manière complètement satisfaisante, toutes ces

(1) Un vol. in-8°; Imprimerie royale. Chez Brockhaus et Avenarius.

questions. Sur beaucoup de points, il faut s'en tenir à la réserve et aux hypothèses. Mais plus la nature d'un problème en rend la solution purement conjecturale, plus il faut être sobre dans les conclusions auxquelles on est amené, plus il faut s'entourer surtout de preuves à l'appui, et ne point glisser sur les surfaces. L'esprit n'est pas toujours satisfait des explications que produit M. Bergmann. En un mot, et pour dire toute ma pensée, cette introduction est claire, nette, méthodique, mais souvent superficielle et insuffisante.

La seconde partie de l'ouvrage est la plus curieuse. C'est une traduction, mais une traduction littérale, pied à pied, presque mot à mot, de trois épisodes fort remarquables de l'*Edda* de Sæmund. J'avoue qu'appliqué à une œuvre d'art et de style, à un travail de maître, ce procédé serait tout-à-fait inacceptable. Quand on veut forcer le génie de l'expression, faire entrer violemment dans une autre langue une nuance poétique tout-à-fait étrangère, quand on s'obstine enfin à traduire les idiotismes, on se trouve forcément conduit à des résultats déplorables; on est exact dans le détail, faux dans l'ensemble; on sacrifie la phrase au mot et l'idée à la phrase. Le talent de M. de Châteaubriant lui-même y a échoué, et on court vite à *Velléda* et à *René*, quand on vient de lire quelques pages de son Milton. Mais en matière d'*Edda*, il s'agit fort peu d'art, quoi qu'on en puisse dire, et une fidélité absolue, tout-à-fait voisine du texte, peut seule rendre la couleur primitive et particulière de l'original.

Les trois épisodes interprétés par M. Bergmann sont chacun d'un caractère différent, et suffisent à donner une idée du bizarre et curieux recueil de l'*Edda*. Le but de la *Voluspa*, ou *Visions de Vala*, est de représenter la mythologie scandinave dans son ensemble, depuis les mythes sur l'origine de toutes choses jusqu'à ceux relatifs à la destruction et à la renaissance du monde. Le scalde a choisi le personnage de Vala, qui est un type de la prophétesse, pour lui faire dire avec autorité tout ce que contient le poème. L'idée principale de ce chant, c'est que la ruse et la force doivent être dominées par la justice. Les malheurs dont est semée la vie de l'homme sont nés de l'injuste. De là cette conclusion que le monde périra en même temps que les dieux qui les premiers, comme Odin et Thor, se sont livrés à des actes de violence et de mauvaise foi. On entrevoit ici comme une annonce de la chute de l'ancienne théogonie scandinave et de l'avénement du christianisme. Il y a dans ce morceau une teinte sombre et morale qui est très frappante. — Le *Vafthrudnismal* a un caractère bien plus sauvage. C'est un dialogue entre l'iote Vafthrudnir, un de ces êtres qui, au commencement de toutes choses, possédaient l'intelligence et la science, et Odin, ase de la sagesse et du savoir. Odin répond aux questions difficiles que lui adresse son rival, et Vafthrudnir se tire habilement aussi des problèmes qui lui sont posés. A la dernière énigme pourtant, l'iote reste court. Le prix de la gageure était la tête du vaincu. On rencontre dans ce fragment une raideur, une dureté de langage vraiment extraordinaire. C'est un duel d'esprit sec et hautain. Sous chaque parole, on sent comme le tranchant de l'acier. — *Les Sarcasmes de Loki* reflètent aussi des mœurs atroces et

violentes. C'est la critique, la satire de l'odinisme, par une espèce de Lucien scandinave, de Voltaire du pôle arctique. Loki est un dieu septentrional et un dieu railleur, qui n'a d'autre plaisir que de taquiner ses collègues. Les ases sont assemblés chez Œgir, et font un vrai festin de princes. Loki, qui n'avait pas été invité, se présente à la porte, et pressé par son appétit, irrité par l'impolitesse qu'on lui avait faite, il accable chacun de sanglans sarcasmes. Il y a quelque esprit sans doute, mais de l'esprit barbare, dans ces virulentes et curieuses invectives.

On retrouve avec plaisir, dans la version de M. Bergmann, la couleur tranchée, la crudité même de l'original, et ces phrases coupées, brèves, énigmatiques, ces images spontanées qui caractérisent presque tous les monumens des littératures primitives. Je ne suis aucunement compétent pour apprécier et goûter la troisième partie de l'ouvrage, dans laquelle il est traité au long des formes grammaticales de la langue islandaise. Bien que ces recherches témoignent d'études patientes et d'une bonne méthode, je me permettrai une simple observation de bon sens sur la composition même du livre. Le but capital que s'est évidemment proposé M. Bergmann, c'est la traduction des trois courts fragmens dont je viens de donner une idée sommaire. Le titre de l'ouvrage en indique assez le but. Eh bien! avec le texte, ces morceaux occupent à peine le tiers du volume. Par un singulier manque de proportion, le reste se compose d'accessoires. Ce sont des introductions qui se succèdent, se font oublier les unes les autres, et ont le tort de promener l'esprit du lecteur sur une foule de questions qui devraient s'éclairer mutuellement dans un travail complet, au lieu d'être séparées. Il arrive par là que la littérature est rejetée sur le second plan, au profit de la grammaire, et que la lexicographie, l'étymologie comparative, usurpent toute la place. Je n'ai aucune raison pour dire du mal de la philologie, que je respecte infiniment; mais l'auteur me paraît s'être préoccupé trop exclusivement de linguistique. Les idiomes ne sont que des instrumens, et les mots ne doivent venir qu'après les idées. Quoi qu'il en soit, si le travail de M. Bergmann manque de qualités perçantes et vives, de sagacité pénétrante, s'il n'a rien d'excitant et d'étendu, s'il est quelque peu pâle et morne comme les crépuscules du Nord, il accuse cependant une intelligence curieuse. Là au moins on se sent sur un terrain solide; on ne perd pas pied à chaque instant comme dans les courses aventureuses de M. du Méril.

M. Bergmann n'avait donné que trois épisodes de l'*Edda;* Mlle du Puget l'a traduite tout entière (1); elle ne s'est même pas bornée à la collection poétique de Sæmund; elle y a joint le recueil en prose de Snorre Sturleson, lequel appartient à une date plus récente et n'est qu'une rédaction différente et postérieure des mêmes légendes. Je me garderai de donner une nouvelle analyse des *Eddas;* elles sont connues. Mais aujourd'hui, au moins, on a le monument tout entier sous les yeux, et l'on peut juger par soi-même. Nous

(1) Un vol. in-8°, chez l'éditeur, rue Saint-Lazare, 66.

ne saurions donc trop féliciter Mlle du Puget de ne pas s'être laissée rebuter par la difficulté extrême de l'entreprise. Cette publication est un véritable service rendu aux lettres; elle complète la grande série des épopées nationales de l'Europe.

Cette traduction des *Eddas* est d'une grande élégance, et c'est à peine si l'on pourrait relever çà et là quelques incorrections de langage. Si l'on compare toutefois la version de Mlle du Puget à celle des épisodes interprétés par M. Bergmann, l'avantage, au moins scientifique, me paraît rester à M. Bergmann. La traduction de M. Bergmann n'a pas assurément le charme littéraire qui plaît chez Mlle du Puget; mais Mlle du Puget adoucit quelquefois les tournures, et, dans sa phrase châtiée, disparaît la rudesse brutale du texte. Les contours en un mot se substituent quelquefois aux saillies brusques et dures. On peut objecter en revanche que M. Bergmann a poussé jusqu'aux extrêmes limites le système de la littéralité. Tout est sacrifié à la forme; le vers est traduit par le vers, le mot par le mot. C'est un calque. Il est fâcheux que M. Bergmann n'ait pas achevé son travail et qu'il n'ait publié que des fragmens. On aurait eu deux versions conçues dans des systèmes différens et dont l'une aurait servi à l'autre de correctif et de contrôle. Que Mlle du Puget ait atténué la crudité choquante de quelques expressions cyniques, je le comprends, c'est de la part d'une femme (surtout dans un temps où il semble permis aux femmes de tout écrire, et où elles usent largement de la permission), c'est une marque de bon goût; mais on doit regretter que dans l'ordre purement littéraire, l'auteur ne se soit pas astreint à une fidélité absolue. La manière saccadée des scaldes s'efface un peu dans sa prose. Je crains que ce ne soit là aussi le défaut capital d'une traduction complète des *Niebelungen,* poème appartenant à la même famille, à la même souche que les *Eddas,* qu'a précédemment tentée une autre femme, Mme de la Meltière. Quoi qu'il en soit, ces deux publications se correspondent et se complètent.

Je ne relèverai pas une phrase de Mlle du Puget, dans laquelle il est dit que l'*Edda* de Sæmund peut rivaliser, « sous le rapport du mérite poétique, avec *toutes* les productions du même genre que les anciens nous ont laissées. » Comme Homère et Virgile se trouvent englobés dans cette étrange affirmation, on me permettra seulement de protester au nom des plus simples principes littéraires. Au surplus, une si inadmissible opinion n'a pas ici d'inconvénient. Mlle du Puget traduit, elle ne disserte pas. Son enthousiasme naïf n'a pu qu'être un aiguillon utile, en lui exagérant à elle-même la portée de sa tentative et les beautés qu'elle avait à reproduire.

Comment se plaindre d'ailleurs de l'extrême admiration que manifeste Mlle du Puget pour les *Eddas?* Ce n'est vraiment rien auprès de l'engouement qu'ont soulevé naguère les *Niebelungen:* Le roi de Bavière n'a-t-il pas fait retracer dans son palais de Munich les principaux évènemens de ce poème par le grand peintre Cornelius? N'a-t-on pas créé des chaires d'interprétation spéciale, par une indigne parodie de ce qui s'était passé pour Dante au temps de Boccace? Les bibliophiles n'ont-ils même pas poussé le culte plus loin? On

se rappelle le baron de Lassberg, qui avait fait imprimer, d'après un manuscrit, les chants des *Niebelungen* sur les murs de la principale salle de sa maison.

Quoiqu'il y ait bien à rabattre de ce fanatisme, on ne peut disconvenir du cachet vraiment original empreint sur ces bizarres productions. Aussi bien que les *Niebelungen*, les *Eddas* méritent d'être étudiées. Il va sans dire que ceux qui cherchent, dans les monumens primitifs, des inductions sur les croyances théogoniques des peuples, sur les caractères et les mœurs des vieilles races, ont beaucoup à profiter de la lecture de ce recueil, où la grace naïve s'allie quelquefois à la plus étrange rudesse, et les plus beaux mouvemens de l'ame au plus féroce orgueil, au plus cruel égoïsme. Il y a là plus d'une révélation curieuse sur les tendances des sociétés au berceau.

La philosophie elle-même aurait quelque profit à tirer de ces antiques documens. Je n'en veux qu'un exemple. J'ouvre l'*Edda* de Sturleson et je trouve cette phrase : « Nous donnons le nom d'Odin au maître de l'univers, parce que ce nom est celui du plus grand homme que nous connaissons. Il faut que les hommes l'appellent ainsi. » Quelle portée, quelle révélation dans ces simples mots! n'expliquent-ils pas d'une manière frappante comment les anciennes croyances mythologiques des peuples sont semées de souvenirs humains et historiques? Les hommes, ne sachant quel nom donner à Dieu, l'appellent du nom du plus grand homme qu'ils connaissent; mais bientôt les souvenirs de la vie de cet homme se mêlent dans leur esprit avec les données que la réflexion leur fournit sur l'être suprême, et de cet ensemble ils construisent l'histoire, les uns d'Odin, les autres de Jupiter. Ainsi naissent les théogonies, ainsi débutent les religions.

Nous voilà bien loin de notre sujet, bien loin surtout des *Œuvres d'Isaïe Tegner* (1), que Mlle du Puget a également traduites. Avec Tegner, que M. Marmier nous a fait aimer, nous quittons les vieilles plages scandinaves pour les temps tout-à-fait modernes. Tegner, on se le rappelle, est un des poètes les plus populaires de la Suède. Les types d'Axel et de Frythiof se retrouvent crayonnés dans toutes les chaumières du Nord, comme Malek-Adel (hélas!) et Atala dans nos auberges de villages. Tegner est un poète charmant, plein d'harmonie, de grace, de douceur; mais M. Marmier lui-même lui refuse l'invention et la force. Son style est flottant, indéterminé, éthéré, comme trop souvent celui de Lamartine. M. Sainte-Beuve a même pu rapprocher la gracieuse idylle de *la Première Communion* du poème de *Jocelyn*. Tegner enfin a abandonné l'art tout comme l'illustre et grand poète qu'il reflète de loin. Il est devenu évêque et fait des homélies, de même que M. de Lamartine est devenu député et fait des discours. C'est la différence de la Suède à la France.

Tegner dit quelque part, dans une de ses aimables poésies, fort heureuse-

(1) Un vol in-8°, chez l'éditeur, rue Saint-Lazare, 66.

ment traduites par Mlle du Puget : « Hélas! dans notre Nord, le printemps a des flocons de neige dans les cheveux. » La poésie aussi, par malheur. — La légende, la rêverie, le vague, suffisent-ils désormais à l'inspiration, à une inspiration durable? Ce breuvage mielleux et adouci est-il toujours sain? Fortifie-t-il véritablement l'ame? Ne l'énerve-t-il pas au contraire? Mais c'est faire, dira-t-on, la critique de toute une école, c'est nier un côté de l'art. Mon Dieu, je ne conteste pas qu'il y ait là de la poésie. Elle y abonde, mais elle n'est pas fixée sous une forme ferme et par conséquent immortelle. La pensée n'est pas arrêtée nettement sous les mots par le génie de l'expression. C'est là le vice capital de toute la littérature moderne du Nord : une lyre harmonieuse, touchante, mais qui n'a qu'une corde.

Le genre une fois adopté, on ne peut nier que Tegner ne soit un suave écrivain, plein de rêverie. On retrouve pourtant encore dans sa manière quelques traces égarées du XVIIIe siècle. La littérature française a exercé une si grande influence alors, qu'elle a laissé partout ses formes empreintes. Les efforts de l'art renouvelé ne sont pas encore parvenus à les couvrir, à les faire disparaître entièrement. Ainsi il y a telle image de Tegner qui sent son Dorat. Seulement, au lieu de ces Amours que Boucher savait si coquettement peindre, ce sont de petits génies d'hiver, aux joues fraîches, souriant sous leur fourrure.

Mlle du Puget a parfaitement réussi dans sa traduction de l'auteur d'*Axel*. Quelque chose de la grace de l'original est certainement demeuré dans sa prose facile et mélodieuse. On ne saurait trop encourager ces sortes d'essais. Les langues du Nord n'ont pas donné assez de chefs-d'œuvre, elles n'appartiennent pas à des littératures assez éminentes pour devenir jamais populaires, pour qu'il convienne de les apprendre, à moins qu'elles ne se rencontrent sur la route même des études qu'on a à poursuivre. Les interprétations sont donc la plus utiles, plus nécessaires qu'ailleurs. Il serait à désirer que le succès vînt aider Mlle du Puget. Le premier volume des *Œuvres d'André Fryxell* (1), qu'elle a publié l'année dernière, semble devoir rester incomplet. Cette lacune serait vraiment déplorable. C'est le commencement d'une histoire de Gustave-Adolphe, pleine d'intérêt et de vues nouvelles. Le grand drame de la guerre de trente ans s'ouvre à peine, quand le tome s'achève, et on est tristement arrêté dans la lecture. Je regrette que Mlle du Puget n'ait pas songé à nous faire connaître Fryxell et ses travaux par quelque notice étendue. Le nom de cet historien est peu connu en France, et il eût été curieux de nous initier à sa biographie et à son œuvre.

Ces études diverses, ces traductions, dont la poursuite serait si désirable, contribuent à nous faire mieux connaître, dans tous ses développemens, la culture septentrionale. Les travaux de M. Marmier y ont aidé aussi, comme on suppose, et pour la meilleure, pour la plus active part. L'*Histoire de la*

(1) Un vol. in-8°, chez l'éditeur, rue Saint-Lazare, 66.

Littérature en Danemark et en Suède (1) a pris naissance dans cette *Revue*, et elle y touche de trop près pour qu'il soit convenable d'insister. On me permettra seulement quelques courtes observations critiques; elles seront mieux placées ici que des banalités louangeuses.

Avant de constater les deux reproches principaux que j'ai à adresser à M. Marmier, je tiens à rendre justice à son infatigable persévérance, au zèle tout-à-fait dévoué qu'il n'a cessé de montrer. On peut dire que depuis cinq ans M. Marmier vit plutôt dans le Nord qu'avec nous. Les plus pénibles voyages, les plus lointaines excursions, rien ne l'a arrêté. Il s'est acquitté de sa tâche avec courage, avec amour; il s'y est donné tout entier. A cette heure même, observant curieusement la Hollande, il complète ses précédentes études, et amasse pour nous de nouvelles richesses. C'est sans doute dans quelque vieille cité batave que ces pages, avec nos vœux, l'iront trouver.

M. Marmier a trop d'esprit pour ne pas prendre en bonne part les deux griefs que je lui soumets. Le premier, le plus grave, c'est d'avoir souvent substitué l'esprit poétique à l'esprit critique. Sans doute, il eût été du plus mauvais goût de ne visiter le Nord que pour le juger avec aigreur, que pour en rapporter des caricatures; sans doute le fond même de la critique doit se composer de bienveillance, d'admiration; dès qu'elle a un parti pris, dès que l'animosité perce, dès que l'aménité manque, elle n'est plus littéraire, et la poésie lui échappe. Mais M. Marmier ne s'est pas assez dégagé des douces illusions. La critique a cela de commun avec la poésie qu'il lui faut vivre le plus souvent de désenchantemens; elle a cela de distinct que ses désenchantemens sont souvent produits par les poètes. M. Marmier a donc traité quelquefois avec une indulgence trop marquée les écrivains du Nord; il s'est assis à leur foyer, il s'est fait de la famille. Qu'en est-il résulté? C'est que son talent, naturellement poétique, naturellement tourné à la rêverie, a refleté la couleur qui l'entourait, s'est empreint de formes et d'images septentrionales.

Mon premier grief allait à la méthode de M. Marmier; le second s'adresse à la forme qu'il a choisie, et surtout qu'il a gardée dans son livre. J'aurais désiré qu'en réimprimant ces morceaux, écrits souvent sur les lieux mêmes, à la hâte, sous l'impression directe et vive des hommes et des sites, M. Marmier les eût retouchés, les eût appuyés de textes et d'indications plus positives. C'est là un des devoirs de l'historien littéraire. Sans doute l'auteur n'a pas voulu faire une œuvre d'érudit. Il eût paru bizarre, pour juger des poètes, de s'entourer de tout un appareil scientifique, de toucher avec un gant de fer ces ailes bigarrées de papillon. Mais, sans s'égréner en innombrables notes, sans se perdre dans un fatras de citations, pourquoi n'avoir pas complété, affermi, rectifié ces intéressantes esquisses? Pourquoi ne les avoir pas étayées de recherches nouvelles et approfondies? A certains endroits, M. Marmier s'est tenu aux surfaces : *Summa sequar fastigia rerum.* C'est toujours cette tendance poétique, qui a sa séduction, que j'ai à peine le courage

(1) Un vol. in-8°, rue des Beaux-Arts, 10.

de blâmer et qui ne donne que les fleurs. L'*Histoire de la Littérature en Danemark et en Suède* est d'une lecture fort agréable et pleine de charme. Ces études gagnent à être réunies, et on aperçoit mieux les fines nuances de ce qui, dans l'isolement successif des articles, pouvait paraître un peu monotone. Le talent délicat, tendre, aimable de M. Marmier s'y retrouve et brille en bien des pages, relevé par un style facile, plein de laisser-aller et de grace. Mais, je l'ai dit, il ne serait pas de bon goût d'insister ici sur l'éloge. J'aime mieux tomber dans l'inverse du défaut que je blâmais tout à l'heure. M. Marmier est trop indulgent, et je suis trop sévère à son égard. C'est un privilége de l'amitié.

Le livre de M. Marmier clot la liste des récens travaux sur le Nord; nous ne pouvions mieux terminer. Ces efforts, ces essais, dans leur variété, dans la diversité même de leur méthode et de leur but, méritent d'être remarqués et souvent encouragés. Il suffit de se méfier de l'engouement facile des traducteurs et de l'enthousiasme exagéré des historiens, contre lesquels il était bon de protester avec quelque vivacité. Mais dès que la mesure est suffisamment rétablie, dès que c'est seulement un voyage de découverte, sans admiration préconçue, sans expédition bruyante vers une invisible toison d'or, on ne saurait trop pousser l'ardente activité des intelligences de notre temps vers ces plages inconnues qu'il importe de conquérir à la science. Les lettres, comme l'histoire, ont beaucoup à profiter de ces utiles excursions. Et d'ailleurs qui sait l'avenir? La littérature scandinave n'a pas été sans influence sur la poésie européenne du moyen-âge. Puis est venu le tour de la politique. De grands rois ont fait d'un petit peuple une grande nation : Gustave Wasa, Gustave-Adolphe, Christine, Charles XII, cette glorieuse et unique succession d'hommes puissans (je ne retire pas le mot pour Christine), ont élevé les destinées de la Suède à la hauteur de leur génie. Depuis, les états du Nord ont cessé de figurer au premier plan. Mais voilà de nouveau que toute une littérature, déjà brillante, renaît en Danemark, à Stockholm, en Islande même. Que deviendra ce mouvement intellectuel? S'arrêtera-t-il? Les populations scandinaves reprendront-elles un jour le rang politique que leur avaient conquis quelques grands capitaines? La monarchie, en un mot, aura-t-elle été plus favorable pour le Nord que ne le sera la démocratie qui s'avance? C'est ce que l'histoire dira un jour, c'est ce qu'il serait difficile de deviner.

CH. LABITTE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

30 septembre 1840.

La situation politique est toujours compliquée et difficile. Nous écrivons au moment où des nouvelles importantes sont peut-être en route, venant de Londres, d'Alexandrie, de la Syrie, de Constantinople : peut-être les conjectures d'aujourd'hui seront-elles démenties demain; des faits inattendus peuvent ouvrir un nouveau champ à la politique et donner aux idées une direction imprévue. Tout est possible dans une question où tant de volontés et d'intérêts divers se rencontrent et se croisent : une question qui a pu éloigner l'Angleterre de l'alliance française, mettre ensemble les maîtres de l'Inde et les agresseurs de Khiva, amener la Porte à se proclamer l'humble vassale de l'Angleterre et de la Russie, et faire oublier à la prudence de l'Autriche et de la Prusse tout ce que le traité de Londres renfermait de menaçant pour le repos du monde et dès-lors pour leur propre sûreté; une pareille question, dis-je, par ses complications et ses difficultés, par tout ce qu'elle contient de prévu et d'imprévu, de calculé et d'accidentel, peut offrir d'un instant à l'autre les issues les plus surprenantes, les dénouemens les plus bizarres, comme les plus funestes catastrophes.

Ces complications et ces difficultés, ces chances et ces dangers pèsent sur tout le monde. Bien léger serait celui qui s'en croirait à l'abri; bien aveugle serait l'opinion de ceux qui imagineraient avoir mis toutes les bonnes chances de leur côté. Le pacha d'Égypte, les signataires du traité de Londres et le gouvernement français ont chacun leur part de difficultés et de périls : il serait puéril de le dissimuler, mais il n'est pas difficile de démontrer à tout homme impartial et froid que la situation la moins compliquée, la plus digne, et par cela même la plus sûre, est celle de la France.

Méhémet-Ali, empressons-nous de le reconnaître, se trouvait dans une position délicate. Il y a en lui, si on peut s'exprimer ainsi, une *dualité* qui reparaît toujours et que ne doivent jamais oublier ceux qui prétendent

connaître d'avance, par voie de conjecture, la conduite du pacha. Turc de naissance, de première éducation et de sentiment, Européen par ses idées acquises, par sa vie politique, par la vigueur de son esprit; vainqueur et vassal de la Porte, placé entre les signataires de la convention de Londres qui le traitent indignement et le sultan qu'il vénère comme le chef sacré des Osmanlis, entre la Porte dont il a le droit de mépriser les forces et les anglo-russes qui le menacent de leurs flottes et de leurs armées, entre des adversaires dont il ne peut méconnaître la puissance, et la France qui, bienveillante pour lui, n'est cependant pas son alliée et veut conserver toute la liberté de ses décisions et de son action; hardi, mais père de famille, actif, mais vieux, ayant toujours devant lui les souvenirs glorieux de son passé et les craintes d'un avenir qu'il ne pourra pas gouverner, le pacha s'est vu appelé à résoudre la question la plus compliquée, la plus ardue que la politique ait jamais posée à un homme d'état. La moindre faute pouvait lui être fatale : jusqu'ici il ne l'a pas commise.

Il lui fallait ménager l'orgueil de son suzerain, les convenances de la Porte; il l'a fait par des concessions franches, capitales; il l'a fait pour le fond et pour la forme, car c'est de la magnanimité du sultan qu'il déclarait vouloir tenir tout ce qu'il conservait.

Il lui fallait résister aux menaces des alliés, sans cependant les irriter, sans les provoquer, sans attirer sur lui le blâme d'avoir commencé la lutte. Il l'a fait en défendant à son fils de passer le Taurus, en ne brisant point ses rapports pacifiques avec les Européens, quels qu'ils fussent, Anglais, Russes, Autrichiens; il l'a fait en abandonnant des prétentions qui auraient paru trop absolues et trop exclusives, en proposant une transaction dont le refus à l'égard d'un vieillard de soixante-douze ans, sera une preuve évidente qu'on ne cherchait qu'un prétexte pour le déposséder complètement, pour troubler la paix du monde et amener une crise décisive et sanglante.

Il lui fallait cultiver l'amitié de la France; il devait (il faut bien le dire, puisque ce sont les vues et les intérêts du pacha que nous cherchons à analyser ici), il devait s'efforcer d'attirer de plus en plus vers lui notre gouvernement, et de l'associer à sa cause. Nous sommes convaincus que, malgré l'habileté du pacha, notre gouvernement a conservé toute sa liberté d'action. C'est là une bonne politique. Toujours est-il que Méhémet-Ali a fait ce qu'il devait faire dans son intérêt pour mériter de plus en plus l'amitié de la France. Il a écouté avec déférence les conseils de modération et de sagesse qui lui ont été donnés; et par les concessions qu'il a offertes, il a prouvé d'une manière irrécusable qu'il allait droit au but, et qu'il avait sérieusement compris combien il lui importait, dans un siècle où en définitive l'opinion publique juge souverainement toutes les questions (elle l'a assez prouvé dans l'affaire de Grèce), de mettre de son côté la raison et la justice.

C'est ainsi que le pacha s'est montré jusqu'ici ferme sans arrogance, souple sans faiblesse; il a fait preuve d'énergie en Syrie, où il n'y avait que des sommations et des démonstrations militaires, de prudence, de mesure, d'habileté en Égypte, où se développait la lutte diplomatique.

S'il persiste dans cette ligne, les grands embarras ne seront pas pour lui. S'il avait brutalement franchi le Taurus, il se perdait par sa témérité; s'il souscrivait au traité de Londres, il périssait d'abaissement et de platitude. Il a concédé tout ce qu'il devait concéder; il a fait à l'amour de la paix tous les sacrifices que des hommes raisonnables, sensés, pouvaient lui demander; il a été respectueux envers le sultan, modeste envers les signataires du traité de Londres, plein d'égards et de déférence envers nous. Si ses propositions sont acceptées, la paix du monde est conservée, et il n'y a de honte pour personne. Si elles sont refusées, la lutte commencera; l'opinion publique éclairée protégera le bon droit, et le succès démontrera si l'entêtement et la violence, si la force brutale, doivent, en l'an de grace 1840, l'emporter sur la raison et l'équité.

Il n'est pas aujourd'hui aussi facile qu'on paraît le croire en certains lieux, de s'abandonner à son caprice et de mettre pour toute raison dans la balance son épée. Aujourd'hui il faut dire au monde et ce que l'on fait et les raisons de tout ce que l'on fait. Qu'on ose donc dire à l'Europe, à son industrie, à son commerce, à sa civilisation, qu'on a compromis la paix générale, fait renaître d'immenses questions, mis en doute toutes choses, jusqu'à l'existence de plus d'un état, parce qu'on ne veut pas que l'illustre vieillard que la victoire a couronné à Nézib, conserve pendant quelques années encore, viagèrement, l'administration des pays conquis, parce qu'on veut le contraindre, lui vainqueur, à évacuer honteusement la Syrie comme un général fanfaron qui cependant livre la place sans tirer un coup de canon! Il faudrait rougir de honte pour l'Europe, pour sa politique, pour ses hommes d'état, si on devait sérieusement s'attendre à de pareils résultats.

Ces vérités, au surplus, sont connues, senties. Aussi, voulait-on, en désespoir de cause, dans ce premier mouvement d'irritation que donne le tort que l'on a et qu'on ne voudrait pas avoir, rejeter sur la France la résistance sage, raisonnable, courtoise du pacha. S'il n'a pas tout accordé, disait-on, c'est que la France ne l'a pas voulu, c'est qu'elle lui a donné le conseil de ne pas le faire. Si la France l'eût voulu, nous, signataires du traité fait sans la France, nous eussions triomphé à Alexandrie, et la France doit se reprocher de ne pas nous avoir aidés à réussir promptement, péremptoirement, dans une entreprise dont le premier résultat était de substituer l'alliance anglo-russe à l'alliance anglo-française : tant il est vrai qu'il y a un côté parfaitement comique en toute chose, même dans la haute politique!

Au reste, empressons-nous de le dire, ce singulier thème est aujourd'hui abandonné. Il est aujourd'hui reconnu que la France, tout en donnant au pacha des conseils de modération et de prudence, ne lui a rien prescrit; que, bien loin de le retenir dans la voie des concessions, il a fallu l'y pousser par une saine représentation des choses et des intérêts permanens du monde.

La France ne peut que savoir bon gré au pacha de ses démarches. On doit lui tenir compte de sa déférence, et après des concessions que la sagesse et l'équité ne peuvent qu'approuver, le gouvernement français n'a fait qu'un acte de stricte justice et de saine politique, s'il est vrai qu'il ait déclaré à

Méhémet-Ali que désormais la France n'a plus rien à lui demander. Sans doute, libre au pacha de s'abaisser, s'il le veut, le front dans la poussière; nous l'avons toujours dit, si c'est effectivement à la Porte, à la Porte seule, à ses forces, à son gouvernement, qu'il rend les provinces qu'il occupe, rendît-il même l'Égypte, la France, tout en s'étonnant de tant de faiblesse après tant d'énergie, de tant d'abaissement après tant de gloire, n'a rien à dire; seulement, peu convaincue de la possibilité pour la Porte de ressaisir réellement le gouvernement de ces provinces, la France resterait l'arme au bras, en observation, pour s'assurer que l'Égypte et la Syrie ne deviennent pas, sous le nom de la Porte, le prix de quelque ambition mal déguisée.

Encore une fois, Méhémet-Ali a fait preuve jusqu'ici de raison et d'habileté. Placé dans la position la plus difficile, il a échappé à tous les pièges et marché d'un pas ferme sur une ligne très étroite. Plus hardi, plus irritable, il se faisait passer pour un provocateur audacieux, téméraire, voulant la guerre à tout prix, sacrifiant le repos du monde à ses minces intérêts; l'opinion publique, même en France, l'aurait abandonné. Si, au contraire, découragé, effrayé, ne sachant tirer aucun parti des forces qu'il possède, il eût, à la face du monde qui le regarde, cédé aux sommations impérieuses des puissances, comme un timide écolier se baisse sous la férule d'un cuistre irrité, lui eût-on laissé quelque chose, il périssait par le ridicule et sous le mépris de l'Europe.

La conduite habile du pacha fait l'embarras des signataires du traité de Londres. On comptait sur sa faiblesse ou sur sa témérité. Peut-être même qu'*in petto* tous les signataires du traité ne faisaient pas le même pronostic. Peut-être que les uns comptaient sur la faiblesse du pacha, tandis que tel autre se flattait d'entendre bientôt les clairons des phalanges égyptiennes franchissant le Taurus et appelant ainsi une armée russe à Constantinople ou dans l'Asie mineure.

Quoi qu'il en soit, timide ou téméraire, le pacha paraissait courir à sa perte. L'Égypte, dans les deux cas, sous une forme ou sous une autre, ne devait pas tarder à devenir une sorte d'île ionienne; la Russie se serait chargée tout naturellement de faire de plus en plus sentir à la Turquie son puissant patronage, qui doit peu à peu la préparer au sort de la Pologne. Quant à la France, on était convaincu qu'elle resterait spectatrice impassible de ces étranges transactions.

Le pacha a déjoué jusqu'à ce jour toutes les hypothèses, sauf une seule, celle où il serait raisonnable, hypothèse que ses ennemis ne lui avaient pas fait l'honneur d'admettre. Dès-lors ont commencé les embarras des nouveaux alliés.

Que faire? Pousser à bout un homme raisonnable, qui, malgré l'outrecuidance de vos agens, vient au-devant de vous avec des propositions équitables, avec des concessions que l'opinion publique doit hautement avouer? Il y aurait là une sorte de démence; ce serait assumer sur soi la responsabilité, se rendre coupable de tous les malheurs qui peuvent retomber sur l'Asie et sur

l'Europe. L'histoire n'aurait pas d'expression assez amère pour stigmatiser une pareille politique. Il serait par trop évident qu'on voudrait autre chose que ce que l'on dit, que les protocoles et les déclarations de désintéressement ne sont que des mensonges surannés, de vieux artifices qui rappellent trop la fin du dernier siècle, et qui ne peuvent désormais tromper personne.

Transiger avec le pacha? Accepter ses concessions ou quelque chose d'analogue? C'est là sans doute la sagesse, la raison, l'équité. C'est là ce que commande l'intérêt général, la paix du monde. C'est là faire ce qui est bien, mais c'est aux dépens de l'amour-propre. Il faudrait reconnaître qu'on n'a pas été infaillible, qu'on a dépassé la mesure, qu'on a tout remué, fait les actes les plus étranges, tenu la conduite la plus singulière, pour un résultat qu'on aurait pu obtenir avec une politique plus loyale et plus naturelle. Les petites passions l'emporteront-elles sur l'intérêt du monde?

Au reste, c'est là une question que lord Palmerston seul peut s'adresser à lui-même; elle le regarde seul.

La Prusse et l'Autriche sont en quelque sorte hors de cause. Elles ont signé par résignation, par faiblesse, par une vieille habitude de déférence. Le jour où la Russie et l'Angleterre se diront satisfaites, la Prusse et l'Autriche n'élèveront pas la moindre objection; elles témoigneront au contraire une grande satisfaction de voir s'éloigner des chances et des périls où elles auraient beaucoup à perdre, et rien à gagner. Leur amour-propre n'est point intéressé à l'exécution littérale du traité de Londres.

Quant à la Russie, la question est moins simple. Croira qui voudra que la Russie a déchiré le traité d'Unkiar-Skelessi, renoncé à son protectorat exclusif de la Porte, donné un démenti formel à la vieille politique russe, en se mettant en quelque sorte à la suite de l'Angleterre pour les affaires d'Orient, uniquement pour arracher à Méhémet-Ali la Syrie. On ne fait pas un acte aussi énorme pour un si mince résultat. Le cabinet russe est trop habile; il a droit à être jugé de plus haut. — Il a voulu rompre l'alliance anglo-française. — D'accord. C'est là ce qu'il a voulu avant tout et à tout prix. Les stipulations du 15 juillet, si elles ne cachaient pas d'autres vues, seraient contraires à l'intérêt russe. C'est sans doute là ce que lord Palmerston dira avec emphase au parlement. Il se vantera, en formules diplomatiques, d'avoir, comme on dit vulgairement, attrapé la Russie. Ce serait puéril de le dire, bien plus puéril de le croire.

Evidemment il y a là pour la Russie une arrière-pensée. A-t-elle voulu rompre l'alliance anglo-française uniquement pour le plaisir de la rompre? L'alliance anglo-française! Mais pour quiconque étudie à fond la question, il est évident que l'alliance anglo-française, c'est la paix; que toute autre combinaison, quelle qu'elle soit, c'est la guerre. Il faut appeler les choses par leur nom. Malheur à ceux qui se berceraient d'illusions! En pareille matière, trop de confiance perd, la méfiance sauve.

De toutes les combinaisons qui sont en dehors de l'alliance anglo-française, il en est plusieurs qui offrent à la France une brillante perspective d'avantages

et de gloire : il n'y en a point qui lui enlève les moyens d'échapper à toute perte. Aussi c'est plus encore dans l'intérêt de la civilisation et du monde que dans l'intérêt purement français que nous déplorons la marche qu'on vient d'imprimer à la politique de l'Europe. Quoi qu'il en soit, convaincus que la Russie n'a mis un si grand prix à briser l'alliance anglo-française que dans le but de donner une impulsion nouvelle à la politique générale et de l'entraîner hors des voies où cette alliance l'avait maintenue depuis 1830, nous sommes nécessairement enclins à croire que la Russie ne négligera aucun effort pour faire rejeter les propositions de Méhémet-Ali. Elle saura exploiter toutes les passions, irriter tous les amours-propres, pour que l'on pousse à bout le pacha, pour qu'on ait recours aux moyens les plus extrêmes, pour que le traité soit exécuté au pied de la lettre. L'embarras dont nous avons parlé ne la retient guère. Elle sait bien qu'on finira par comprendre que seule elle ne se trompait pas dans ce jeu terrible, et qu'ainsi sa conduite sera justifiée même aux yeux des Russes, si le traité du 15 juillet s'exécute. Si au contraire le traité, après l'avoir dépouillé de son protectorat exclusif à Constantinople, n'amenait qu'une transaction et par là l'inaction, le cabinet russe paraîtrait avoir trahi la politique de Catherine et d'Alexandre, et avoir été la dupe des cajoleries de l'Angleterre.

Il est donc probable que tout projet d'arrangement sera repoussé, que des faits brusques, violens, viendront couper court à toute négociation et commencer en Orient cette série d'évènemens dont il n'est donné à personne de prévoir l'enchaînement et l'issue.

On avait annoncé qu'un conseil de cabinet devait avoir lieu avant-hier à Londres pour délibérer sur la question de savoir si, en conséquence des propositions de Méhémet-Ali, il n'y avait pas lieu de modifier les conventions du 15 juillet et de faire des ouvertures à notre gouvernement. On dit aujourd'hui que le conseil n'a pas eu lieu, qu'il a été ajourné.

Dans l'hypothèse de l'exécution littérale des conventions, si le pacha résiste avec quelque énergie, les prévisions explicites du traité ne tarderont pas à être épuisées. Que fera-t-on ensuite? La Prusse et l'Autriche signeront-elles un traité nouveau? S'enfonceront-elles davantage encore dans la voie périlleuse où elles se sont laissées entraîner? A ces questions et à tant d'autres qui naissent spontanément du sujet, il serait superflu et téméraire de vouloir répondre d'avance. Il n'est, en pareilles circonstances, qu'une seule politique qui soit à la fois sage et digne : c'est celle qui réunit la prévoyance à l'action, qui ne précipite rien et prépare toutes choses, qui sans anticiper sur rien sait éviter toute surprise et se tenir prête à toute évènement.

La conduite du gouvernement français lui était donc impérieusement dictée par les circonstances.

En présence du traité du 15 juillet, la France devait à sa dignité de faire sentir qu'elle comprenait l'esprit de cet acte et la nature du procédé; elle devait en même temps donner au pacha des conseils, non d'abaissement et d'abandon, mais de modération et de sagesse; enfin, elle devait élever son état mili-

taire au point de suffire à tous les évènemens. C'était armée, forte, que la France devait se mettre en observation et se tenir prête à passer d'un instant à l'autre de l'observation à l'action.

C'est là ce que le gouvernement a fait, et ce qu'il ne cessera pas de faire.

Les armemens de la France ont jeté, n'en doutons pas, dans la balance politique un poids sur lequel les signataires du traité de Londres ne comptèrent pas d'abord. Évidemment ils nous supposaient, que dirai-je? plus insoucians, plus économes, plus épris des délices du repos que nous ne le sommes. Leur politique s'est trouvée en présence d'un fait inattendu. L'élément français est ainsi entré, malgré eux, dans la question. Ils doivent maintenant délibérer en présence, non de la France apathique et désarmée, mais de la France calme et armée, modérée, amie de la paix, mais bien décidée à ne rien sacrifier de ses intérêts et de sa dignité.

Les armemens de la France peuvent devenir inutiles. — C'est possible, et nous, qui désirons sincèrement la paix tant qu'elle sera compatible avec l'honneur et la sûreté du pays, nous nous féliciterons de l'inutilité de ces dépenses. Mais pour se préparer à la guerre, faut-il attendre qu'elle ait éclaté? que la paix soit impossible? Les états qui attendent ainsi, les bras croisés, le flot des grands évènemens, n'ont pas de longues guerres, il est vrai, car d'ordinaire, ils succombent promptement. Sans doute, l'enthousiasme, dans certaines circonstances, peut opérer des miracles : la France le sait; mais dans des temps calmes, ordinaires, c'est sur la prudence qu'il faut compter, et non sur des prodiges.

Quand nous parlons d'armemens qui peuvent devenir inutiles, ce n'est point des fortifications de Paris que nous entendons parler. Si quelque chose doit surprendre, c'est qu'on ait pu retarder vingt-cinq ans une mesure que le devoir le plus strict commandait au gouvernement de la France. Pouvait-on hésiter à se donner cette immense sécurité, cette force colossale, cette base d'opérations qui nous place, vis-à-vis de l'Europe, dans une position analogue à celle des Anglais, si fiers et si forts de leur ceinture maritime? La population parisienne, derrière de bons remparts, vaudra bien pour nous, l'Europe le sait, les vagues de l'Océan et les récifs des côtes de l'Angleterre.

En résumé, le gouvernement en présence des évènemens du jour avait à opter entre deux grandes responsabilités, la responsabilité de la France désarmée, la responsabilité de la France armée. Le gouvernement a opté pour l'armement. Qui aurait osé faire un autre choix? On sait ce qu'un armement sérieux met dans la balance; on sait ce qu'il nous donne d'influence et de sécurité : sait-on ce qui serait arrivé, ce qui aurait pu arriver, si le gouvernement s'était endormi dans une insouciance funeste, si par son inaction il avait réalisé les espérances des signataires du traité?

Sans doute, le gouvernement peut s'y attendre, si les évènemens dissipent toutes les craintes, si la raison se fait jour dans les conseils des alliés, on lui reprochera sévèrement d'avoir trop fait, trop dépensé : on ne lui tiendra pas compte de l'influence que son énergie aura exercée sur l'issue de la crise. Le

chiffre des dépenses deviendra une arme pour les combats parlementaires : c'est de bonne guerre. Le gouvernement peut se résigner; dût-il succomber dans la lutte, qu'il se console : il vaut mieux subir de semblables reproches qu'être accusé d'avoir trahi son pays.

L'Espagne continue sa triste révolution. Elle aboutira, comme tout ce qui se fait dans ce malheureux pays, à l'anarchie et à l'impuissance. C'est une lutte entre deux fractions de la classe moyenne; le peuple, les masses regardent et laissent faire. Il serait par trop ridicule de comparer ces agitations à notre grande révolution. C'est tout au plus la Fronde, moins le cardinal de Retz, Turenne et Condé. Les municipalités représentent le vieux principe bourgeois, tel qu'il s'était organisé à côté de la féodalité; c'est ce principe tout local qui est incompatible avec toute grandeur nationale.

Il ne se passera pas deux mois qu'Espartero sera l'homme le plus impopulaire de l'Espagne. Il est déjà péniblement étonné de l'influence des juntes; et ce serait un grand rêve que d'imaginer qu'il pourra, lui Espartero, faire rentrer toutes ces ambitions bourgeoises dans le giron de la loi commune. Espartero n'est pas plus apte à faire qu'à dompter une révolution. Il ne voudra pas s'associer au désordre, et dès qu'il voudra sérieusement le faire cesser, il sentira ses forces défaillir. Les baïonnettes ont délibéré, elles délibéreront encore, et ne feront nullement la volonté du duc de la Victoire. Qu'il lise notre histoire, qu'il se rappelle les noms de certains généraux, il y trouvera d'utiles enseignemens. Mais ce n'est pas à Napoléon qu'il faut penser : celui-là, on l'admire, on ne l'imite pas. La révolution qui vient de se faire en Espagne n'est pas même le commencement de la fin.

Revue Musicale.

Le ballet nouveau de l'Opéra appartient encore à ce genre d'imaginations fantastiques dont on semble ne vouloir plus sortir. Depuis que les trombones de M. Meyerbeer ont remué les mondes souterrains au grand profit de l'Académie royale de Musique, c'est à qui évoquera son diable amoureux ou non, son lutin, sa sylphide ou son kobold. Pas un coin de l'air ou de la terre, pas une grotte, pas un fleuve, qui soit demeuré à l'abri de ces investigations laborieuses. Il semble en vérité que l'enfer n'ait été imaginé que pour la plus grande gloire de l'Opéra, et que les Satans de Dante et de Milton n'aient autre chose à faire qu'à venir parader en casques de pompier devant la rampe. Et cette belle mythologie allemande, qu'est-elle devenue, bon Dieu! On a pris aux roses leurs elfes, aux mines d'or leurs gnomes, pour les faire danser aux sons d'une musique quelconque devant un public ennuyé; et les cygnes blancs de Musœus en sont réduits à barbotter dans *le Lac des Fées*. Les poëtes de l'Académie royale de Musique sont un peu cousins des alchimistes du moyen-âge; ils savent eux aussi se soumettre par des incantations les forces mysté-

rieuses de la nature, et faire de l'or à leur manière. Ceci nous amène naturellement à penser qu'en fait d'imagination les poètes de l'Opéra sont au moins aussi économes que les musiciens. Après *Robert-le-Diable*, vous avez eu *la Tentation*, *le Diable boiteux*, *le Diable amoureux*, de même qu'après *la Fille du Danube*, *le Lac des Fées*. L'original appelle la copie; le feu ou l'eau, peu importe, du moment que l'un s'y jette, tous se précipitent : c'est toujours l'histoire des moutons de Panurge. D'ailleurs, diable pour diable, j'aime autant le voir amoureux que boiteux. Pourquoi, au fait, le diable ne serait-il pas accessible à tous les plus honnêtes sentimens de l'humanité? Si la légende prétend que le diable ne saurait aimer, attendu que, s'il lui arrivait de pouvoir aimer une ame, il cesserait à l'instant d'être le diable, la légende a tort; et lorsque Goethe donnait à son Méphistophélès un masque glacial, une ironie implacable, un cœur de boue et de fiel, Goethe, à coup sûr, ne savait ce qu'il faisait. Le diable, au fond, ne demeure étranger à aucune des facultés du cœur et de l'intelligence; il s'éprend de belle passion, il se marie à l'église, il a des enfans auxquels il se dévoue et qu'il élève dans la foi de ses pères : qu'y a-t-il donc d'étonnant à voir au diable un cœur tendre et passionné, un cœur de jeune fille amoureuse? ne lui avons-nous pas vu jadis des entrailles de père? Ne vous souvient-il plus de ce digne Bertram, de cet excellent homme qui chérit son fils Robert au point de le suivre partout, jusque dans les sanctuaires, et commence à larmoyer pitoyablement chaque fois qu'il lui parle de sa mère.

Le ballet du *Diable Amoureux* procède de Cazotte absolument comme le ballet du *Diable Boiteux* procédait de Lesage; après le roman, la nouvelle. On ne saurait s'imaginer combien les écrivains de l'Académie royale de Musique puisent tous les jours à pleines mains dans ce petit livre du siècle dernier : je pourrais citer dix scènes du répertoire, des plus belles et des plus dramatiques, qui viennent de là. Seulement, il est fâcheux que ces messieurs, au lieu de s'en tenir à la lettre, n'aient pu imiter cette imagination dans ce qu'elle a de vraiment original. Je ne prétends pas donner ici le roman de Cazotte pour un chef-d'œuvre, tant s'en faut; cela est décousu, débraillé, plein de négligences et de mauvais style; mais cependant, à travers un bavardage où l'art n'a rien à démêler, on rencontre çà et là des scènes aimables et charmantes, la scène de la séduction par exemple, et d'autres. De plus, ce petit livre a, selon nous, le mérite d'être fantastique sans le vouloir, presque sans le savoir, un peu à la manière du *Don Juan* de Molière. En effet, la Biondetta de Cazotte n'appartient pas le moins du monde à la famille des anges déchus; ce n'est point là un diable, pas même un diablotin, mais tout simplement une de ces illusions qui vous prennent à vingt ans, vous attirent et vous possèdent jusqu'à ce qu'un beau matin elles s'évanouissent comme elles sont venues. Otez à Biondetta son existence vaporeuse, habillez-la de rouge et d'or, faites-en un petit page démoniaque aux dents grinçantes, à l'œil ardent, et vous aurez sur-le-champ la Miranda de *la Tentation*, ni plus ni moins. Je m'étonne que l'auteur du livret n'ait point senti que là était l'écueil du sujet et qu'il ne parviendrait pas à le tourner.

Or, tomber dans cet écueil, c'était tomber dans le vieil enfer des machinistes, dans tout cet appareil de flammes du Bengale, de démons ventrus et repoussans, et de caricatures pitoyables qu'il serait temps de laisser aux théâtres

du boulevart, d'abord parce qu'on les a reproduits jusqu'à satiété, ensuite parce que tous ces perfectionnemens puérils qu'on y ajoute ne servent qu'à en faire ressortir le ridicule. On dirait que depuis dix ans l'Opéra ne s'occupe que du soin de perfectionner la mise en scène et le *caractère* de son enfer, et que les directeurs à qui les destinées d'un art sérieux pourtant, l'art de Weber et de Rossini, sont commises, n'ont d'autre affaire en tête que de transformer le vieux diable de Psyché en un Satan convenable, régulier et catholique. Que d'expériences n'a-t-on pas faites à ce sujet sur ce digne M. Montjoie! D'abord on l'affubla d'une épaisse cuirasse d'écailles d'or, puis on lui donna des cornes; tels furent, s'il nous en souvient, les résultats de la première révolution. Cependant ces cornes étaient droites; des cornes droites à Beelzebuth, quelle hérésie! On les courba à la manière des béliers; on y ajouta même une paire d'excellentes ailes de feutre noir, nouvelle période; enfin, pour réforme suprême, on vient de les dorer. Qu'est-ce que l'art peut demander de plus? On a doré les cornes de M. Montjoie. — Puisque nous sommes en train de rendre à Cazotte ce qui lui appartient, disons que M. Scribe lui doit l'intermède tout entier du cloître et des nonnes dans *Robert-le-Diable,* sans en excepter cette belle scène où Robert croit reconnaître l'image de sa mère dans la statue couchée sur le sépulcre qu'il va profaner pour cueillir le rameau magique. La manière dont Biondetta se révèle à don Alvar rappelle aussi une scène de Faust, avec cette différence toutefois, qu'il s'agit ici d'un petit épagneul dont l'allure vive et gracieuse laisse deviner la gentille espiègle qu'il dérobe, d'un de ces jolis épagneuls de Charles Ier, à dorlotter dans le manchon d'une marquise, tandis que le chien du docteur Faust est un barbet noir et fâcheux. Étrange rapprochement! A coup sûr, Goethe n'aura pas imité le bonhomme Cazotte. Voici, je crois, tout le secret de la chose. Cazotte aime les chiens et ne trouve rien de plus élégant pour son joli lutin « qu'un épagneul blanc, à soies fines et brillantes, les oreilles traînantes jusqu'à terre, et qui tourne en remuant la queue et faisant des courbettes. » Goethe les a en aversion et met son Méphistophélès dans le ventre d'un barbet. A ce point de vue, la rencontre n'est-elle pas curieuse?

Si par hasard on a quelques inquiétudes sur ce fils de famille en veste de velours, en perruque frisée, qui boit le vin de Chypre dans des *coupes d'or,* sème les billets de banque chez les courtisanes et finit par se ruiner au jeu sur un air de Meyerbeer, puis, dans son désespoir, évoque Lucifer selon d'infaillibles formules écrites en lettres rouges sur un parchemin noir, et se donne à lui pour arranger ses affaires; si par hasard on s'informe de ce bel étudiant qui, sous les traits de M. Mazillier, fascine depuis dix ans toutes les femmes, princesses, bourgeoises, comédiennes et paysannes, nous dirons qu'on le trouvera dans le ballet nouveau. C'est bien lui, nous avons reconnu l'appartement où s'élucubrent d'ordinaire les conjurations, cette antique salle ténébreuse aux fenêtres en ogives, aux murs bariolés de toute sorte d'images fantastiques, où le diable ne manque jamais d'être représenté dans l'appareil sous lequel il va se produire, et tenant à la main une énorme pancarte où se lit quelque devise sacramentelle : *Sois à moi, à toi toutes les pompes de la terre,* par exemple, tout cela pour la plus grande intelligence du drame qui se joue. Nous avons reconnu aussi le fameux grimoire qu'on épèle avec des gestes forcenés, en ayant l'air de battre la mesure aux infortunés musiciens

de l'orchestre, qui soufflent à s'époumonner dans la gueule béante des trombones et des ophycléides. Seulement le vieux bouquin à exorcismes nous a paru un peu usé; depuis *Robert-le-Diable,* il a passé par tant de mains avant d'arriver au jeune comte Frédéric; l'administration fera bien de s'en procurer un neuf. — Une fois la banalité d'un pareil sujet admise, on ne peut s'empêcher d'applaudir à la manière vraiment ingénieuse dont certaines parties de l'ouvrage sont traitées. Il y a surtout, au second acte, une scène d'un effet excellent, et qui figurerait à merveille dans une comédie.

Le comte Frédéric, amoureux d'une paysanne, est au moment de l'épouser, lorsque survient la Phœbé, son ancienne maîtresse, qui, pour se débarrasser de sa rivale, paie à prix d'or les services d'un pirate qui se charge d'enlever la jeune fille. Lilia sort pour venir faire sa prière au pied d'une petite croix, et comme elle est encore agenouillée, on l'entoure, on l'entraîne, on l'embarque. Mais tout n'est pas dit; Urielle, qui vient d'assister à la scène, imagine de faire enlever la Phœbé à son tour. Lorsqu'il s'agit de se passer quelque fantaisie, les gens de l'enfer ne marchandent pas, l'or ne leur coûte guère, on le sait; la diablotine paie double, et, délivrée du même coup des deux femmes qui lui disputaient le cœur du jeune comte, reste seule maîtresse du terrain. On ne saurait dire tout ce qu'il y a d'esprit et de mouvement dans cette scène, bien jouée du reste par Mlle Pauline Leroux, Mlle Noblet, et Simon. La malice égrillarde du petit diable, la jalousie de la belle courtisanne délaissée, la rapacité grossière du bandit, tout cela est bien exprimé, grace à la pétulance de Mlle Leroux, à la tenue si distinguée de Mlle Noblet et à la verve bouillante de Simon. Il vous semble que vous assistez à l'exécution d'un de ces admirables morceaux de la bonne école italienne, d'un trio de Païsiello ou de Cimarosa où chacun fait sa partie en conscience. La scène du marchand d'esclaves a son agrément, même après *la Tentation* et *la Révolte au sérail,* et l'on aurait tort de vouloir s'en plaindre, car, outre qu'il est parfaitement indispensable à l'Opéra que tout homme ayant des accointances avec un diable quelconque, voyage en Orient et passe en revue tous les harems, ce commerce en plein vent de femmes à demi nues est un spectacle qui peut avoir son intérêt. Vous voyez là des groupes d'esclaves plus ou moins belles, indolemment étendues sur des nattes et des coussins; acheteurs et marchands vont et viennent, soulevant, à mesure qu'ils passent, les gazes qui les voilent; il y en a de brunes et de blondes, de vives et de languissantes; celles-ci se reposent, celles-là dansent. On les contemple, on les mesure, on les crie à l'enchère sur une estrade autour de laquelle viennent s'asseoir les marchands et les amateurs, les gens d'affaires et les hommes de plaisir. Parmi ceux-là, il en est un surtout qui fait les délices de la salle, je veux parler d'un Persan, long, maigre, jaune, épuisé, l'homme riche, l'homme important de la vente, et que tous les marchands accablent, sans qu'il ait l'air d'y prendre garde, de toute sorte d'obséquieuses prévenances. Il arrive dans un palanquin somptueux, prend place, regarde d'un œil hébêté les femmes qu'on lui montre, et s'il en voit une pour qui ses sens veuillent encore parler, il puise l'or à pleines mains dans un coffre, et se la procure sans sourciller. Élie est excellent dans ce personnage, à qui Mlle Pauline Leroux finit par faire perdre la tête dans un pas vraiment diabolique, et qui, pour les allures lascives, les gestes effrénés et les œillades provocatrices, laisse bien loin derrière lui toutes

les prouesses du genre inventées par Mlle Elssler. Il faut voir ce satrape déjà mort au plaisir, ce dilettante de la luxure passer par tous les degrés de la sensation, de l'impassibilité, de l'anéantissement, au paroxisme du désir, de l'œil terne à l'œil de feu; sa paupière appesantie se soulève, se fixe, s'allume et flamboie. C'est la débauche orientale prise sur le fait. Ce rôle n'a qu'une scène, mais il est, à coup sûr, le meilleur de la pièce, le seul original. — Quant au dénouement, on n'y peut guère voir qu'une variante à celui de *la Tentation* et de *la Sylphide*. Le *poète* nous ramène dans la fameuse chambre aux exorcismes, ce qui signifie, dans les pièces à *hocuspocus*, que les choses marchent à leur fin. Le comte Frédéric, les bras croisés sur sa poitrine, rêve à son bonheur, et contemple avec ravissement sa douce fiancée qui dit ses patenôtres, agenouillée devant un prie-dieu, de l'autre côté de la scène. Étrange chambre que celle-là! On y invoque Dieu et le diable dans la même heure, et les missels vivent en paix dans la bibliothèque avec les livrets de sorciers. — Survient Urielle, plus amoureuse et plus ardente que jamais; le spectacle du bonheur de Frédéric l'irrite, la vue de sa rivale heureuse l'exaspère, elle éclate, elle tempête, elle menace en grinçant des dents; Othello n'est pas plus terrible dans l'alcove de Desdemona. Cependant tout à coup elle se trouble et s'arrête, un rayon céleste descend d'en haut dans cette ame de soufre et de poix, et l'illumine; la diablesse, revenue à des sentimens humains, pardonne aux deux amans, les unit, comme un père-noble du Gymnase, et, pour sceller le sacrifice de sa passion, brûle à la chandelle le pacte infernal, qui prend feu comme une feuille de papier. Avis à Beelzébuth, qui fera bien de fonder en enfer une papeterie d'amyanthe, car il est déplorable, pour le prince des flammes et des salamandres, de voir ses sujettes dévorer les archives de son royaume, ni plus ni moins que si c'étaient les registres d'un notaire. Après ce magnifique mouvement d'abnégation, Urielle fléchit sur ses jambes, lève les yeux vers le ciel, bénit ses hôtes et rend le souffle comme la sylphide; Lilia s'agenouille auprès du cadavre et lui passe sa croix de jeune vierge autour du cou; toujours la croix! Frédéric verse des torrens de larmes, puis, quand les deux amans se sont bien livrés à l'excès de leur désespoir, ils se regardent, et, dans une pantomime pleine d'expression, se tiennent à peu près ce langage : « Elle est morte, tout est fini, nous n'y pouvons rien; si nous allions nous marier! » et ils partent. Nous voici de nouveau en enfer; là nous retrouvons cet excellent M. Montjoie coiffé de cornes d'or à rendre jaloux le plus beau bouc du Jardin des Plantes, paré de bracelets, d'anneaux et de colliers mystiques, et le ventre ceint d'une toile d'araignée à paillettes de feu, qui, dans la pensée du costumier, était sans doute destinée à représenter ces vapeurs flottantes, ces émanations bitumineuses dont l'ange des ténèbres s'environne, mais qui de fait ne ressemble qu'à un tablier de sapeur; remarquez que M. Montjoie en a déjà le casque, de sorte que rien ne manque au travestissement. Sapeur ou diable, M. Montjoie anathématise du haut d'un roc son esclave Urielle, et la déclare traîtresse à l'enfer : à ce geste, tous les monstres têtards de *la Tentation* fondent sur la victime et s'apprêtent à la déchirer à belles griffes; mais la mignonne, qui n'est jamais à court d'expédiens, se souvient de Lilia, et leur montre sa croix (on sait quel effet la croix produit sur les diables, sur les diables de l'Opéra surtout); et tandis que dix ou quinze comparses, chargés de représenter la légion des esprits rebelles, s'escriment et

grimacent de leur mieux, l'ange Michel apparaît dans la lumière, et montrant les cieux de son épée, ouvre à la diablesse Urielle les chemins de la gloire. Un diable qui va au ciel! l'idée est curieuse et vaut bien qu'on en parle même aujourd'hui; l'assomption fera époque. Ce que j'admire surtout, c'est le rôle de l'ange Michel dans cette comédie. Le pauvre séraphin! comme ses fonctions ont varié depuis la Genèse! Autrefois il expulsait les démons du paradis, maintenant il les y introduit. Les temps changent; hélas! l'Opéra le sait mieux que personne.

La musique du *Diable amoureux* est de deux musiciens peu connus du public, et qui, bien qu'à des titres divers, méritent d'attirer l'attention des hommes spéciaux. M. Benoît a écrit le premier et le troisième acte, et M. Reber le second. M. Benoît, organiste distingué, sort du Conservatoire, dirige les chœurs de l'Opéra, et, pour confectionner une fugue, on peut s'en fier à lui. Quant à M. Reber, c'est un jeune homme plein de courage et d'énergie, amoureux de son art, et qui depuis long-temps se prépare à la lutte par des études sérieuses. Une symphonie et quelques chœurs détachés, exécutés dans un ou deux concerts, et l'acte de ballet qu'il vient de produire, telles sont à peu près toutes les compositions de M. Reber que le public ait été jusqu'ici à même d'apprécier. Les amis de M. Reber, et il en a beaucoup, prônent déjà son talent avec enthousiasme; on parle même de génie. Nous attendrons, avant de le proclamer maître, que les chefs-d'œuvre sortent de son portefeuille. On prétend que M. Reber a des idées; pourvu que ce ne soient pas des idées esthétiques. D'ailleurs, par le temps qui court, il faut se défier des amis; on sait ce qu'ils valent, surtout en fait d'art. Que signifient les amis en musique? M. Berlioz a des amis, et Rossini n'en a pas. M. Benoît et M. Reber ont pris leur tâche au sérieux, trop au sérieux sans doute. Dans leur zèle de néophytes, ils ont saisi par les cheveux cette occasion d'écrire des ouvertures et des symphonies pour l'orchestre et pour la salle de l'Opéra, et ne se sont pas fait faute d'une double croche. De là une musique fort proprement travaillée, quelquefois élégante, mais souvent diffuse et monotone. Ils ont traité l'affaire comme s'il se fût agi d'une partition en cinq actes d'où leur renommée dépendait, oubliant qu'en pareille circonstance un arrangement ingénieux est tout ce qu'on demande, et que le public vous tient plus compte du motif d'un autre habilement présenté que de toutes les prétendues richesses de votre propre fonds. Une idée de Rossini, d'Auber, ou d'Hérold, qui sillonne l'orchestre par momens, rafraîchit l'oreille en même temps qu'elle anime la scène. Quand je vais voir un ballet, ce n'est point apparemment pour m'enfouir dans l'orchestre; je veux suivre les pas des danseuses, et non le travail des violoncelles ou des clarinettes. Jamais vous n'obtiendrez d'un musicien nouveau qu'il se modère, et consente, en face d'un orchestre prêt à gronder à son premier signal, à refouler son inspiration qui déborde; ce serait là le supplice de Tantale, et vous n'oseriez pas l'y condamner. Un musicien d'avenir, et tous les musiciens, jeunes ou vieux, qui n'ont rien produit encore, en sont là; un musicien d'avenir est trop au-dessus d'une pareille tâche pour ne pas être au-dessous. Vous aurez beau dire, il écrira sa grande partition, sa partition en cinq actes, il la fera bon gré mal gré. Il en résulte que vous avez un ballet sur le théâtre, et dans l'orchestre un opéra auquel rien ne manque, ni l'ouverture, ni les morceaux d'ensemble, ni les chœurs; l'ophy-

cléide chante les cavatines, le haut-bois et la contre-basse font les duos, et la petite flûte concerte avec le trombone. Quand vous sortez, les oreilles vous cornent. Tout en croyant ne voir qu'un ballet, vous avez entendu un opéra. On vous a doré la pilule. En motifs étrangers, je n'ai guère reconnu qu'un mouvement du célèbre menuet du *Faust* de Spohr dans l'acte de M. Reber. Du reste, cette danse de fascination et de magnétisme diabolique est loin d'avoir à l'Opéra l'effet immense qu'elle produit en Allemagne. Avec la meilleure volonté, on ne saurait se figurer que ce diablotin grêle et chétif puisse dominer sa danseuse au point de l'étourdir et de se la soumettre du regard. Pour comprendre l'étrange beauté de cette scène, il faut voir le Méphistophélès allemand, grand, maigre, nerveux, serré dans son justaucorps étroit, le petit manteau de velours cramoisi sur l'épaule, la plume de coq sur l'oreille, sa main osseuse appuyée sur la tête de mort qui sert de pommeau à sa longue rapière, entraîner aux éclats de l'admirable musique de Spohr cette jeune fille échevelée qui se pâme dans ses bras et sous son œil. Mlle Pauline Leroux fait des merveilles dans le rôle du petit diable, je doute que Mlle Elssler s'en fût jamais si bien tirée. Mlle Leroux a le regard mordant, la lèvre pincée, le pied rapide; elle comprend à merveille la double nature de son personnage, la nature démoniaque surtout, on dirait que ses mains ont des griffes: il y a en elle de la chatte et du lutin. Ce rôle va à son air, à ses manières, à ses graces plus vives que molles et vaporeuses. Elle est bien le diablotin de la pièce, cette Urielle pour laquelle on a travesti d'une façon si bouffonne un des plus jolis noms de la légende. Si l'on s'en fût tenu au roman de Cazotte, Taglioni eût été plus femme, plus sylphide. A propos de Taglioni, ne vous semble-t-il pas que le bonhomme aux prédictions la devinait lorsqu'il écrivait ces lignes il y a près d'un siècle: « L'homme fut un assemblage d'un peu de boue et d'eau; pourquoi une femme ne serait-elle pas faite de rosée, de vapeurs terrestres et de rayons de lumière, des débris d'un arc-en-ciel condensé? où est le possible? où est l'impossible? » Mais à quoi bon parler de Mlle Taglioni à l'occasion de l'Opéra, délaissé de ses meilleurs sujets? Mlle Taglioni est bien loin, et *le Diable amoureux* ne la fera pas oublier.

V. DE MARS.